



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

910567

P 3-4

Mag. St. Dr.

I

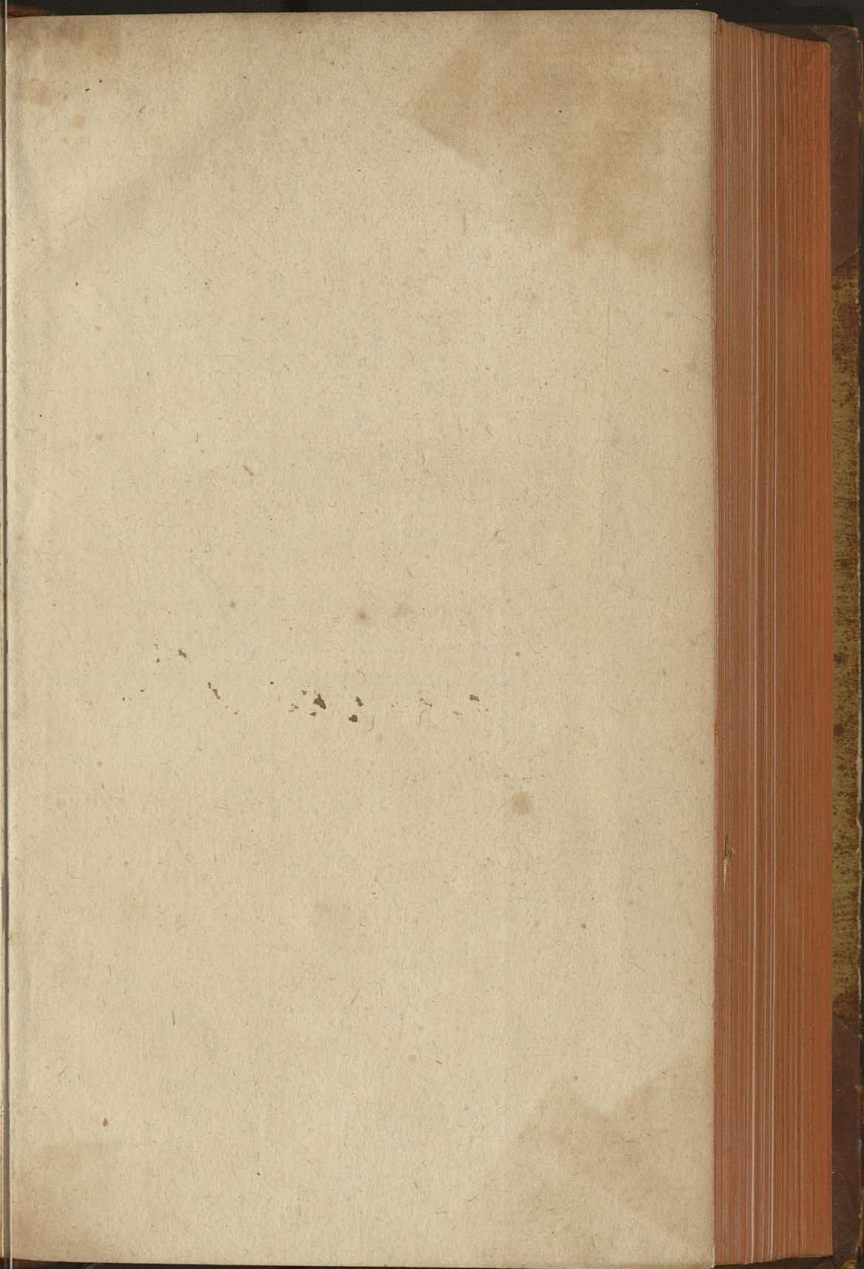
Medic.

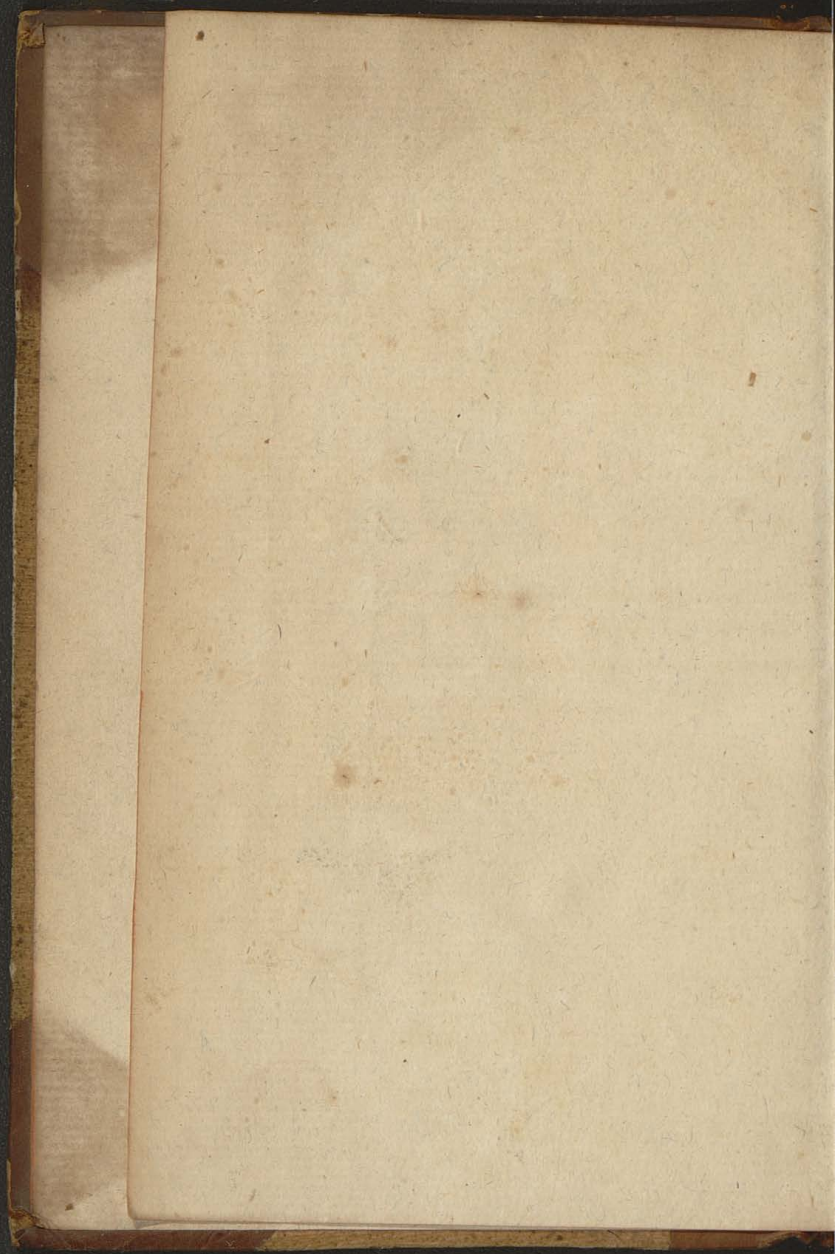


Czerw

74.

910567 I
Mag. St. Dr.





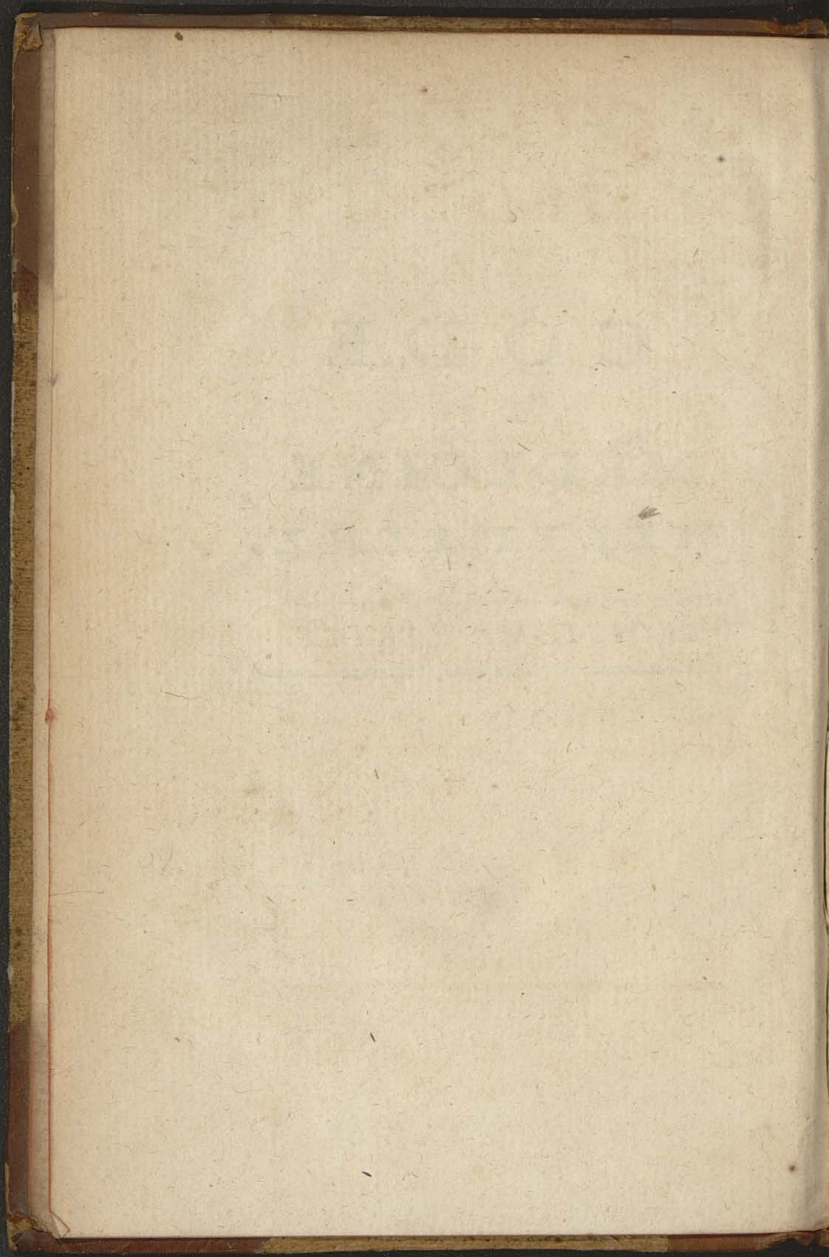
C O D E

D E

MÉDECINE

MILITAIRE.

TROISIÈME PARTIE.



C O D E
DE MÉDECINE
MILITAIRE,

POUR LE SERVICE DE TERRE.

Ouvrage utile aux Officiers, nécessaire
aux Médecins des Armées & des
Hôpitaux Militaires.

EN TROIS PARTIES.

La première traite de la santé des Gens de
Guerre; la seconde, des Hôpitaux Militaires;
& la troisième, des Maladies des gens de Guerre.

Par M. C O L O M B I E R, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine on l'Université de Paris,
Membre de celles de Douay & de Rheims,
ancien Chirurgien-Major du Régiment du
Commissaire Général de la Cavalerie.



A V A R S O V I E,

Chez JEAN-AUGUSTE POSER, Libraire du Roi;

Et à P A R I S,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue S. Jean-
de-Beauvais.

M. D C C. L X X I I.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

COPIE
DE MEDICAL
MILITARY
SOCIETY
OF THE
ARMY
AND
NAVY



910567

I | 3-4



AVANT-PROPOS.

N ne doit pas se flatter
O que, même avec les soins
& les secours les mieux
entendus, la maladie devienne
jamais aussi rare parmi les Gens
de Guerre, que parmi les autres
classes de citoyens. Il y a un grand
nombre de maux dont les causes
sont tellement inhérentes à l'état
& au Service militaires, qu'ils
peuvent être regardés comme in-
destructibles. *Voyez* la première
Partie de cet Ouvrage, tome 1.
Tous les hommes éprouvent une
altération plus ou moins sensible
dans leur santé, selon la nature
plus ou moins nuisible des agents

vj *AVANT-PROPOS.*

dont ils sont environnés , & selon qu'ils s'écartent plus ou moins du régime qui leur convient. Comment donc les Gens de Guerre , qui sont sans cesse exposés aux vicissitudes de l'air , des saisons & du régime , pourront-ils ne pas être plus fréquemment en but aux infirmités , que les autres hommes ?

J'ai suivi , dans la première Partie de ce Traité , le Militaire dans tous ses travaux & ses dangers , & j'ai en même temps indiqué les moyens qui m'ont paru les plus convenables pour diminuer le nombre des maladies , en détruisant leurs causes , ou en affoiblissant leurs effets. Mais je ne rougis pas d'avouer que j'ai reconnu très-souvent mes efforts , ou trop impuissans , ou insuffisans pour

AVANT-PROPOS. vij
remplir le dernier objet (celui de
préserver des maladies). J'ai parlé
après de grands Maîtres , & j'ai
tracé une route nouvelle : des ob-
servations suivies , & une plus
longue expérience , jetteront un
plus grand jour sur cette matiere.

Dans la seconde Partie , je me
suis occupé de la maniere dont
les Hospices de santé devroient
être dirigés , dont les Officiers de
Santé devroient être formés &
choisis ; & j'ai joint à ces détails
divers projets , qui m'ont semblé
être également utiles au bien de
l'humanité & à celui du Service
du Roi.

Il me reste maintenant à dé-
crire le genre & l'espèce de mala-
dies qui regnent le plus commu-
nément dans les Troupes , soit en
temps de Paix , soit pendant la

viiij *AVANT-PROPOS.*

Guerre, dans leurs différentes positions. Je dois assigner la méthode curative la plus sûre & la plus facile. Ce sont les deux objets que je tâcherai de remplir dans cette troisième & dernière Partie.

Il ne faut pas s'attendre que je présente ici beaucoup de moyens nouveaux. La carrière est épineuse, & elle n'a été qu'ébauchée jusqu'aujourd'hui ; non que d'habiles Maîtres ne nous aient transmis depuis quelque temps, beaucoup de connoissances, qui rendront leur mémoire à jamais glorieuse. *M. Pringle*, le Prince de la médecine militaire, se fera lire avec admiration dans les siècles les plus reculés. Mais il nous faut plus que des observations ; & pour rendre cette partie de l'art

AVANT-PROPOS. ix

de guérir aussi utile, que transmissible, il est nécessaire de réduire les faits en principes, qui forment un corps de doctrine: *hoc opus, hic labor.*

Je répéterai volontiers que ce travail eût été infiniment mieux digéré par un grand nombre de Médecins qui se sont distingués dans les dernières Guerres. Je désire qu'ils applaudissent à mon zèle, & qu'ils m'éclaircent sur les erreurs que j'aurai pu commettre.

Dix années consacrées au Service militaire m'ont donné quelque expérience, & cette esquisse en est le fruit. Heureux, si je puis abréger les travaux de ceux qui se destinent au même exercice, & si je puis applanir les difficultés qu'ils rencontrent souvent en le commençant.

X *AVANT-PROPOS.*

Quoique cette dernière Partie soit beaucoup plus étendue que les deux autres ensemble, je ne la donne cependant que comme un abrégé susceptible d'un commentaire considérable. Si le hasard me procuroit un jour l'avantage de suivre la carrière militaire, j'ose me flatter que je pourrois ajouter à cet Ouvrage beaucoup d'observations que je sens parfaitement nécessaires, & qui m'ont échappées : mais aujourd'hui je ne puis rien de plus.

Je divise cette Partie en six Chapitres. Le premier traite des fièvres qui regnent spécialement parmi les Gens de Guerre; le second, des maladies de la tête; le troisième, de celles du thorax; celles de l'abdomen ou du bas-ventre sont le sujet du qua-

AVANT-PROPOS. xj
trième ; les chroniques celui du
cinquième ; & les virulentes ,
contagieuses non aigues , celui du
sixième.

Je ne fais si cette division est la
plus correcte , mais c'est du moins
celle qui m'a paru la plus com-
mode. Il n'est point ici question
d'une méthode classique , & je
n'ai cherché à en suivre aucune
servilement. Au reste , je dois
avertir le Lecteur que je passe
sous silence un grand nombre
d'articles qui appartiennent à
chacun des chapitres ci-dessus ,
parce que je n'ai à traiter que de
ceux qui regardent particuliere-
ment les Gens de Guerre.

J'ai tâché de développer avec
précision le caractère particulier
de chaque maladie , & d'en dé-
crire les symptômes les plus mar-

xij *AVANT-PROPOS.*

qués. On sent parfaitement que j'ai dû souvent emprunter des Auteurs les descriptions de ce genre, parce que les nuances seules les font varier. Une pleurésie, une péripneumonie, &c. ont toujours le même caractère essentiel, les mêmes signes pathognomoniques. Aussi ne sont-ce que les nuances qui distinguent les maladies des gens de Guerre, de celles des autres hommes. Ce sont elles qui font varier le traitement, celles enfin qui sont essentielles à ajouter ici. Je me suis appliqué particulièrement à ces détails, & je n'ai rien avancé que je n'aie vu par moi-même, ou qui ne soit fondé sur les observations des gens les mieux famés & les plus dignes de foi.



T A B L E
DES MATIERES

Contenues en ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.

*D*ES Maladies des Gens de Guerre,
pag. 1

ART. I. De la Fièvre éphémère. Ephe-
mera diaria, 4

ART. II. Des Fièvres intermittentes,
24

SECTION I. Diagnostique général des
Fièvres intermittentes, 26

SECTION II. Des causes des Fièvres in-
termittentes, 33

T A B L E

SECTION III. <i>Pronostic général des Fièvres intermittentes ,</i>	43
SECTION IV. <i>Principes généraux relativement à la cure des Fièvres intermittentes ,</i>	48
SECTION V. <i>De la cure générale des Fièvres intermittentes ,</i>	67
SECTION VI. <i>Des différentes espèces de Fièvre intermittente , avec des remarques sur la cure de chacune ,</i>	97
SECTION VII. <i>Remarques sur le caractère particulier de certaines Fièvres intermittentes ,</i>	106
§. VIII. <i>Des précautions relatives à la position des malades , & au temps de la maladie , pour la cure des Fièvres intermittentes ,</i>	128
§. IX. <i>De la nature des fébrifuges , de</i>	

DES CHAPITRES.

*leur maniere d'agir, & de leur abus
dans plusieurs circonftances, 136*

ART. III. *Des Fièvres rémittentes & con-
tinues, putrides malignes, d'Hôpital
ou de Prifons, des Camps ou de Hon-
grie 146*

SECTION I. *Des Fièvres rémittentes
& continues putrides, 156*

I. COROLLAIRE. *Réflexions fur quelques
points concernant la cure des Fièvres
putrides, 238*

COROLLAIRE II. *Application de la
cure ci-deffus, aux Gens de Guerre,
242*

SECTION II. *Des Fièvres rémittentes &
continues putrides malignes, 250*

COROLLAIRE. *Réflexions fur les prin-
cipes établis dans la Section précé-*

TABLE DES CHAPITRES.

dente , auxquelles on a joint quelques
applications relatives aux Gens de
Guerre , 320

SECTION III. Des Fièvres essentiellement
malignes , 327

COROLLAIRE. Récapitulation sommaire
& avertissement sur tout ce qui a été
dit dans cet Article , avec quelques
remarques sur la convalescence des ma-
lades , 335

Fin de la Table du I^{er} Chapitre de
la III^e Partie.



C O D E

D E

MÉDECINE MILITAIRE.



TROISIEME PARTIE.

Des Maladies des Gens de Guerre.



CHAPITRE PREMIER.

Des Fièvres des Gens de Guerre.

§. I.



VANT d'entrer en matière, il ne fera pas hors de propos d'expliquer ce qu'on entend par le mot *fièvre*, & comment on peut la diviser.

III. Part.

A

2 CODE DE MÉDECINE

La fièvre est un mouvement accéléré des liqueurs : on la reconnoît à la vitesse du pouls , & à la lésion plus ou moins grave d'une ou de plusieurs fonctions de l'économie animale. Ce mouvement est , comme le dit *Sydenham* , un effort de la nature , pour expulser l'humeur fébrile ou morbifique , en un mot , pour détruire la cause de la fièvre.

Sans m'arrêter à toutes les divisions de cette maladie , je la distinguerai simplement en essentielle & en symptômatique. La première est celle qui provient de la dégénération des humeurs , ou qui est causée par un agent qui affecte particulièrement les systèmes vasculaire & nerveux. L'autre est celle qui survient à une maladie antérieure , dont elle n'est que l'effet. C'est ainsi que la fièvre

qui accompagne l'inflammation des poumons, ou de quelqu'autre viscere, est symptômatique : & que la fièvre putride, la maligne, &c. sont essentielles.

Celles-ci font le sujet de ce Chapitre, que je divise en cinq Art. Dans le premier, je décris l'éphémère ; dans le second, les fièvres intermittentes ; dans le troisième, les remittentes & les continues putrides ; dans le quatrième, les continues & remittentes putrides malignes ; & dans le cinquième, les fièvres essentiellement malignes.

On voit, par cette division, que je passe sur plusieurs espèces de fièvres ; mais c'est précisément parce qu'elles n'appartiennent pas à mon sujet. Je décris aussi, contre la règle ordinaire, l'éphémère avant les intermittentes, parce qu'elle est de

4 CODE DE MÉDECINE
toutes les espèces la plus simple,
la moins dangereuse & la plus propre
à donner une idée de la fièvre
en général, de ses phénomènes, &
de ses causes.

ARTICLE PREMIER.

*De la Fièvre Ephémère. Ephemera
diaria.*

§. II. **L'**ÉPHÉMÈRE, autrement
dite *courbature*, est une maladie très-
commune dans les Troupes. Voici
ce qu'en disent les Auteurs. Elle
surprend ordinairement tout-à-coup,
le plus souvent à la pointe du jour,
& sans avoir été précédée d'au-
cuns symptômes particuliers. Lors
de l'invasion, il n'y a presque point
de bâillemens, ni de tremblement, ni
de frisson. Le froid, à peine sensi-
ble, est bientôt suivi de chaleur.

La tête est douloureuse dès le commencement. Le visage devient rouge, les artères temporales ont une pulsation assez vive, les yeux sont quelquefois enflammés, la respiration un peu courte, la chaleur modérée. La peau n'est ni sèche, ni aride; les urines sont ordinairement naturelles; le pouls est plein, sans être dur, ni très-fréquent, &c.

J'ai vu souvent que les Soldats attaqués de cette fièvre, ressentoient une chaleur assez forte, qu'ils avoient de la dureté dans le pouls, des nauzées, & même des vomissemens; la langue étoit quelquefois très-chargée, les urines rouges ou troubles; enfin ils éprouvoient beaucoup de douleur dans les lombes, de la soif, &c.

§. III. Cette maladie est rarement sérieuse, & ne s'étend jamais au-

7 CODE DE MÉDECINE

delà de soixante & douze heures, mais elle a communément un terme beaucoup plus court : de sorte que quelquefois on en est quitte en huit heures. Sa durée ordinaire est de quinze à vingt-quatre heures ; & quand elle va jusqu'à soixante-douze, on peut être trompé sur la nature de la maladie, en ce qu'il y a un peu de redoublement vers le soir. Lorsqu'au contraire elle ne passe pas les vingt-quatre heures, les malades éprouvent à peu près les mêmes accidens jusqu'à la fin. (aux nauzées & vomissemens près, qui cessent au bout de quelques heures) Dans tous les cas la fièvre se termine le plus souvent par des sueurs abondantes, quelquefois par une hémorrhagie du nez, ou par quelques selles, ou enfin (ce qui n'est pas rare), par les trois crises ensemble.

§. IV. Les causes éloignées de cette maladie sont très-nombreuses, & ont presque toutes lieu dans l'homme de Guerre: la pléthore, la suppression de la transpiration, l'ivresse, l'usage immodéré des alimens chauds, les indigestions, la grande chaleur qui agit long-temps sur le corps, les violens exercices, un travail continu & forcé, les veilles, l'abus des liqueurs spiritueuses, &c. sont les principales.

§. V. La cause prochaine ou matérielle est de deux fortes; savoir, un obstacle ou empêchement à la circulation libre des liqueurs, produit par une ou plusieurs des causes du Paragraphe IV: le mouvement fébrile rétablit alors l'équilibre. La seconde espèce de cause est une matiere irritante quelconque dans la masse des humeurs, qui aug-

§ CODE DE MÉDECINE
mente l'oscillation du système vasculaire, & causé la fièvre par laquelle enfin cet hétérogène est expulsé.

§. VI. *La pléthore.* Les effets de la pléthore sont l'engorgement des tuyaux, la gêne dans la circulation, la lenteur & la difficulté des sécrétions, &c. Cet état devient souvent nuisible au point de produire les accidens les plus graves, tels que l'apoplexie, &c. mais lorsque la fièvre éphémère survient, elle fait cesser la maladie en peu de temps. Il arrive alors que les solides, trop distendus par la grande quantité de sang, redoublent leurs efforts, & qu'il s'excite, dans la circulation, un mouvement plus considérable, qui est suivi de crises favorables, (*V. le Parahraphe III.*) par le moyen desquelles la surabondance des fluides

diminue , & conséquemment la pléthore. Quoique les Soldats n'aient pas une nourriture bien exquise , ils n'en font pas moins sujets à la pléthore, parce qu'ils font un assez grand usage des légumes farineux , & qu'ils mangent beaucoup. Ceux qui boivent trop de vin & de biere , sont encore plus dans le cas d'éprouver cet état.

§. VII. *La suppression de la transpiration.* Cette cause est la plus fréquente , parce que les Gens de Guerre sont presque toujours exposés aux vicissitudes de l'air. Cet accident occasionne nécessairement le reflux de l'humeur perspirable dans la masse générale : ce qui est d'autant plus propre à exciter la fièvre , que cette matiere est très-âcre , ou le devient promptement. L'éphémère est de tous les événemens le plus favora-

ble après cette suppression, qui est souvent suivie de maladies très-dangereuses, telles que la pleurésie, la péripneumonie, &c. Dans le cas présent, le mouvement fébrile, qui est égal & doux, rétablit les sécrétions, & provoque des sueurs, qui débarrassent le corps de l'humeur étrangère dont il est surchargé.

§. VIII. *L'ivresse.* Celle qui est habituelle cause la pléthore, (*Voyez le Paragrap. VI.*) de même que l'accidentelle; elle donne lieu à des indigestions, & met le Soldat dans le cas d'éprouver les accidens de la transpiration supprimée, lorsqu'en sortant de la taverne, & étant échauffé, il est soudain saisi par le froid, ou lorsqu'il s'endort, & passe la nuit en plein air. L'éphémère suit de près l'un & l'autre état, (*l'indigestion & la suppression de la*

transpiration) comme on l'a vu au Paragraphe VII, & comme on le verra au Paragraphe X. Il n'est question dans celui-ci, que du bouillonnement ou de l'effervescence, & de l'engorgement, qui naissent d'une boisson trop copieuse. La fièvre en est l'effet naturel; & par son mouvement l'équilibre se rétablit facilement, en ce que, d'une part, la surabondance des fluides diminue par les évacuations qui surviennent, & que de l'autre, les molécules étrangères & irritantes qui peuvent avoir passé dans la masse générale, sont enfin broyées, assimilées, ou expulsées.

§. IX. *Les alimens chauds.* Leur abus & leur usage habituel produisent des maladies plus graves que l'éphémère; mais quand par hasard on en a fait excès, la fièvre qui survient est l'effet de l'irritation

12 CODE DE MÉDECINE

qu'ils causent : & elle dure (cette fièvre) tant que leur action continue. Cette cause est plus rare qu'aucune autre chez les Militaires ; & sur-tout chez les Soldats , qui en général n'usent guere d'alimens chauds.

§. X. *Les indigestions.* Elles donnent lieu à l'éphémère, parce que la grande quantité , ou la mauvaise qualité des alimens & de la boisson , fournissent un chyle crud & imparfait , que les forces ordinaires des organes de la digestion & de l'hématose ne peuvent assimiler. L'effort ou l'action des vaisseaux , est en raison de la quantité & de la qualité de ce chyle : de sorte que la fièvre qui survient , produit un effet salutaire. Cette cause a souvent lieu dans les Gens de Guerre , qui sont en général plus enclins à l'intempérance.

§. XI. *La grande chaleur, &c.* La chaleur raréfie singulièrement les humeurs, & en augmente considérablement le volume; de sorte que les hommes & les animaux qui y sont exposés long-temps, éprouvent les effets de la pléthore. On en voit même périr subitement un grand nombre dans les pays chauds, pour avoir été pendant quelques momens à l'ardeur du soleil. Pour se convaincre des effets nuisibles de cette chaleur, il n'y a qu'à examiner ceux qui ont très-chaud: ils ont le visage rouge, les yeux étincelans, la respiration fréquente, &c. On peut donc regarder comme un état fébrile, celui des gens qui éprouvent l'action d'une grande chaleur, pendant un certain temps.

Mais il ne s'agit ici que de l'éphémère, qui en est la suite. Elle n'est que

trop commune parmi les Troupes, qui, dans leurs marches & pendant leurs exercices, sont si long-temps & si souvent dans le cas de souffrir de cette chaleur. La raréfaction des humeurs a nécessairement rompu l'équilibre entre les solides & les fluides; il s'est fait une grande dissipation de la partie aqueuse, & les particules ignées qui ont passé dans le sang, ont épaissi, coagulé les humeurs lymphatiques, &c. de-là des embarras, des engorgemens, de l'irritation. La nature cherche à vaincre ces obstacles, l'oscillation des vaisseaux augmente, la fièvre survient, & les accidens cessent avec elle.

§. XII. *Les exercices violens & le travail forcé.* Leur effet est de forcer l'action des solides, de produire une dissipation considérable, & d'aug-

menter beaucoup le mouvement des liqueurs. A ces accidens, succèdent bientôt la foiblesse, l'anéantissement, la langueur & les stases. Si la fièvre éphémère a lieu, c'est un moyen dont la nature se fert pour détruire les embarras qui se sont formés. Mais cette cause est presque toujours compliquée, 1°. d'une mauvaise digestion; parce qu'après des travaux forcés on mange avec voracité, & qu'alors les agens de la digestion sont plus foibles: 2°. d'une transpiration diminuée par les divers incidens, qui se rencontrent pendant & après les exercices, &c. (*Voyez les Paragraphes VII & X.*)

§. XIII. *Les veilles.* Elles appauvrissent les humeurs, affoiblissent la machine, échauffent singulièrement, & font naître de l'acrimonie. Il en dérive une multitude de maux. Mais

16 CODE DE MÉDECINE

parmi ceux-là il ne faut point compter la fièvre éphémère, dans les Gens de Guerre sur-tout, qui ne sont attaqués de cette fièvre, après les veilles, que par les causes des Parag. VII & XII, qui agissent particulièrement sur eux, dans cette conjoncture.

§. XIV. *L'abus des liqueurs spiritueuses.* On n'ignore pas que les Soldats font souvent des excès d'eau-de-vie & d'autres liqueurs, qui allument le sang, portent le trouble dans l'économie animale, causent de la raréfaction, & ont fréquemment des effets funestes. (*Voyez les Parag. VIII, XI & XIII.*)

§. XV. Le pronostic de la fièvre éphémère est relatif aux différentes causes ci-dessus: il est rarement dangereux, & il n'y a que la mauvaise conduite du malade & celle

du Médecin qui puissent le rendre sérieux. L'éphémère causée par la pléthore est souvent suivie d'hémorrhagie par le nez ; ce qui est très-utile , & n'empêche pas que la sueur ait lieu. Les sueurs abondantes sont la crise essentielle , & presque toujours unique, de celle qui vient de raréfaction , de transpiration supprimée , ou diminuée , & d'autres causes semblables ; celle au contraire qui est la suite des indigestions , est fréquemment terminée & par des évacuations par les selles , & par des sueurs.

§. XVI. La durée de cette fièvre dépend de la nature de l'obstacle qui se présente à vaincre , & de la force du malade. Celle qui est causée par une indigestion est ordinairement la plus longue. Quand le mouvement fébrile est très-fort , souvent il dure moins de temps. Plus la crise est

prompte & abondante, moins on a à craindre de mauvais effets, & *vice versa*. Cette fièvre, qui ne seroit suivie d'aucune crise, se termineroit par une synoque simple ou putride.

§. XVII. Mais il faut convenir qu'on est souvent trompé sur la nature de cette maladie, qui, comme le dit *Sauvages*, est plutôt terminée que connue; les signes par lesquels on la peut présumer étant presque tous équivoques.

§. XVIII. Je serois tenté de regarder l'éphémère plutôt comme un remède, que comme une maladie; & ce remède me paroît d'autant plus utile, qu'il est celui de la nature. Il est en effet très-certain que c'est par elle que l'équilibre de la machine se rétablit très-promptement, & que sans elle il naîtroit souvent des maux rebelles & dangereux. On ne doit

pendant pas s'en rapporter toujours à la nature; car il y a plusieurs circonstances où l'on est obligé de modérer son mouvement, comme, par exemple, dans cet état de pléthore où il y a du délire, du transport, un pouls plein & très-fort, beaucoup de gêne dans la respiration. Il est sûr qu'alors on ne peut se dispenser de tirer du sang.

§. XIX. Toute espèce de remède est nuisible pendant l'éphémère, excepté la boisson qu'on peut varier à l'infini, en faisant diverses tisanes légères. Le malade doit s'abstenir aussi de toute espèce de nourriture, être médiocrement couvert, & dans une situation tranquille.

§. XX. Ceux qui vomissent, doivent boire souvent de l'eau chaude, pour favoriser la sortie des matières nuisibles contenues dans l'estomac.

§. XXI. Il est très-essentiel de ne

pas arrêter, par quelque moyen que ce soit, la sueur qui survient, puisqu'elle est la crise la plus favorable & la plus commune dans cette maladie; mais il ne faut pas non plus la provoquer, en couvrant excessivement les malades, comme cela se pratique trop malheureusement, & trop souvent parmi les Soldats & les gens du peuple.

§. XXII. L'hémorrhagie étant pareillement une crise utile, surtout dans les cas de pléthore, il ne faut point chercher à la diminuer, ni à l'arrêter, parce qu'elle cesse d'elle-même, & que d'ailleurs on risqueroit de faire refluer le sang qui s'est ouvert une route de décharge, ce qui pourroit causer quelques maladies graves.

§. XXIII. Lorsque la fièvre est finie, s'il reste quelque accident au malade, on doit y remédier. Sou-

vent la pléthore peut être diminuée, mais elle ne l'est pas assez pour mettre le malade à l'abri d'une rechute quelquefois plus dangereuse; il faut saigner. Souvent les premières voies restent farcies de mauvais levains, comme dans les cas où l'indigestion a eu lieu; il faut purger, &c.

§. XXIV. Les convalescens feront très-modérés sur le régime; car de quelque cause que la fièvre soit provenue, les premières voies sont fatiguées, & en mangeant un peu trop, on seroit dans le cas de l'indigestion & de la rechute.

§. XXV. Cette conduite, qui est en même temps la plus sage & la plus sûre, n'est pas celle qu'on tient toujours à l'égard des Gens de Guerre. Je n'ai vu que trop souvent médicamenter au premier indice de maladie; de sorte qu'un

pauvre Soldat, pour une fièvre qui se feroit guérie elle-même en moins de vingt-quatre heures, est quelquefois saigné deux ou trois fois, émétisé, &c. Dans d'autres cas, & sur-tout à l'Armée, à peine le malade est-il surpris de la fièvre, qu'on le mene à l'Hôpital, de manière que par le mauvais air, un cas léger devient très-grave, &c.

§. XXVI. En général, on ne risque rien d'attendre, pour commencer le traitement, que les vingt-quatre heures soient écoulées, à moins que le caractère de la maladie ne soit bien démontré, ou qu'il ne se présente d'abord quelque danger. Ce délai donne le temps de reconnoître la nature du mal, & souvent, dans l'éphémère, la guérison.

§. XXVII. En suivant mon projet d'un Hôpital par Régiment, (V. la

Seconde Partie, Chap. IV) il seroit facile de mettre à profit ce conseil salutaire ; mais , selon la forme actuelle , les secours qu'on administre aux Gens de Guerre , sont souvent plus pernicious qu'utiles : il semble que les Soldats soient exposés à être même les victimes des maladies les moins sérieuses.

§. XXVIII. Il seroit du moins nécessaire que dans les Armées & dans les Garnisons , un Soldat qui se dit malade fût visité par le Chirurgien-Major du Régiment , & que lorsque le cas n'est pas grave , il ne lui fût administré aucun remède pendant les premières vingt-quatre heures ; il faudroit aussi qu'on attendit , pour l'envoyer à l'Hôpital , que ce temps fût écoulé. Souvent un peu de diète guérit les indispositions du Soldat.

§. XXIX. Ce que je viens de dire n'est point contradictoire avec ce que j'ai avancé dans la première Partie de cet Ouvrage , relativement aux casernes & aux tentes , où je ne voudrois pas qu'on laissât des malades ; parce que dans aucun cas , celui en qui on ne voit aucun signe dangereux , ne peut nuire à la santé de ses camarades , en restant vingt-quatre heures parmi eux.

ARTICLE II.

Des Fièvres intermittentes.

§. XXX. **L**ES fièvres intermittentes sont très-communes parmi les Gens de Guerre , parce que les causes de ces maladies ont une action plus marquée sur eux dans tous les temps & dans toutes les circonstances.

§. XXXI.

§. XXXI. Ces fièvres sont dites *intermittentes*, parce qu'elles laissent des intervalles marqués entre la fin d'un accès ou paroxysme, & le commencement de l'autre : elles prennent différens noms, selon le temps que dure l'intermission, & selon la maniere dont les paroxysmes se répondent; de sorte qu'on les appelle tierces, doubles tierces, triples tierces, quartes, doubles quartes, quotidiennes, erratiques.

§. XXXII. Comme il y a beaucoup de choses à considérer sur l'article de ces fièvres, je le divise en plusieurs sections. La première renferme le diagnostique général; la seconde, les causes générales; la troisième, le pronostic général; la quatrième, les principes généraux, relativement à la cure; la cinquième, la cure générale; la sixième, les différentes espèces de fièvres in-

termittentes, avec des remarques sur la cure de chacune; la septième, des remarques sur le caractère particulier de quelques-unes de ces fièvres; la huitième, le détail des précautions relatives à la position des malades, & au temps de la maladie; la neuvième enfin, traite de la nature des fébrifuges, de leur manière d'agir, & de leur abus, &c.

SECTION PREMIERE.

Diagnostique général des Fièvres intermittentes.

§. XXXIII. ^ULEUR invasion est le plus souvent annoncée par du mal-aise, du dégoût, des nausées, de la constipation; par une douleur, ou simplement une pesanteur de tête, une chaleur mordicante à la paume des mains & à la plante des pieds,

un sommeil lourd ou interrompu, des yeux pesans, de la tristesse; mais quelquefois plusieurs de ces avant-coureurs manquent tout-à-fait, & plus rarement n'en ressent-on aucun.

§. XXXIV. L'accès se déclare par des bâillemens, des douleurs dans les jointures, par l'extension des membres, & une envie de dormir presque insurmontable; les ongles deviennent pâles & livides, le bout du nez & l'extrémité des doigts sont froids; succède un sentiment de froid intérieur, ensuite celui des extrémités qu'on a peine à réchauffer; le frisson, le tremblement général, les convulsions & le craquement des mâchoires sont plus ou moins violens; ont quelquefois lieu tous ensemble, ou alternativement; mais le plus souvent de ces quatre accidens, il s'en trouve deux ou trois réunis; & jamais il n'arrive qu'il n'y

en ait au moins un, qui est ordinairement le frisson. Le malade est pâle & défiguré; il a une petite toux sèche, une soif considérable, ou du moins la bouche sèche, pâteuse ou amère; des envies fréquentes d'uriner, ou un flux d'urines pâles; la respiration est plus ou moins gênée; il y a des momens d'assoupissement; la parole est brieve ou entrecoupée; le sous-délire est quelquefois joint à la douleur de tête; il y a des nausées; enfin le pouls est petit, convulsif & fréquent.

§. XXXV. Les malades sont très-impatiens, & cet état (celui du Paragraphe précédent) dure plus ou moins, selon la violence de la maladie, la disposition du sujet, & quelques autres circonstances que je décrirai ci-après; mais il diminue insensiblement: le frisson, le tremblement & les mouvemens convulsifs

lifs deviennent plus rares, & les secouffes du froid intérieur s'éloignent de plus en plus; en un mot le froid cesse, & le pouls commence à devenir plus fort, & à se développer. C'est alors que la syncope; les nausées & le vomissement ont quelquefois lieu.

§. XXXVI. Ces symptômes font bientôt place à d'autres; la tête devient plus douloureuse; on sent le battement des arteres plus fort, & sur-tout celui des temporales; la chaleur est très-vive, & l'haleine brûlante; la rougeur du visage succède à la pâleur; les yeux sont étincelans; la soif devient plus pressante; la respiration, quoique moins gênée, est plus fréquente; la peau est sèche; le délire & le transport se mettent de la partie; le pouls est plein, égal & fréquent.

§. XXXVII. Au bout de quel-

ques heures, ces mêmes accidens diminuent, & le pouls se ralentit un peu; la peau s'humecte; les urines deviennent foncées, troubles & abondantes; la sueur se déclare, & l'accès qui s'étoit d'abord présenté d'une manière tragique, finit presque toujours par une sueur plus ou moins copieuse, quelquefois par une ou plusieurs selles bilieuses, plus rarement sans l'une de ces deux crises.

§. XXXVIII. Les malades se trouvent assez bien après ce paroxisme; il en est même qui ne ressentent aucune incommodité pendant l'intermission; mais il est très-rare que les symptômes décrits au Paragraphe XXXIII n'aient pas lieu, soit en partie, soit en totalité: le second accès revient avec plus ou moins de violence, & plutôt ou plus tard, selon le caractère de la

fièvre. Le nombre de ses paroxismes est en raison de l'intensité de la cause, de la disposition du sujet, & de la maniere dont il se comporte, ou dont il est dirigé.

§. XXXIX. Lorsque la fièvre vient à manquer, il est ordinaire que les malades éprouvent pendant un certain temps, aux mêmes jours & heures des paroxismes, un mal-aise plus ou moins considérable, qu'on appelle *ressentiment*, dans lequel le pouls n'est pas dans son état naturel. Ce mal-aise, ou *ressentiment* a plus ou moins de durée, & est souvent marqué, sur-tout dans les premiers temps, par un peu de froid, auquel succede la chaleur, & ensuite un peu de sueur.

§. XL. Le diagnostique décrit depuis le Paragr. XXXIII jusqu'à celui-ci, se rapporte à toutes les

fièvres intermittentes, sans que cependant tous les symptômes qu'il renferme, se trouvent toujours réunis dans chaque espèce; il en est qui sont plus particuliers à l'une qu'à l'autre, comme on le verra ci-près.

§. XLI. On peut distinguer, d'après ce diagnostique, trois temps dans le paroxysme; savoir, celui de l'invasion, ou du frisson, celui de l'état, ou de la chaleur, & celui du déclin.

§. XLII. Chacun de ces temps est marqué par des symptômes qui les caractérisent essentiellement. Le froid, le pouls petit, concentré & fréquent sont toujours plus ou moins sensibles dans le premier temps: la chaleur & le développement du pouls, dans le second: un relâchement général, suivi de la cessation de la fièvre, & de quelques crises, dans le dernier.

§. XLIII. On peut ensuite distinguer le temps de l'intermission, dit *apyrexie*, & celui de la fièvre, dit *paroxisme*, *accès*, &c. qui sont l'un & l'autre plus longs ou plus courts, & qui exigent des précautions essentiellement différentes.

SECTION II.

Des causes des Fièvres intermittentes.

§. XLIV. Il paroît que la constitution de l'air peut être regardée comme la première & la principale cause éloignée de cette maladie. Il semble, en effet, que le printemps & l'automne soient les saisons marquées pour les fièvres intermittentes; & de plus, qu'il y ait dans l'air, pendant ce temps, tout ce qui peut contribuer à les faire naître (ces fièvres).

I. Dans la première de ces deux saisons, (au printemps) l'air est d'autant plus propre à causer des maladies, que l'atmosphère éprouve un très-grand changement: l'humidité & la chaleur qui succèdent à un froid rigoureux produisent alors sur les corps des effets plus ou moins nuisibles, selon le degré dans lequel le changement s'est opéré, & selon la salubrité ou l'insalubrité des lieux.

II. D'une part, les solides, dont le ton étoit augmenté par la continuité du froid de l'hiver, commencent à se relâcher par l'effet de la température plus douce; & alors le cours des liqueurs est ralenti par le défaut d'équilibre entre les fluides & les solides: les sécrétions sont plus difficiles, les engorgemens prochains.

III. De l'autre part, la croûte

qui s'étoit formée sur la surface de la terre, pendant l'hiver, se fond par l'action de la chaleur: ce qui donne lieu à des émanations plus ou moins pernicieuses, qui remplissent l'atmosphère, & qui agissent sur les corps en raison de leur disposition, & de la nature des circonstances.

§. XLV. En automne, la constitution froide de l'air resserre les pores, & diminue conséquemment l'excrétion de l'humeur, de la transpiration: les nuages que la chaleur du soleil avoit élevés pendant l'été, retombent, remplissent l'atmosphère, & forment des brouillards, qui, selon la nature des lieux d'où ils se sont élevés, la matiere dont ils sont composés, & les circonstances de la saison précédente, alterent plus ou moins la santé.

§. XLVI. Ce qui confirme, au reste, que les causes ci-dessus, (Pa-

36 CODE DE MEDECINE

agraphes LXIV & XLV) sont celles qui ont le plus de part à l'épidémie des fièvres intermittentes, c'est qu'on voit régner principalement ces maladies dans les lieux marécageux & voisins de la mer, où il est naturel que les exhalaisons de la terre soient plus abondantes pendant le printemps; & où, pendant l'automne, les brouillards se soutiennent plus long-temps, sont très-épais, & plus communs que par-tout ailleurs.

Je puis rapporter en faveur de cette assertion deux observations qui me paroissent sans réplique. La première concerne une Ville de garnison en Artois, *Hesdin*, située sur un terrain marécageux. Les fièvres intermittentes y sont si familières au printemps & en automne, que presque tous les Militaires en sont atteints successivement. La seconde regarde la basse-Normandie, sur-

tout vers le voisinage de la mer, où cette constitution de l'air rend ces mêmes maladies endémiques.

§. XLVII. A ces causes générales, on doit joindre le défaut dans le régime, la mauvaise nourriture, l'intempérance, &c. qui rendent encore les Gens de Guerre plus sujets à ces maladies: elles sont le plus souvent épidémiques, & quelquefois contagieuses, comme on l'observe dans les Armées.

§. XLVIII. Je ne serois pas éloigné de croire que la plupart de celles qui arrivent pendant l'hiver & l'été, ne sont que le développement des causes qui ont agi pendant le printemps ou l'automne. Il faut pourtant convenir qu'il y en a quelques espèces qui paroissent avoir des causes différentes de celles-ci; mais quoiqu'on les rapporte aux intermittentes; comme elles n'en ont

pas le caractère essentiel, on doit en faire une classe particulière.

§. XLIX. Quoi qu'il en soit, puisque la constitution particulière de l'atmosphère, la mauvaise nourriture, le défaut de régime, l'intempérance & la contagion, sont les sources principales dont dérivent les fièvres ci-dessus, on ne doit pas être étonné qu'elles soient très-fréquentes parmi les Gens de Guerre, sur lesquels toutes ces causes ont une influence plus marquée, que sur les autres hommes.

§. L. Quant aux causes prochaines, elles se trouvent dans la mauvaise disposition des fluides & des solides, & dans le vice des premières voies, qui sont farcies de sucs dépravés, & fournissent un chyle crud, tenace, imparfait & difficile à assimiler.

§. LI. Mais soit que la cause ma-

térielle réside dans le chyle; soit qu'elle vienne du dehors, par contagion, ou autrement; soit enfin qu'elle provienne de quelque portion d'humeur devenue étrangère, par stagnation, dégénération ou autre cause; il est certain que la fièvre intermittente posée, il faut admettre dans le sang une humeur hétérogène quelconque, dont l'action sur les solides & sur les fluides est propre à causer cette fièvre.

§. LII. Cet hétérogène, autrement dit humeur fébrile, est plus ou moins actif, plus prompt ou plus lent à se développer, & paroît agir sensiblement sur les systèmes nerveux & vasculaire, dont l'irritation excite un mouvement tumultueux ou fébrile, par lequel la nature tend à se débarrasser, en brisant & atténuant cette humeur, de

maniere qu'elle puisse être ou expulsée par les émonctoires divers, ou du moins être assimilée, (rendue homogène).

§. LIII. Quelle est la nature de cet hétérogène? quelle est la raison du retour & de la cessation des paroxismes? Pourquoi sont-ils plus ou moins éloignés les uns des autres, pour produire les différentes espèces de fièvres intermittentes connues?

§. LIV. On ne peut hasarder que des conjectures sur les deux dernières questions, & je me garderai bien de chercher à les résoudre, non-seulement parce qu'elles sont inutiles à mon sujet, mais parce qu'elles m'entraîneroient dans une discussion longue, qui finiroit par ne rien décider. Quant à la première, si on ne peut la développer d'une

maniere bien démonstrative; il y a du moins plusieurs faits par lesquels on peut parvenir à la vérité, & qu'il importe même de bien connoître, pour la cure de cette maladie.

§. LV. Pour peu qu'on veuille faire attention aux causes décrites dans les Paragraphes XLIV & suivans; à l'état des premières voies de ceux qui sont attaqués de fièvres intermittentes; aux différens effets qui en résultent, ou qui sont la suite d'un traitement peu méthodique; à la dégénération quelquefois spontanée de ces fièvres en synoques putrides; au caractère que celles-ci empruntent souvent de celles-là; enfin à la qualité particulière des médicamens employés comme spécifiques dans la cure des fièvres intermittentes; en faisant, dis-je, attention à toutes ces choses, on

jugera facilement que la nature de cet hétérogène se rapproche beaucoup de celle des matières putrescentes ou putrides. Si l'on vient ensuite à considérer que dans certaines constitutions épidémiques putrides, on reconnoît les mêmes causes que celle des Paragraphes XLIV & suivants, on se convaincra que c'est peut-être uniquement au degré d'intensité plus ou moins considérable des mêmes causes ou agens, qu'on doit attribuer la différence qui se rencontre entre les fièvres intermittentes & les putrides : en un mot, la cure des unes & des autres qui s'acheve par les mêmes moyens seulement modifiés, devient un argument incontestable en faveur de l'opinion, qui attribue à l'une & l'autre de ces maladies une même nature, putride ou putrescente.

SECTION III.

Pronostic général des Fièvres intermittentes.

§. LVI. LA plupart des Gens de Guerre sont indistinctement sujets à ces maladies ; mais on fait que les gens moins sains , les cacochymes , & ceux qui vivent dans une moindre aisance , y font plus exposés. Ainsi , le Soldat qui loge dans des cazernes humides , qui n'a pas tous les moyens suffisans pour être à l'abri des effets des injures de l'air & des saisons , dont le régime est généralement mauvais , & qui se livre plus facilement aux excès en tout genre , sera plutôt attaqué de ces fièvres , que l'Officier , qui s'en préserve , par l'aisance , par

une nourriture saine, & parce qu'il est moins fatigué. Les gens obstrués & crapuleux y font non-seulement plus sujets que les autres hommes, mais ils en guérissent aussi plus difficilement. Il est d'ailleurs facile de juger que l'action plus vive & plus fréquente des différentes causes décrites dans la Section précédente, sur les Gens de Guerre, rend le pronostic plus fâcheux & plus douteux, dans des sujets qu'on doit supposer presque toujours moins bien disposés. Les intermittentes épidémiques & contagieuses ont quelquefois un caractère de malignité qui les rend dangereuses, surtout dans les Armées, & dans les Hôpitaux. Celles dont les paroxismes ne se terminent pas par des crises, dégénèrent souvent en maladies aiguës plus graves, ou en

Chroniques. Il en est de même de celles qui attaquent les gens obstrués & ceux qui sont cacochymes. Il arrive quelquefois que les malades succombent pendant le premier temps du paroxisme, (le frisson) parce que les forces de la nature sont insuffisantes pour vaincre la résistance que lui oppose l'humeur fébrile: les vieillards, les gens épuisés par la débauche & par les excès quelconques, les sujets foibles ou mal-sains, sont plus particulièrement dans ce cas. On guérit d'autant plus difficilement les fièvres intermittentes, que le régime des malades est moins sévère; de sorte que ceux qui mangent beaucoup pendant les intermissions, en fournissant toujours un nouveau foyer à l'humeur fébrile, sont non-seulement plus long-temps malades,

mais courent encore les risques d'une maladie plus grave. Ainsi la faim, qui tourmente alors, est par cette raison, un symptôme fâcheux. Plus les paroxismes sont éloignés, moins en général la maladie est dangereuse. (Il y a cependant quelques exceptions à cette règle). Ainsi la fièvre double tierce, est plus grave que la tierce; la double quarte & la triple quarte, sont plus sérieuses que la quarte; la quotidienne est quelquefois trompeuse, en ce qu'elle change bientôt de caractère. Quant aux accès qui anticipent sur les heures de leur retour; quelquefois ils annoncent un changement fâcheux, souvent on n'en peut tirer aucune induction; & dans d'autres cas, c'est à l'action d'un purgatif qu'on doit attribuer ce phénomène, que quelques-uns regardent mal-à-propos, à ce que

Je pense, comme d'un bon augure. Ce sont plutôt les accidens qui accompagnent l'accès, & l'état où se trouve le malade pendant l'intermission, qui annoncent l'espoir qu'on doit avoir, ou le danger dont on est menacé. Les fièvres printanieres sont moins pernicieuses & moins tenaces que les automnales: & celles-ci ont plus de rapport avec les maladies putrides, à l'exception peut-être de la fièvre quarte.

Je ferai voir dans la Section VI^e qui traite des espèces, les différens degrés de dangers qui se rencontrent dans chacune.



SECTION IV.

Principes généraux relativement à la cure des Fièvres intermittentes.

§. LVII. **O**N regarde le plus communément la cure de ces fièvres comme très-facile, & il y a peu de gens du monde qui n'aient une recette particulière, avec laquelle ils prétendent qu'on guérit infailliblement. Que de maux suivent de près cette fausse prétention ! Le Médecin seul connoît les difficultés ; il ne voit dans ces recettes qu'un moyen propre à guérir, quand on l'emploie à propos ; & un moyen destructeur, quand il est donné sans connoissance de cause.

§. LVIII. Pour traiter en effet cette maladie avec sûreté, il faut peut-être plus de précautions, que
pour

pour toute autre, & je croirois volontiers que c'est une de celles qui, sur-tout à l'égard des Gens de Guerre, mérite le plus d'attention. Il sera donc essentiel, avant de parler de la cure, d'établir ici quelques principes ou préceptes, dont on ne peut s'écarter sans courir de grands risques. Ce que je dirai se rapportera à la maniere dont il faut procéder dans toutes les maladies; & comme celles des Gens de Guerre font le sujet de cet Ouvrage, j'entrerai sur-tout dans les détails qui leur sont propres; détails souvent trop négligés, par la maniere dont cette classe de malades est dirigée dans la plupart des circonstances malheureuses où elle se trouve.

§. LIX. Il est nécessaire 1°. d'avoir égard aux causes; 2°. aux lieux; 3°. au temps de la maladie; 4°. à ses circonstances; 5°. à ses divers

états ; 6°. à la disposition du sujet qu'on a à traiter ; 7°. aux indications qui se présentent ; 8°. aux moyens curatifs ou palliatifs de la maladie ; 9°. enfin , on doit faire marcher l'expérience de pair avec le raisonnement , pour se convaincre de l'efficacité des moyens qu'il faut employer contre les causes & contre la nature du mal.

§. LX. Faisons d'abord une application de ces règles , par rapport aux causes. Pour procéder convenablement , il faut se rappeler ce qui a été dit aux Paragr. XLIV & suivans ; & pour juger de la nature & de l'intensité de ces causes , on examinera 1°. ce qui a précédé la maladie ; comme les intempéries de l'air , le changement de saison , le régime , les travaux , &c. 2°. la constitution actuelle de l'air , l'épidémie régnante , &c.

§. LXI. Lorsque les Gens de

Guerre auront été très-exposés aux intempéries de l'air; que le changement de saison aura été marqué par un passage subit du chaud au froid, ou de celui-ci à l'autre; quand la pluie & l'humidité auront succédé rapidement à un temps constamment sec, & *vice versa*; quand la disette & les fatigues auront eu précédemment lieu, on jugera facilement que la cause est plus grave, & que les moyens doivent différer de ceux qu'on emploie dans les cas ordinaires. Or il arrive souvent, 1°. que les Troupes dérangées de leurs quartiers pendant l'hiver, sont exposées à la plupart des vicissitudes que je viens de décrire, & qu'elles sont ensuite attaquées au printemps suivant de beaucoup de fièvres intermittentes. C'est alors qu'on doit être plus réservé sur les saignées, sur l'usage des purgatifs forts, & qu'il

faut prescrire une diete conséquente & à l'état d'épuisement, & à celui des humeurs. 2°. Dans d'autres cas, après un hiver rigoureux, pendant lequel les Troupes ont été tranquilles, quand ces fièvres ont lieu, elles sont plus inflammatoires, les corps sont moins épuisés; alors on ménage moins la saignée, les émétiques & les purgatifs; on emploie avec succès la diete austere, délayante, & antiphlogistique. 3°. Si les Troupes ont été fatiguées pendant la Campagne, si les chaleurs ont été considérables, & que l'humidité ait eu lieu en même temps; si enfin le passage de l'été à l'automne a été marqué par un changement subit dans l'atmosphère, la fièvre automnale sera plus tenace, plus facile à dégénérer en putride, plus compliquée, & plus généralement répandue. Alors les remedes anti-

putrides & les toniques seront spécialement indiqués, les saignées seront souvent nuisibles; on aura égard à la diete, qui devra être conséquente à la nature putrescente des humeurs, & à l'épuisement des malades, &c. 4°. L'épidémie régnante sera l'effet des causes ci-dessus, ou de la constitution actuelle de l'air. (*Voyez pour ce dernier les Paragraphes XLIV, XLV & XLI.*) On prendra, selon l'exigence des cas, les précautions que je viens d'indiquer, en observant toutefois qu'il est un mode sur lequel, dans la plupart des épidémies, on doit se régler; savoir, qu'il y a toujours un moyen curatif plus particulier à l'une qu'à l'autre: c'est l'observation qui sert de guide dans ces circonstances.

§. LXXII. *Les lieux.* On doit

sur-tout porter la plus scrupuleuse attention à l'état des lieux habités par les malades. Ils sont en effet souvent plus ou moins nuisibles, & propres à produire ou à entretenir les causes de cette maladie. J'ai parlé dans le Paragraphe XLVI des lieux marécageux & voisins de la mer, où elle est presque toujours endémique. Il paroît que l'humidité des habitations est entr'autres causes celle dont l'effet est le plus fréquent, non-seulement pour causer & entretenir les fièvres intermittentes, mais aussi pour donner lieu à beaucoup d'autres maladies. Les convalescens de l'Hôpital de *Cassel* avoient été envoyés dans des casernes situées près de la rivière, & humides par la nature du sol; la plupart revinrent à l'Hôpital au bout de quelque temps, attaqués de

fièvres malignes ; de sorte que pour éviter un écueil , (le mauvais air) ils tomberent dans un autre infiniment plus dangereux. Il faut donc avoir principalement cette cause en considération (l'humidité) dans le traitement des malades , soit qu'on les soigne sous la tente , dans l'Hôpital , ou dans des maisons particulières. J'ajouterai que l'air humide & chaud est encore plus pernicieux. Les miasmes putrides ont une action d'autant plus vive , qu'ils rencontrent cette dernière disposition dans l'atmosphère ; disposition fréquente dans les casernes & dans les Hôpitaux , par le nombre des gens qui s'y trouvent réunis , & dont les malades ne sont que trop souvent les victimes. Dans ce cas , on doit non-seulement regarder l'humidité comme cause des maladies , mais aussi

comme celle qui peut & doit même les entretenir; c'est pourquoi, lorsqu'on ne pourra en tirer les malades, il faudra du moins corriger la disposition des lieux de la manière que j'ai indiquée dans la seconde Partie de cet Ouvrage, à l'article de la salubrité des Hôpitaux. Au reste, la cause dont je viens de parler n'est pas la seule; l'air renfermé, infect, les miasmes &c. dont il a été question dans le cours de cet Ouvrage, ne sont pas moins nuisibles; il faut appliquer les moyens que j'ai enseignés, selon l'exigence des cas, &c.

§. LXIII. *Le temps de la maladie.*
Il est impossible de mettre en usage les mêmes moyens curatifs dans tous les temps d'une maladie. Dans le commencement les malades sont moins épuisés, & on peut employer

souvent les émétiques, les purgatifs, qui, dans un temps plus reculé, sont quelquefois plus dangereux, en ce que les forces sont détruites en partie.

§. LXIV. *Les circonstances.* Celles de la maladie & celles où se trouvent les malades varient à l'infini, En premier lieu, l'intermittente, qui n'est ni épidémique, ni contagieuse, diffère, quant au traitement, de celle qui est l'une ou l'autre; les accidens des unes sont plus foibles ou plus violens que ceux des autres, & les progrès plus ou moins rapides. En second lieu, le Soldat est surpris de cette maladie dans diverses positions; traité dans divers lieux, plutôt ou plus tard secouru; ce qui change singulièrement non-seulement l'état de la maladie, mais aussi les indications.

58 CODE DE MÉDECINE

§. LXV. *Les divers états de la maladie.* Il faut toujours avoir égard, pour le traitement, au paroxisme & à l'intermission. En général, les secours diététiques sont les seuls qui appartiennent au premier état, les pharmaceutiques au second. Dans l'un & l'autre on doit faire attention aux crises, & en un mot à la marche de la nature. Il n'arrive que trop souvent que faute d'avoir eu égard à ces deux articles, on rend très-grave une maladie qui ne devoit avoir aucune suite fâcheuse.

§. LXVI. *La disposition du sujet qu'on a à traiter.* Tout le monde sait qu'il est très-utile de connoître le tempérament du sujet qu'on doit diriger dans une maladie. Sa conduite précédente, & les habitudes qu'il a contractées, sont aussi deux points

importans dont il faudroit s'assurer. Ensuite, dans la fièvre dont il est ici question, il est nécessaire de savoir le nombre d'accès que le malade a éprouvés; ne pas ignorer même les remèdes qui ont été mis en usage. Malheureusement on n'est presque jamais dans le cas d'avoir des notions positives sur la plupart de ces objets, à l'égard des Soldats. Le nombre trop considérable de ceux qu'on a à traiter empêche de faire les questions relatives à ce qui vient d'être énoncé; il semble d'ailleurs que l'on regarde ces précautions comme inutiles. Heureux sont les Médecins qui, d'un coup d'œil, peuvent s'assurer de la disposition de leurs malades! mais plus heureux encore ceux qui ne sont pas entre les mains de gens si habiles! Les difficultés dont je

60 CODE DE MÉDECINE

viens de parler ne se rencontrent pas dans le projet d'un Hôpital par Régiment, parce que le petit nombre des malades, l'intérêt particulier que leur porte celui qui les traite, rendent les soins plus faciles, & engagent à ne rien oublier de ce qui peut concourir au bien de ces malades.

§. LXVII. *Les indications qui se présentent.* Elles se tirent de toutes les particularités dont il a été fait mention depuis le Paragraphe LX jusqu'à celui-ci. On les distingue en générales & en particulières : celles-ci seront plus amplement décrites dans les Sections suivantes ; mais en général, les unes & les autres ont pour but de détruire les causes de la maladie, d'écarter tous les accidens qui peuvent s'opposer à cet effet ; en un mot, de chan-

ger la disposition des fluides & des solides, au point de remettre dans l'économie animale cet équilibre qui constitue essentiellement la santé. Pour parvenir à opérer ces changemens, il y a plusieurs routes à suivre, & la meilleure est celle dans laquelle on prend l'observation pour guide, & où l'on suit les phénomènes de la maladie, & des choses décrites dans les Paragr. précédens; car il est très-positif que tel moyen qui conduit à la guérison dans telle circonstance, est dans une autre celui qui s'oppose à la cure, & qui même quelquefois produit des accidens graves, comme on le verra ci-après.

§. LXVIII. *Les moyens curatifs ou palliatifs.* Les premiers sont ceux par lesquels on guérit radicalement la maladie, & les autres, ceux par lesquels on la diminue. Tout le

monde fait qu'il est quelques maladies où ce dernier genre de cure est le seul qu'on puisse employer; telles sont la phtysie pulmonaire, le cancer, &c. Les fièvres intermittentes ne sont guère dans ce cas; cependant il en est quelques-unes qu'on dit être utiles, & d'autres qu'on ne peut détruire, sans risquer la vie des malades; d'autres enfin que tous les moyens les plus efficaces ne peuvent guérir. Telles sont, pour la première espèce, celles qui surviennent à ceux qui ont des engorgemens dans quelques viscères; pour la seconde, ceux qui ont des complications qui s'opposent à ce qu'on emploie les remèdes curatifs ou spécifiques; enfin, pour la troisième, celles qui ont une source inconnue, comme j'en ai vu quelques-unes, qui, malgré les secours les mieux indiqués,

ne finissoient qu'avec la vie des malades. En général, on parvient à guérir sûrement ces maladies, lorsqu'en suivant une méthode conforme aux vrais principes, on peut faire observer un régime convenable aux malades. Ce dernier article demande beaucoup de circonspection & de sévérité de la part des Médecins; car il est presque impossible de guérir une fièvre intermittente, sans un régime exact. Les Soldats sont sujets aux rechutes, parce qu'on a non-seulement à vaincre les obstacles dont il a été question ci-dessus, mais encore parce que rien n'est plus difficile que de les contenir sur la diète, même dans les Hôpitaux, où ils se vendent mutuellement les portions qu'on leur distribue, malgré la punition qu'on leur inflige, quand on les y prend.

§. LXIX. *Faire marcher l'expérience de pair avec le raisonnement, &c.* L'expérience est le premier guide dans l'art de guérir; c'est en vain qu'on veut la suppléer par des raisonnemens subtils. La plus belle théorie n'est d'aucun secours, si elle n'est appuyée par les faits. Dans le siècle précédent, & au commencement de celui-ci, plusieurs gens célèbres voulant sans doute s'épargner la peine d'observer, ou se laissant aller à la fougue de leur imagination, ont inventé des systêmes qui ne tendoient pas à moins qu'à asservir la nature; (il falloit, disoit l'un d'eux, accoutumer telle maladie à tel remede) & ils ont fait plus de mal au genre humain, que peut-être jamais la vraie Médecine ne lui a fait de bien. Aujourd'hui peu de gens donnent dans les systêmes;

l'usage de ces systêmes

On s'en est corrigé par les maux que les erreurs ont causés, & par les lumières de la Philosophie. La Médecine hypocratique est celle qu'on suit presque par-tout, la seule qu'on doit suivre, & il n'y a plus qu'un petit nombre de partisans des *Paracelse*, des *Vanhelmont* & autres. Le mépris des Savans & des hommes sensés est maintenant l'appanage des Ecrivains romanciers sur la santé, & de tous les Sectaires. Laissons aux *Chinois* une science futile, qui n'a pour fondement que l'erreur & le mensonge; & s'il arrive que parmi nous quelqu'un donne dans ce travers, ayons la hardiesse de le confondre, afin que l'étranger ne nous juge pas tous assez crédules, ou assez ignorans, pour donner dans le piège. Mais revenons à notre sujet. L'expérience a

66 CODE DE MÉDECINE
démontré qu'il y a un remede qui
peut passer pour spécifique con-
tre les fièvres intermittentes, (le
quinquina); mais elle a aussi fait
voir que son usage est circonscrit
à certains cas qu'il est très-essentiel
de connoître; & c'est alors que le
raisonnement doit s'accorder avec
elle. Quand un Médecin connoît la
nature d'un remede, les effets qu'il
produit, les cas où il est utile, &
ceux où il est nuisible, il fait marcher
l'expérience de pair avec le raison-
nement, & il n'est pas sujet à com-
mettre des erreurs grossieres dans
sa pratique. Si l'Empirique est un
ignorant, & un homme dangereux,
celui qui n'a que des connoissances
théoriques n'est pas moins à crain-
dre. Je ne fais même si je ne pré-
férerois pas des deux le premier.
C'est l'empirisme raisonné qui fait
le véritable Médecin.

SECTION V.

De la cure générale des Fièvres intermittentes.

§. LXX. ¶ JE reviens maintenant à la cure de ces maladies. On doit considérer de plusieurs manières, les moyens par lesquels on y parvient : les uns ne sont que préparatoires, les autres sont simplement diététiques ; il en est qui s'opposent aux accidens qui surviennent, ou qui existent, & d'autres qui sont propres à opérer la guérison ; il en est enfin qu'on regarde comme spécifiques, dits fébrifuges. Je vais, dans le cours de cette Section & des suivantes, examiner les uns & les autres, en spécifiant les temps & les circonstances où ils doivent être mis en usage. Mais avant de commencer,

il est essentiel de se rappeler le diagnostic de cette maladie, & sur tout ce qui a été dit au Paragr. XLI; favoir, que le paroxisme de la fièvre intermittente est divisé en trois temps; celui du frisson, qui est le premier; celui de l'état ou de la chaleur jusqu'au plus haut degré de son augmentation; & celui du déclin; chacun de ces temps exigeant différens moyens, selon les circonstances, dont la plupart ont été rapportées dans les Sections précédentes. Je les passerai en revue les uns après les autres.

§. LXXI. *Pendant le frisson.* Il est certain qu'il n'est pas d'état plus insupportable & plus fâcheux que celui du frisson. Quoiqu'en général il ne soit pas dangereux, il arrive pourtant quelquefois que les malades y succombent, lorsque tous les

symptômes décrits au Paragraphe XXXIV se trouvent réunis, & sont portés à un certain degré de violence. Les vieillards, les gens d'un tempérament foible, & le Soldat épuisé de fatigues, ou mal-sain, sont plus sujets à ce malheur, parce que la nature n'a pas alors la force de surmonter l'obstacle que présente l'humeur fébrile. Ceux qui éprouvent de longs frissons, des convulsions fréquentes, ne sont pas à l'abri du danger. On observe d'ailleurs que presque toujours la tenacité de la cause, la longueur du paroxisme & celle de la maladie répondent à la violence & à la longueur de ce premier état.

§. LXXII. Dans tous les cas de frisson, les malades exigent des soins plus ou moins considérables, selon la nature des symptômes qu'ils

éprouvent. En général, il faut les faire coucher & les couvrir un peu, parce que le froid est le plus grand tourment qu'ils ressentent. Si la soif est insupportable, on peut leur donner de temps à autre quelques boissons tièdes; mais il seroit préférable de leur faire des fumigations d'eau bouillante, ou du moins qu'ils se gargarisassent simplement avec de l'eau tiède; car souvent la boisson les excite à vomir; ce qui devient une gêne de plus dans cet état; non que le vomissement soit dangereux alors; mais parce que c'est un tourment ajouté aux autres.

§. LXXIII. Mais lorsque le frisson est long, accompagné d'un froid considérable, de convulsions, &c. il est essentiel de donner au malade des boissons aromatiques,

telles que du thé, de l'eau de camomille, de mélilot, &c. & même d'y joindre quelques gouttes d'éther, de lilium, &c. on mettra à la plante des pieds des briques chaudes enveloppées de linges, en un mot on réchauffera le malade de quelque maniere que ce soit.

§. LXXIV. Lorsque vers la fin du frisson les malades se trouvent mal, comme cela arrive assez souvent, sur-tout lorsque le tremblement a été considérable, & a duré long-temps, il faut leur faire sentir des odeurs spiritueuses, & même leur faire avaler quelques gouttes d'eau de mélisse, d'éther, leur faire prendre l'air, &c. car enfin il est possible qu'ils succombent dans ce moment.

§. LXXV. *Pendant l'état.* La chaleur, l'ardeur & la violence des

symptômes décrits au Paragraphe XXXVI, sont ordinairement d'autant plus violens, que le frisson a été plus fort; l'état dure d'autant plus, que le premier temps a été plus long. Lorsque la fièvre est modérée, & qu'il n'y a point d'accidens urgens, on doit s'en tenir à la boisson; l'eau panée & la tisanne commune, rendues aigrelettes avec quelques gouttes d'esprit de soufre ou de vitriol, sont celles qui conviennent le mieux. Au reste, pour boisson ordinaire des Soldats malades, je donnerois volontiers toujours, de l'oxycrat ou de l'hydromel, parce que la disposition de leurs humeurs est plus ou moins putrescente, dans tous les temps.

§. LXXVI. Mais lorsque le pouls est très-fort & très-plein, que la tête est

est embarrassée, que la face & les yeux sont rouges & enflammés, qu'il y a du transport, en un mot, que tous les signes qui annoncent un engorgement inflammatoire prochain, se trouvent réunis; il ne faut pas hésiter de saigner du bras ou du pied, & on doit réitérer jusqu'à ce que les accidens soient diminués, au point de ne plus rien craindre.

§, LXXVII. On ne doit pas confondre avec l'état précédent, celui qui est l'effet d'une grande raréfaction des liqueurs, & qui est accompagné de la plupart des symptômes ci-dessus. Car s'il est vrai que les mêmes accidens peuvent résulter de l'un & l'autre état, celui-ci (la raréfaction) exige moins de saignées, & il se dissipe plus aisément par l'usage des tempérans. On distingue

ces deux états par le pouls, qui est infiniment moins dur & moins rempli dans celui de raréfaction, que dans celui de pléthore. Au reste, ce qui a précédé, & la nature des accidens pendant l'*apyrexie*, donnent de nouveaux indices.

§. LXXVIII. Il y a beaucoup de malades qui ont du délire & du transport dans leurs accès, sans que les accidens de la fièvre y répondent par leur violence. Ces symptômes dépendent souvent d'une disposition particulière dans le genre nerveux, & ils ne sont point dangereux.

§. LXXIX. Au reste, en général les Militaires éprouvent rarement les symptômes du Par. LXXVI; & ils ont quelquefois ceux des Paragrap. LXXVII & LXXVIII; d'où il résulte qu'ils ont moins besoin de saignées, sur-tout à la Guerre, où

l'épuisement des forces, & l'appauvrissement des liqueurs sont souvent très-considérables.

§. LXXX. On pourroit donc poser pour règle générale que, dans cette fièvre, la saignée est ordinairement au moins inutile, en tant que moyen curatif; & que c'est plutôt à la cure palliative qu'elle appartient; mais comme il n'y a point de règle sans exception, les Paragraphes LXXVI & LXXVII auront ici leur utilité.

§. LXXXI. *Pendant le déclin.* C'est le moment où tous les accidens diminuent, & où la crise se prépare. Quoique la sueur soit la crise ordinaire de cette maladie, elle n'a pas toujours lieu dans les Gens de Guerre, en qui, dans la plupart des circonstances, elle trouve des empêchemens; de sorte que la

nature souvent supplée cette évacuation par les urines plus abondantes, & par quelques déjections par les selles.

§. LXXXII. Ces obstacles à la crise par les sueurs dérivent des positions, du peu de soin, & quelquefois de la sécheresse de la peau. Si l'on se rappelle la situation des malades, dans le plus grand nombre des cas, on verra qu'ils sont si peu à l'abri des injures de l'air, que la sueur auroit peine à avoir son effet; si l'on fait ensuite attention que dans les Hôpitaux on peut difficilement veiller à ce qu'ils soient exactement soignés dans les momens de crises; on verra que souvent la plus grande disposition à la sueur ne peut être tout au plus suivie que d'une légère moëteur. Est-ce un mal? Je ne le crois pas. Il arrive

donc que cette humeur excrémentielle qui doit former la crise, se porte du côté des entrailles & de la vessie, où elle produit son effet. Aux deux obstacles ci-dessus se joint assez ordinairement celui de la dureté & de la sécheresse de la peau, qu'on fait être familières aux Soldats.

§. LXXXIII. Il ne faut pas croire que les paroxismes soient suivis de crises, dans tous les sujets; il y a plusieurs malades en qui on n'en observe aucune; alors ils ne sont pas exempts de danger, comme je l'ai dit au Parag. LVI; & leur état mérite la plus grande circonspection pour ce qui concerne la cure. Mais à moins que le Soldat ne soit traité séparément, ou que du moins, les règles prescrites par l'Art. II du premier Chap. de la II^e Partie t. II, ne soient en vigueur; comment pourra-t'on

être instruit à cet égard ! le médecin, à la vérité, peut faire des questions ; mais le Soldat est rarement en état de rendre compte de ce qu'il éprouve dans ses maladies ; il exprime même assez mal le siège de sa douleur.

§. LXXXIV. La cure radicale est principalement fondée sur les indications, comme celles-ci le sont sur les causes & la nature de la maladie. C'est pendant les intermissions qu'on emploie les moyens curatifs. Il ne s'agit donc plus que d'examiner ici cette fièvre hors des paroxismes, & de faire l'application des moyens, selon ces principes posés.

§. LXXXV. Il est assez rare que les malades aient été traités dès le premier paroxisme, parce que l'on veut attendre, pour décider quelle est l'espèce de maladie. En cela on suit la route la plus sûre,

& il n'y a qu'un ignorant qui, après un premier accès, lorsque rien ne périlclite, commence son traitement radical, à moins qu'il n'y ait des raisons positives pour opérer, telles que celle de l'épidémie régnante; encore faudroit-il alors être sûr que la fièvre qu'on croit tierce, par exemple, ne sera pas double tierce, ce qu'il est impossible de déterminer. La diete & la boisson sont les seuls moyens utiles à employer dans cette expectative.

§. LXXXVI. Ce n'est donc qu'après le second paroxisme qu'on commence le traitement. Or ce traitement étant relatif; on examinera 1°. quel est l'état du malade, 2°. on s'assurera des causes des Paragraphes XLIV & suivans, 3°. de la nature de l'humeur morbifique, Voyez le Paragr. LV : ensuite on

y appliquera les principes établis aux Paragr. LVII & suivans, pour se disposer à l'usage des moyens curatifs.

§. LXXXVII. La diete, les saignées, les émétiques, les purgatifs & les fébrifuges sont les différens moyens connus pour guérir les fièvres intermittentes, & nommément la tierce. L'état présent du malade décide de ce qu'on doit d'abord faire.

§. LXXXVIII. La diete sera plus ou moins sévère, selon les circonstances déduites au Paragraphe LXI. Ainsi dans l'apyrexie, aux uns on défendra toute espèce d'alimens, tandis qu'aux autres on en permettra; mais, quelque soit celui dont ils feront usage, il est certain qu'il faut qu'il soit de facile digestion, & non tel que ceux qu'on

donne dans les Hôpitaux. J'ai fait voir ailleurs que la nourriture y est non-seulement pesante, mais qu'elle est aussi très-propre à entretenir les causes des maladies, sur-tout dans les cas de putridité. La tisane des Anciens, le biscuit (*biscoctum*) & un peu de vin détrempe, me paroissent former la nourriture la plus convenable dans le cas présent; l'hydromel, ou une tisane de chiendent, rendue aigrelette par le moyen de l'esprit de vitriol ou de soufre, comme je l'ai dit au Paragraphe LXXV, sont les meilleures boissons.

§. LXXXIX. La saignée qu'on emploie communément dans le traitement de cette fièvre, est, comme je l'ai dit, moins utile aux Gens de Guerre, dont on doit épargner le sang. Au reste, comme il est quelques circonstances où elle est né-

cessaire, & que les Auteurs ne sont d'accord ni sur son effet, ni sur le temps auquel on doit la faire, je vais tâcher de rendre raison de l'un & l'autre, relativement à mon sujet.

§. XC. Je ne crois pas que, hors les cas de pléthore, & d'une grande raréfaction, la saignée puisse être jamais très-utile dans les fièvres intermittentes; & il est certain que dans toute autre circonstance souvent elle nuit prodigieusement, en ce qu'elle ôte à la nature les forces suffisantes pour agir sur l'humeur morbifique. Mais en supposant l'utilité de la saignée, il faut, pour la pratiquer à propos, savoir que son objet & ses effets varient, selon le temps où on l'a fait: pendant le paroxisme, elle s'oppose aux accidens qui naîtroient d'une grande effervescence; & dans l'apyrexie, elle est em-

ployée comme un moyen auxiliaire, propre non-seulement à modérer l'ardeur des paroxismes suivants, mais encore à diminuer la pléthore, & conséquemment à favoriser l'effet des autres moyens curatifs. Il y a des malades qui, quoique n'ayant aucun signe pléthore, pendant l'intermission, sont cependant dans le cas d'être saignés pendant l'accès; & d'autres dont les paroxismes ne sont pas très-violens, qui, pendant l'apyrexie, ont des symptômes pour lesquels la saignée convient.

§. XCI. Ce que je ne conçois pas, c'est qu'on l'ait conseillée & même pratiquée dans le temps du frisson. Cette méthode est d'autant plus pernicieuse, qu'il y a lieu de craindre qu'elle ne suspende l'action de la fièvre, & ne donne

lieu au dépôt de l'humeur morbifique*.

§. XCII. Lorsque pendant l'apyrexie le pouls du malade est plein, que les fonctions sont gênées, que le mal-aïse est considérable, je suis d'avis que l'on saigne; & même, quand il n'y auroit aucun signe de pléthore, si ceux-ci se rencontroient joints au mal de tête, & à la difficulté de respirer; à moins que je ne fusse sûr de l'épuisement du malade, je n'hésiterois pas de faire la saignée. Le temps le plus commode pour cette opération, est celui qui est intermédiaire entre la fin d'un paroxïsme & le commencement du sui-

* Ceux qui veulent que l'on purge avant de saigner, n'ont par plus de raison: les purgatifs agissent d'autant mieux, qu'il y a moins de gêne dans la circulation.

vant. Ce n'est pas que je regarde tout autre temps comme peu propre pour la saignée, mais c'est que dans celle-là les effets du paroxisme précédent sont déjà éloignés, & que les accidens du suivant n'ont pas encore lieu. Au reste, quand on est pressé, on peut passer outre; & saigner deux heures après le paroxisme, pour avoir la facilité d'employer d'autres remedes, le lendemain, ou du moins avant l'accès suivant.

§. XCIII. Après la saignée, la premiere indication qui se présente, est celle de vider les premieres voies, qui sont ordinairement farcies de mauvais levains, comme il est aisé de s'en convaincre par le dégoût, les nausées & même les vomissemens. Sans ce préliminaire, on ne parviendroit point à faire agir sûrement les remedes fébrifuges.

§. XCIV. L'usage est de faire d'abord vomir les malades ; ce qui convient principalement aux Gens de Guerre, & en général à tous les sujets capables de soutenir l'effet d'un émétique ; parce qu'il n'y a pas de moyen plus sûr pour vider l'estomac, qui est le foyer principal de l'humeur fébrile. Au reste, on peut tellement modifier l'action d'un vomitif, que presque tous les malades soient dans le cas d'en faire usage, comme on le verra au Paragraphe XCVI.

§. XCV. Le tartre stibié est l'émétique le plus généralement employé, le plus sûr, & celui dont les effets sont les plus salutaires. Il est le plus sûr, parce qu'il provoque presque toujours le vomissement, au point où on le désire. Il est le plus salutaire, parce qu'il excite des secousses utiles, & souvent la

diaphorese, par le moyen desquelles l'humeur fébrile est également broyée & évacuée, du moins en partie.

§. XCVI. La maniere la plus sûre de le faire prendre, c'est de le donner par grains, dans un verre de tisanne, jusqu'à ce qu'il ait produit l'effet désiré. Les Soldats sont-ils dans le cas de profiter de cet avantage? Plusieurs malades avoient des convulsions par l'effet du tartre stibié employé comme ci-dessus; il le supportèrent sans accidens, lorsqu'on le leur donna une demi-heure après avoir mangé une soupe. D'autres soutenoient mieux son effet, lorsqu'on en mêloit un grain avec vingt-cinq d'ipécacuanha; mais il est de fait que dans ce dernier cas le vomissement n'est pas toujours complet, & qu'il n'est pas

aussi salutaire que dans les deux premiers.

§. XCVII. Il faut suspendre le remede, quand les malades ont rendu beaucoup de matieres jaunes & bilieuses ; ce qui n'arrive ordinairement que vers le quatrième ou cinquième vomissement. Plus on donne à boire à ces malades , moins ils sont fatigués. Outre le vomissement , il y a ordinairement des selles qui tiennent en quelque maniere lieu de purgatif ; il est du moins certain que l'émétique nettoye un peu alors les entrailles.

§. XCVIII. Le temps le plus favorable pour faire vomir les malades , est celui qui suit le paroxisme ; parce que , bien que la crise se fasse principalement par la peau & par les urines , il est de fait qu'une

portion de l'humeur morbifique se porte vers les entrailles ; & que le vomitif diminue les embarras qu'elle y pourroit laisser. Au reste , moins il y a de crises apparentes , plus les émétiques sont utiles , parce qu'ils en provoquent , & qu'ils déblayent en même temps les premières voies.

§. XCIX. On voit assez fréquemment l'accès qui suit l'effet d'un émétique , être plus violent ; mais cette violence tombe principalement sur le temps de la chaleur ou état de la fièvre. Le frisson est alors moins long & moins fort , l'accès plus court. Il semble que cet effet dépende de l'action plus libre des vaisseaux sur l'humeur morbifique.

§. C. Il y a quelques Médecins qui , après une saignée & une émétique , restent dans l'expectative ,

en laissant passer plusieurs paroxismes, & en tenant leurs malades à la diete & à une boisson copieuse; mais cette pratique, qui peut être utile en certains cas, ne l'est pas ici par les raisons que j'alléguerai au Par. CXXV. Je ferois plutôt d'avis de réitérer le vomitif, après un autre paroxisme, sur-tout si la crise n'a pas été sensible, ou même abondante. Au reste, les forces du malade doivent diriger à cet égard; ce qu'il y a de positif, c'est que dans les épidémies, ce remede réitéré est le plus efficace.

§. C I. Quoi qu'il en soit, il faut du moins profiter des intermissions pour placer des purgatifs; & on doit les réitérer jusqu'à ce que, par l'état des premières voies & par la diminution des symptômes, on s'aperçoive que le foyer de l'humeur

fébrile est presque détruit. Alors on a recours au souverain remède, qu'on emploie de diverses manières, selon les circonstances, & qu'on donne en plus grande ou en moindre quantité, selon les indications.

§. CII. On a lieu de croire qu'il existe peu d'humeur fébrile, lorsque les accès sont très-courts & très-modérés, que le frisson sur-tout est à peine sensible, & que les malades, pendant les intermissions, n'ont plus de mal-aise ni de dégoût; lorsque l'appétit commence à revenir, que le sommeil est plus tranquille, que la langue n'est plus chargée, & que les malades sont dans une moëteur continuelle; enfin, après plusieurs évacuations, des crises suffisantes, & un certain nombre d'accès.

§. CIII. Quelquefois alors, après

sept accès, la fièvre se termine, sans qu'on soit obligé de recourir aux fébrifuges; mais le plus souvent il faut en faire usage, parce que la cause est en général plus tenace dans les Gens de Guerre, & que leur régime est moins bon.

§. CIV. On donne les fébrifuges de différentes manieres. Dans certains cas on les allie aux purgatifs, dans d'autres on donne le quinquina seul, ou mêlé avec d'autres amers; enfin on le prescrit en poudre, en décoction, en opiat; & quelquefois on est obligé d'y joindre l'usage des apéritifs, & entr'autres celui des martiaux.

§. CV. On allie le quinquina aux purgatifs, dans les cas où les premières voies ne sont pas encore tout-à-fait nettes, malgré l'usage précédent de plusieurs émétiques

ou évacuans ; lorsque la fièvre est déjà ancienne , ou bien lorsque l'état de foiblesse du malade ne permet pas de continuer les purgatifs, sans y joindre quelque tonique, qui en fasse soutenir l'effet.

§. CVI. On donne le quinquina seul , lorsque l'état des premières voies le permet, & qu'on ne craint pas que ce remède employé de cette manière, devienne trop incendiaire. On le joint au contraire avec d'autres amers, qui en général sont un peu savoneux , & conséquemment apéritifs, pour modifier son effet.

§. CVII. La meilleure manière de le prendre, pour arrêter promptement la fièvre, c'est d'en délayer un gros en poudre dans un peu d'eau ou de vin, ou bien de l'avalier dans du pain à chanter, & de répéter trois ou quatre fois cette

94 CODE DE MÉDECINE

dose dans le jour. Il est moins sûr & moins actif en décoction. Lorsqu'on le donne en opiat mêlé avec d'autres amers, comme on en prend une moindre quantité, il agit aussi plus foiblement. Les apéritifs & les martiaux se prescrivent dans les cas où l'on craint les obstructions, & où il faut fortifier les malades.

§. CVIII. Mes observations m'ont appris qu'il est rare qu'on n'ait pas besoin de donner, même après que la fièvre est dissipée, des fébrifuges, des toniques ou des apéritifs, aux Gens de Guerre; parce que leurs digestions sont alors très-languissantes, que souvent ils abusent du bon état où ils sont, & qu'ils retombent facilement.

§. CIX. Ainsi, soit qu'on ait employé le quinquina ou d'autres fé-

brifuges pour arrêter la fièvre ; soit qu'elle se soit passée sans secours , je voudrois qu'on leur prescrivît le régime ci-dessus. Au reste , cette observation me conduit à une autre ; c'est que j'ai toujours vu que la fièvre guérie sans l'usage des fébrifuges , est moins sujette à récidive.

§. CX. Il résulte de ce que je viens de dire , que le quinquina & les autres fébrifuges sont employés à deux fins pour la fièvre en question. Dans le premier cas , on les prescrit comme spécifiques contre cette maladie , & c'est alors qu'il n'en faut pas ménager la dose ; dans le second , on les donne comme toniques & préservatifs , & c'est alors qu'on doit les prescrire à plus petite dose.

§. CXI. Il est assez naturel de penser que les malades doivent être

96 CODE DE MÉDECINE

très-réservés sur la nature & sur la quantité d'alimens , après avoir esfuyé plusieurs accès de fièvre ; mais c'est ce qui manque le plus ordinairement aux Gens de Guerre, pour plus d'une raison. Quoi qu'il en soit, en continuant l'usage du quinquina pendant long-temps les forces de la digestion se rétablissent, & elle revient dans son état naturel.



SECTION

SECTION VI.

Des Différentes espèces des Fièvre intermittentes, avec des remarques sur la cure de chacune.

§. CXII. ON distingue les fièvres intermittentes en trois espèces particulières, relativement à l'ordre que suivent leurs paroxismes; savoir, en quotidienne, en tierce & en quarte, & chacune de ces espèces est encore subdivisée.

§. CXIII. La fièvre quotidienne est celle dont les paroxismes reviennent tous les jours à la même heure, & durent plus ou moins, sans cependant s'étendre au-delà de dix-huit heures. Cette fièvre régné surtout au printemps; mais en général elle est très-rare parmi les Gens

de Guerre : elle est plus familière aux enfans, & à ceux qui sont d'une constitution foible. Le frisson & la chaleur sont moindres que dans les autres espèces de fièvre ; la crise est la même ; elle reconnoît aussi les causes des Paragraphes XLIV & suivans ; mais il paroît qu'elle peut faire exception à la règle, quant aux saisons : le mauvais régime, ou la constitution foible, suffisent pour y donner lieu.

§. CXIV. Au reste, cette fièvre a quelquefois deux paroxismes dans le même jour, & alors elle prend le nom de double quotidienne. Je l'ai observée une fois : il est plus ordinaire que dans les cas où il se trouve deux accès, elle soit rémittente.

§. CXV. La quotidienne, qui s'étend au-delà de dix-huit heures,

devient subintrante ; en général il est toujours à craindre que cette fièvre ne devienne continue. Moins les paroxismes sont longs , moins il y a de danger , & *vice versa*. La double quotidienne est plus fébrile que la quotidienne , & elle devient souvent rémittente putride.

§. CXVI. Comme cette fièvre a des paroxismes moins violens , elle exige moins de saignées , sur-tout lorsqu'elle a lieu dans les gens d'une constitution foible ; mais en revanche , il faut insister sur les émétiques , les laxatifs , & les antiseptiques ; en un mot la traiter à-peu-près comme une fièvre continue , & ordonner la diete la plus sévère , parce que les intermissions ne sont pas assez longues , pour donner le temps à la digestion de s'achever.

§. CXVII. C'est pendant l'intermission, comme dans toutes les autres, qu'on emploie les remèdes curatifs; mais comme elle est de peu de durée, il faut, autant que faire se peut, ne donner que des évacuans, dont l'effet soit prompt. C'est pourquoi les émétiques sont plus utiles; je crois qu'en les donnant en lavage, ils peuvent être continués long-temps, & être la base du traitement. Du reste, les fébrifuges ne doivent être mis en usage que très-tard, ou du moins avec circonspection; il faut sur-tout les donner à petite dose, & commencer par les allier aux laxatifs. Quant aux suites de cette maladie, voyez les Paragr. CIX & suivans.

§. CXVIII. La fièvre tierce est celle dont les accès reviennent tous les deux jours, à-peu-près à la même

même heure, & de la même manière, laissant entr'eux plus ou moins d'intervalles. On la divise en tierce régulière ou légitime, & en irrégulière. La première est plus égale dans sa marche, revient toujours à la même heure, & dure ordinairement depuis six jusqu'à douze heures; l'irrégulière, au contraire, a des paroxismes plus inégaux, de sorte qu'ils retardent ou avancent; leur durée est aussi plus indéterminée, mais souvent ils passent les douze heures.

§. CIX. La première est plus rare que la seconde; celle-ci est très-commune parmi les Gens de Guerre, au printemps & en automne; quelquefois elle est épidémique, & de mauvaise qualité dans les Armées, & dans les garnisons.

§. CXX. Les malades éprou-

vent constamment le frisson plus ou moins violent, qui dure quelquefois plusieurs heures, & est accompagné de la plupart des symptômes décrits au Paragr. XXXIII, mais entr'autres, d'un désir extrême de boire de l'eau froide, d'une bouche pâteuse & amère, avec la langue chargée, sur-tout après quelques accès; d'un limon épais & tirant sur le jaune. Les second & troisième temps se rapportent à ceux des Paragraphes XXXIV & XXXV; les urines sont ordinairement briquetées, ou fort troubles, à la fin de l'accès.

§. CXXI. Cette fièvre est encore divisée en double tierce, triple tierce, &c. mais je crois qu'au-delà de la triple tierce, elle doit plutôt être appelée *erratique*. Au reste, cette triple tierce est très-

rare, & je ne l'ai jamais observée. Je dirai donc avec les Auteurs, tels que *Brendel & Schenckius*, que c'est une fièvre dans laquelle il y a deux paroxismes, le premier & le troisième jour, & un seul, le second & le quatrième, ainsi de suite.

§. CXXII. Quant à la double tierce, c'est de toutes les fièvres intermittentes la plus fréquente; elle suit l'ordre ci-après dans ses paroxismes: tous les jours il en vient un à des heures inégales, de sorte que l'heure de l'invasion du premier répond toujours à celle du troisième; celle du second, à celle du quatrième, & ainsi de suite; en quoi elle diffère de la quotidienne, dont les accès reviennent toujours à la même heure.

§. CXXIII. Cette fièvre est de

la nature de la tierce, tant par ses symptômes, que par ses causes, & sur-tout par la dégénération fréquente de l'une en l'autre. On ne voit point en effet la quotidienne ou la quarte devenir tierce, ni la double tierce devenir quarte ou quotidienne.

§. CXXIV. Elle commence par le frisson & l'envie de vomir; le tremblement & le mal de tête surviennent ainsi que la soif; la chaleur, la sueur, &c. se succèdent &c. Dans celle-ci, comme dans la tierce, les malades éprouvent souvent, avant & pendant les paroxismes, des douleurs dans les articulations, & un certain mal-aise pendant l'intermission, qui se rapporte aux symptômes décrits aux Parag. XXXIII & XXXVIII. On observe entr'autres dans la tierce,

que la nuit qui suit le paroxisme est très-bonne ; mais celle qui le précède, est très-agitée, & alors les malades, en se réveillant, ont la langue plus chargée, ils sentent plus de chaleur, en un mot, ils ont presque la certitude l'accès suivant.

§. CXXV. Si la fièvre tierce légitime ou régulière se guérit quelquefois d'elle-même, comme l'ont observé les Auteurs après *Hypocrate*, *tertiana exquisita septenis ad summum circuitibus judicatur*, *Aph. 49, Sect. IV* ; il n'en est pas de même de la fausse ou irrégulière, sur-tout à l'égard des Gens de Guerre. On courroit en effet le risque de la faire dégénérer en remittente ou en continue putride, si on l'abandonnoit à la nature : la double tierce est encore moins dans le cas de se guérir d'elle-même.

§. CXXVI. La tierce se change souvent en double tierce, comme je l'ai dit au Paragraphe CXXIII, & celle-ci en celle-là. On sent parfaitement quel est le changement le plus favorable. Les printanieres sont beaucoup moins rebelles que les automnales.

§. CXXVII. Quant à la cure, elle est en général la même pour l'une & l'autre espèce; mais la saignée est plus indiquée pour la double tierce, qui exige d'ailleurs une diete plus sévère & plus délayante. On doit beaucoup insister, dans ces deux espèces de fièvre, sur les émétiques & les purgatifs; ensuite recourir aux fébrifuges qu'on emploie de la même maniere qu'il a été dit au Parag. CIV jusqu'au CXII.

§. CXXVIII. De toutes les intermittentes, ce sont les plus

familieres aux Gens de Guerre; après la quarte, ce sont les plus sujettes aux récidives; elles ont, comme la quotidienne, beaucoup de propension à dégénérer, de sorte qu'il faut être très-circonspect sur le régime, mais encore davantage sur l'usage des fébrifuges, & surtout du kina. Ces remedes employés trop promptement, ou ne suspendent la fièvre que pour un temps, ou la font dégénérer, comme on le verra dans la neuvième Section de cet Article.

§. CXXIX. J'ai parlé au Paragr. XXXVIII des ressentimens des fièvres intermittentes. La tierce est celle qui en est le plus communément & le plus long-temps suivie. La crise de cette maladie se fait, comme on l'a vu, pendant le paroxisme, par la sueur, ou par quelques

selles bilieuses. Il est à remarquer que, même sans que les malades éprouvent des ressentimens, l'une & l'autre évacuation ont lieu dans la convalescence; la sueur sur-tout arrive pendant la nuit du jour où le paroxisme venoit.

§. CXXX. Il est rare qu'après cette fièvre on ne soit pas obligé de purger les malades, malgré le préjugé qui prévaut encore contre cette méthode. On sent parfaitement qu'il faut s'en rapporter uniquement à l'état des premières voies, pour l'usage des purgations, & il est inutile de prouver que leur usage n'est pas dans le cas de faire revenir la fièvre, à moins qu'en effet le foyer ne soit pas détruit.

§. CXXXI. La fièvre quarte est celle dont les accès reviennent tous les quatre jours, c'est-à-dire,

celle qui a deux jours entiers d'intermission entre le premier & le second accès ; de sorte que le paroxisme arrive, par exemple, à un jour donné, & ne revient que le quatrième après celui-là.

§. CXXXII. C'est de toutes les intermittentes la plus régulière, l'invasion du paroxisme se fait presque toujours à la même heure, & ordinairement entre la troisième & quatrième de l'après-midi. J'ai pourtant vu plusieurs fièvres quartes, dont les accès ne se répondoient pas régulièrement, quant aux heures.

§. CXXXIII. Le frisson est moins violent que dans la tierce, mais souvent il est plus long, sur-tout que celui de la tierce légitime, & il s'étend au-delà de deux heures, il est très-rarement accompagné de vomisse-

110 CODE DE MÉDECINE

ment. La chaleur dure assez longtemps, & la crise est moins considérable, souvent même elle manque tout-à-fait, au grand détrimment des malades.

§. CXXXIV. On subdivise cette espèce en double & triple quarte; dans la première, il y a un accès le premier & le second jour, le quatrième & le cinquième, &c. tandis que les troisième & sixième, il n'y en a point; alors le premier paroxysme répond au troisième, le second au quatrième, ainsi de suite; ou bien tous les quatrième jours, il y a deux accès, & on a deux jours entiers d'intermission. C'est la fièvre quarte, dont l'accès est double le même jour. Dans la triple quarte au contraire les accès reviennent tous les jours, comme dans la quotidienne; mais le premier répond au quatrième, le second au

MILITAIRE. III

cinquième, le troisième au sixième.

§. CXXXV. Cette dernière fièvre est plus rare que l'autre, & toutes deux le sont beaucoup plus que la quarte simple. Celle-ci est la plus tenace de toutes les intermittentes, mais en même temps celle qu'on observe le moins, sur-tout parmi les Gens de Guerre: elle est d'ailleurs plus fréquente en automne, qu'au printemps.

§. CXXXVI. Cette maladie attaque principalement les gens obstrués, les hypocondriaques, ceux qui sont foibles & âgés; elle est plus sujette à récidive, & plus difficile à guérir, mais en même temps elle ne dégénère presque jamais en continue, &c. comme les précédentes: ceux qui en sont attaqués, ont ordinairement le teint pâle & livide.

§. CXXXVII. Il paroît que

112 CODE DE MÉDECINE

L'humeur morbifique est plus tenace, plus visqueuse & moins putrescente; qu'elle est plus propre à former des engorgemens, & en un mot que ses causes sont encore plus étendues que celles des autres intermittentes.

§. CXXXVIII. La saignée y est rarement indiquée; les émétiques y réussissent très-bien; les purgatifs doivent être réitérés, & leur force proportionnée au genre des causes qui dominant. (On fait que les mélancoliques exigent des précautions à cet égard.) Il ne faut pas se presser d'employer les fébrifuges, & on les allie avec succès aux martiaux, ainsi qu'aux différentes espèces d'apéritifs. J'ai quelquefois laissé quatorze ou quinze accès, sans employer d'autres moyens curatifs qu'un émétique & deux ou trois purgations; au bout de ce temps, trois

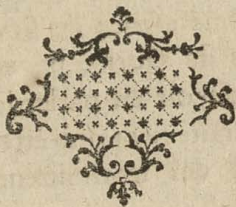
ou quatre gros de quinquina guérissent la fièvre. Il est vrai qu'alors je prescrivois un régime très-sévère, dont peu de malades pourroient s'accommoder.

§. CXXIX. Moins les malades ont de crises dans leurs paroxismes, plus il faut insister sur les évacuans, les apéritifs & les délayans; moins il faut employer de fébrifuges. L'examen des viscères du bas-ventre est ici une condition nécessaire, pour mieux juger de l'état du malade, des causes de la maladie, & des moyens qu'on doit mettre en usage. Cette fièvre est dans le cas des autres intermittentes, quant au mauvais air & à l'humidité: l'un & l'autre sont des obstacles essentiels à la guérison. Un Soldat qui est attaqué de cette maladie, en guérit rarement dans les Hôpitaux.

§. CXL. On donne le nom d'*erratiques* à toutes les autres intermittentes, dont les paroxismes sont plus éloignés que ceux de la quarte. J'avouerai que je n'en ai jamais vues ; mais des Auteurs, qu'on ne peut soupçonner de nous en imposer, en ont laissé plusieurs relations, qui du moins en démontrent la possibilité : leur rareté me dispense de les rappeler ici.

§. CXLI. Il y a une espèce de fièvre qui tient beaucoup des intermittentes par l'ordre de ses paroxismes, & qui s'approche beaucoup des remittentes par leur durée. (*La subintrante.*) Dans cette fièvre, l'accès revient chaque jour, à-peu-près aux mêmes heures ; mais à peine est-il fini, que l'autre recommence, de sorte que l'intermission est presque idéale.

§. CXLII. Cette maladie a les mêmes symptômes que la double tierce, ou la quotidienne, selon que l'ordre de ses paroxismes tient plus à l'une qu'à l'autre; ses accidens sont cependant moins violens, mais il est rare qu'elle ne dégénere pas; de sorte que son traitement se rapporte à celui des remittentes & continues; elle n'est pas très-fréquente, mais on l'observe quelquefois parmi les Gens de Guerre: je l'ai vu régner à Patis en 1770.



SECTION VII.

Remarques sur le caractère particulier de certaines Fièvres intermittentes.

§. CXLIII. **P**LUSIEURS Auteurs, tels que *Pison*, *Morton*, *Torti*, *Werlof*, &c. ont fait mention de fièvres intermittentes, carotiques, comateuses, apoplectiques, dans lesquelles les malades éprouvoient tous les symptômes du coma, de l'apoplexie. J'ai observé quelquefois cette même espèce de fièvres dans les Gens de Guerre & autres, & j'ai cru devoir en parler ici, parce que son traitement doit être différent de celui des intermittentes ordinaires.

§. CXLIV. Les mêmes Auteurs ci-dessus ont observé cette disposi-

tion & cet état comateux dans la quotidienne, la tierce, double tierce & la quarte : pour moi, je ne l'ai vue que dans la double tierce ; & voici l'ordre des symptômes qui accompagnoient cette fièvre.

§. CXLV. Le frisson a lieu comme dans la double tierce ordinaire ; mais le malade est plus accablé, plus changé, sa tête est moins présente & plus douloureuse, l'envie de vomir beaucoup plus grande. Lorsque la chaleur commence, les accidens du coma arrivent, & ils diminuent à mesure que le déclin s'approche : le paroxisme se termine par une sueur assez abondante, après laquelle il y a quelquefois des selles bilieuses. Pendant l'apyrexie, la douleur de tête & sa pesanteur continuent, la bouche est mauvaise, le dégoût considérable, la

chaleur de la peau assez vive.

§. CXLVI. Le second accès est plus violent que le premier, & ainsi de suite; l'affection comateuse augmente, les malades périssent au cinquième accès, s'ils ne sont pas secourus à propos. C'est ainsi qu'est mort un Officier Général Allemand, de la plus grande réputation*.

§. CXLVII. Les vieux goutteux, les ivrognes & les gourmands sont plus sujets à cette maladie, sur-tout si leur stature est apoplectique.

§. CXLVIII. Je me suis comporté de la manière suivante pour la cure. J'ai fait tirer du sang pendant le premier paroxisme, & l'affection comateuse a diminué sur le

* M. de Clausen.

champ. Entré le premier & le second accès, j'ai prescrit l'émétique pour faire vomir abondamment. Entre le second & le troisième, j'ai purgé les malades avec des cathartiques moyens & un grain de tartre stibié; & après le troisième, j'ai donné le quinquina purgatif; après le quatrième, j'ai répété ce fébrifuge à forte dose, sans l'allier à aucun autre remède: le cinquième n'est pas arrivé.

§. CXLIX. Pendant le cours de la maladie, le petit lait & la limonade ont servi de boisson; les bouillons & toute espèce de nourriture ont été interdits aux malades. Aucun de ceux que j'ai traités n'est mort de la maladie; mais aucun d'eux n'en a été quitte pour ce traitement, parce qu'il est resté quelques incommodités qui ont exigé

des soins ultérieurs. Ces incommodités étoient la colique, des indigestions fréquentes, la bouche mauvaise; la langue chargée & jaunâtre, pour lesquelles j'ai été obligé de purger à différentes reprises, & ensuite de prescrire l'usage des toniques.

§. CL. Il paroît que si l'on n'employoit pas dans cette maladie les fébrifuges, ou plutôt le quinquina, après les deux ou trois premiers accès, l'accident comateux emporteroit les malades. Il vaut donc mieux ici s'écarter de la règle ordinaire, sauf à remédier ensuite aux défordres que l'usage prématuré de ces remèdes peut causer. Ce qu'il y a de constant, c'est que malgré les saignées, les émétiques & les purgatifs, les accès sont toujours plus comateux à mesure que la maladie avance.

§. CLI.

§. CLI. J'avouerai que j'avois lu quelques observations sur cette espèce de fièvre, quand je me suis déterminé à suivre la méthode dont je viens de parler; ainsi elle ne m'appartient, que parce que j'en ai vu de bons effets.

§. CLII. Il est une seconde espèce de tierce & de double tierce, qui prend souvent un caractère malin. Pendant les premiers jours, les accès sont bien distincts les uns des autres, mais leur durée est assez longue, & leur retour très-irrégulier; le mal - aise continue d'être très-grand dans l'apyrexie; la chaleur est mordicante, la langue sèche, le sommeil agité. Quoiqu'il n'y ait dans le commencement aucun symptôme grave pendant les paroxismes, vers le quatrième, il en survient; le pouls est

dur dans l'état de la fièvre, & elle devient enfin remittente, & souvent putride maligne. Cette fièvre a ordinairement lieu vers la fin de l'été, & au commencement de l'automne: les Gens de Guerre y sont sujets, tant à l'Armée, que pendant la Paix, sur-tout dans les Hôpitaux, où probablement les causes de la maladie acquierent par la contagion, une plus grande intensité.

§. CLIII. J'ai observé que les gens bilieux y sont plus exposés, & qu'elle dégénere plus facilement quand on a employé des purgatifs entre les premiers paroxismes. Les signes par lesquels j'ai ordinairement prévu la malignité & la dégénération, sont quelques soubrefauts dans les tendons, pendant les paroxismes, une langue très-sèche, une grande soif, & peu ou point de crise, à la fin de l'accès.

§. CLIV. La saignée est souvent nécessaire dans les premiers paroxismes, & l'émétique est toujours indiqué. Lorsque le malade a bien vomé, il faut s'en tenir là, & ne point purger tout de suite, mais donner au malade, pour boisson ordinaire, continuée pendant l'intermission, comme pendant la fièvre, (excepté le temps du frisson) le petit lait, ou la limonade aiguisée avec un grain de tartre stibié, par pinte: le reste de la cure appartient à la fièvre remittente, dont je parlerai ci-après.

§. CLV. Il y a quelques intermittentes, où les malades rendent des vers: elles sont dites *vermineuses*. Cet accident n'est pas rare parmi les Soldats, dont les premières voies sont le plus souvent en très-mauvais état, & sont dans cette disposition qui est propre à faire

éclore les vers ; mais il n'est pas ordinairement dangereux. Il arrive aussi quelquefois des accidens par la présence de ces vers , sans que les malades en aient rendus ; mais l'état de ceux-ci annonce facilement cette cause , & l'on se conduit en conséquence , comme on le verra dans l'article suivant , & à la Section IV. de l'Article II du Chapitre IV : les purgatifs & les émétiques sont très-indiqués dans cette maladie , &c.

§. CLVI. Les Auteurs font mention d'un très-grand nombre d'autres fièvres intermittentes , dont les accidens variés à l'infini indiquent la nature & l'espèce. Je n'en parlerai pas ici , parce que ce détail est peu utile , & que les trois espèces précédentes sont celles qu'on observe le plus ordinairement parmi les Gens de Guerre. On peut con-

fulter *Morton & Torry* pour les autres.

§. CLVII. Mais je ne dois pas oublier ici un accident très-familier dans ces fièvres; favoir, la faim, dont les malades sont tourmentés, & qui les met souvent dans un très-fâcheux état, parce qu'ils ne peuvent résister au désir de manger beaucoup, ce qui augmente la violence & la durée de la fièvre, ou la fait dégénérer.

§. CLVIII. On observe plus communément cette faim dans la fièvre quarte, que dans les autres. Seroit-ce parce que la viscosité des humeurs est plus grande dans celle-là? Dans ce cas, on pourroit croire que ce sont les sucus gastriques & autres matieres tenaces, qui, étant plus fortement attachées au parois de l'estomac, en irritent davantage les houpes nerveuses. Ce sentiment

126 CODE DE MÉDECINE

est le plus probable ; car si c'étoit l'âcreté des humeurs qui produisît la faim , celle-ci seroit plus grande dans les autres intermittentes , que dans la quarte , qui , comme on l'a dit au Paragraphe CXXXVII , est produite par une cause plus tenace , plus visqueuse , & moins septique. Je ne serois pourtant pas éloigné de croire que l'acrimonie cause , dans les autres intermittentes , l'effet que la viscosité produit dans celle-ci ; parce que de fait il y a mille circonstances où l'on reconnoît cette acrimonie comme la cause de la faim ; souvent aussi les aigres font le même effet.

§. CLIX. Il résulte de cette différence dans les causes de la faim , que les moyens doivent varier. Lorsque l'humeur est trop visqueuse , il faut que les malades boivent beaucoup , & que leur boisson

soit incisive, apéritive: l'eau rouillée est ce qui est le plus propre à diminuer cette viscosité, parce que le ton de l'estomac se rétablit par l'action du fer, & que l'eau détache les matieres adhérentes. Je crois cependant les purgations, & surtout les émétiques, bien plus convenables encore dans ce cas. Pour l'acrimonie & la putrescence, les boissons acidules; pour l'aigre, les absorbans sont ce qu'il y a de meilleur.

§. CLX. Au reste, comme ces moyens n'operent pas promptement & que les malades se désespèrent, il faut leur conseiller les alimens les plus nourrissans, dans un moindre volume: les gelées, le vin, le biscuit, sont la nourriture la plus favorable dans ces circonstances.

§. VIII.

Des précautions relatives à la position des malades, & au temps de la maladie, pour la cure des fièvres intermittentes.

§. CLXI. **T**OUTES ces fièvres ont un degré d'intensité plus grand dans les Armées, parce que l'action des causes est plus vive & plus marquée; dans les Hôpitaux des Armées, elles sont d'autant plus difficiles à guérir, que la contagion est plus grande, que les soins sont moindres, & les moyens moins efficaces. Dans les Hôpitaux du Royaume, la guérison est plus facile, mais elle est lente, parce que la salubrité y est trop négligée. Les malades, dans des lieux isolés (sur-tout les Soldats) manquent souvent des seu

Cours convenables : cependant ce sont là toutes les positions où ils peuvent se rencontrer.

§. CLXII. Indépendamment des obstacles ci-dessus, j'ai toujours vu que les Soldats étoient plus gravement attaqués, même des fièvres intermittentes, parce qu'il semble que dans toutes leurs maladies les efforts de la nature sont impuissans ou empêchés, de sorte qu'on pourroit en quelque sorte faire une classe particulière de leurs maladies, qui ne ressemblent presque jamais à celles, qui, dans d'autres individus, portent le même nom.

§. CLXIII. En effet, soit dans le camp, le cantonnement, le quartier, la chambrée, l'hôpital, ou la marche, les crises si nécessaires, si marquées dans les maladies aiguës, sont retardées, précipitées, arrêtées, changées ou nulles, soit par

le défaut, la difficulté ou l'impossibilité des soins, soit par l'effet de l'air, soit enfin par la négligence ou l'impéritie de ceux qui doivent les traiter. (*Voyez dans les deux premières Parties de cet Ouvrage la cause de ces obstacles.*)

§. CLXIV. Il est donc nécessaire que l'art supplée à la nature dans la plupart des cas, & j'ai cru devoir avertir ici les Médecins qui ne font pas dans l'usage de traiter les Gens de Guerre, qu'il seroit très-nuisible qu'ils restassent dans cette expectative si recommandée dans les maladies aiguës, & qu'il ne faut pas qu'ils comptent sur les crises, dans les fièvres intermittentes.

§. CLXV. Quel est donc le traitement qui peut ainsi suppléer à la nature, & vaincre les obstacles considérables dont il vient d'être fait mention? J'avoue qu'il n'est au-

un moyen qui agisse aussi puissamment qu'elle dans les maladies; mais enfin, puisqu'on ne doit pas compter sur ses efforts, & que les obstacles ci-dessus existent presque toujours, il faut remplacer les crises par des évacuations plus fréquentes, corriger les effets de l'air par la diète & le régime, & par la position la plus favorable, ou les correctifs ordinaires du mauvais air; & enfin, après les maladies, employer les moyens les plus convenables pour réparer l'effet de ce traitement forcé.

§. CLXVI. Ainsi en général, on évacuera les malades par les émétiques & les purgatifs, autant de fois qu'il y aura d'intermissions, dans les premiers temps de la maladie, (avec quelques exceptions) sans avoir autant d'égards aux cas particuliers, qu'on en a dans toute autre circonstance, parce que l'hu-

meur morbifique ne pouvant presque jamais être expulsée d'une manière utile, à la fin de chaque paroxisme, & sa qualité étant toujours plus mauvaise, il faut, par l'action des émétiques & des purgatifs, provoquer des évacuations qui suppléent en quelque manière aux crises, sans quoi la maladie dégénère.

§. CLXVII. La diète & le régime doivent être antiseptiques, parce que l'air que les malades respirent est presque toujours plein de miasmes putrides, que l'humeur morbifique est aussi de cette nature. On corrige l'air par des fumigations, &c. On verra plus bas que l'air libre est le moins défavorable, même pendant les mauvais temps.

§. CLXVIII. Et comme cette méthode du Paragr. CLXVI est

ſujette à pluſieurs inconvéniens, ſavoir, 1°. à affoiblir beaucoup les malades, 2°. à laiſſer quelques maux chroniques, tels que des engorge-
mens, des obſtructions, &c. il faut inſiſter beaucoup, après la fièvre, ſur l'uſage des martiaux, des apé-
ritifs, des toniques, ſur-tout alliés aux fébrifuges; & ſur un régime également ſain & nourriſſant.

§. CLXIX. L'expérience a appris que ce traitement étoit le meilleur pour les Gens de Guerre; & l'on voit, par ce que j'ai dit plus haut, que la raiſon le confirme. Il eſt en effet certain que les accidens que les Soldats éprouvent dans cette maladie, (les fièvres intermittentes) ſont non-ſeulement plus violens, mais auſſi très-ſouvent différens de ceux qu'on éprouve ordinairement, parce que les cauſes des Paragrap-
hes CLXI, CLXII & CLXIII

ont toujours lieu. On observe d'ailleurs que rien n'est plus rare que la guérison des fièvres quartes dans les Hôpitaux : le seul moyen pour y parvenir, c'est de faire changer d'air aux malades, ou de les envoyer aux eaux minérales, telles que celles de Bourbonnes, &c.

§. CLXX. Quant au temps de la maladie, il exige plusieurs précautions, relativement à la cure ; 1°. la saignée, qui est quelquefois nécessaire dans le commencement, devient ou inutile, ou nuisible, quand la maladie est avancée, à moins que les signes de pléthore ne subsistent, ce qui est rare, & que les accidens du paroxisme ne soient assez graves pour la faire ; 2°. les forces du malade étant diminuées par le nombre des paroxismes, on ne peut plus employer des remèdes évacuans aussi forts

que dans les commencemens ; 3°. si les premiers temps de la maladie ont été négligés , non-seulement la maladie est plus grave , mais l'action des moyens est moins efficace.

§. CLXXI. Il ne faut donc se déterminer à la saignée , quand la maladie est avancée , que par des motifs urgens ; modifier l'action des émétiques & des purgatifs , & pour empêcher la dégénération , qui est fréquente , lorsqu'on a négligé d'employer les remedes les plus efficaces dans les premiers temps , après un vomitif & une purgation , je préférerois l'usage du quinquina purgatif à la continuité des moyens ci-dessus.

§. CLXXII. Cette méthode est la plus convenable , & j'ose dire la seule qui empêche la maladie de dégénérer en remittente , ou continue. J'espère qu'on voudra bien me

136 CODE DE MÉDECINE
pardonner ces longueurs & quel-
ques répétitions, en faveur des cir-
constances, & qu'on verra qu'il est
préférable d'étendre son sujet, lors-
que les détails sont essentiels. *Brevis
fit, obscurus fit.*

§. I X.

*De la nature des fébrifuges, de leur
maniere d'agir, & de leur abus dans
plusieurs circonstances.*

§. CLXXIII. **D**EPUIS la dé-
couverte du quinquina, qui mérite
à tous égards la première place
dans la classe des fébrifuges, on a,
à ce qu'il me semble, trop négligé
plusieurs de ceux qu'on employoit
auparavant, & qui, s'ils n'ont pas
autant d'efficacité que l'écorce du
Pérou, sont, du moins, dans beau-

coup de cas, plus aisés à administrer, & moins nuisibles.

§. CLXXIV. Si on vouloit comprendre dans la classe des fébrifuges tous les remedes qui peuvent guérir la fièvre intermittente, on seroit obligé de faire le dénombrement de tous ceux que renferme la matiere médicale; mais il n'est question ici que de ceux qui, employés après les moyens préliminaires, & décrits aux Paragraphes LXX & suivans, ont une vertu particuliere, par laquelle les paroxismes sont arrêtés, & la fièvre guérie.

§. CLXXV. De ce nombre sont le quinquina & plusieurs amers que l'expérience a fait connoître plus propres à l'effet ci-dessus, Paragr. CLXXIV, tels que l'absinthe, la petite centaurée, la germandrée, la gentiane, la cascarille, &c.

§. CLXXVI. Le quinquina est une écorce qui vient du Pérou, & qu'on regarde aujourd'hui comme le fébrifuge par excellence: outre cette propriété, l'expérience a démontré qu'il est tonique, stomacique, antispasmodique & antiseptique; de sorte qu'il fortifie l'estomac, rétablit les digestions, s'oppose à la gangrene, &c. Sa dose en substance est depuis un scrupule jusqu'à un gros; en décoction, elle est double. On le donne souvent dans du vin, après l'avoir fait infuser, à la dose d'une once, dans une pinte de cette liqueur, dont les malades boivent plusieurs verres dans la journée. Il y a d'ailleurs plusieurs préparations de ce remède, tels que l'extrait *Sec* dit de la *Garaye*, & l'extrait en forme d'électuaire. Et comme je l'ai dit aux Paragraphes CV & suivans, on

l'allie à différens autres médicamens, selon l'exigence des cas.

§. CLXXVII. L'absinthe est une plante amere très-con nue, qui est stomachique, antivermineuse & fébrifuge. Il y a beaucoup de préparations de ce remede, tels que le sel essentiel, le sel lixiviel, le vin, la conserve, le sirop, la teinture, la quintessence, l'extrait, &c. Quand on emploie la plante verte, on en met depuis une jusqu'à deux pin- cées, (ce sont les fommités) pour une livre d'apozème, &c. on la prend en guise de thé, lorsqu'elle est sèche; en substance, depuis un scrupule jusqu'à une dragme, &c.

§. CLXXVIII. La germandrée est une plante amere, recomman- dable sur-tout dans la fièvre quarte. Elle est tonique, apéritive & anti- septique: dose comme au Paragra- phe suivant.

§. CLXXIX. La petite centaurée est, après le quinquina, le meilleur fébrifuge, & elle ne lui cède guère; elle est, outre cela, tonique & apéritive: on n'emploie que ses sommités. On les donne en substance depuis un demi-gros jusqu'à un gros; le double en infusion, ou en décoction dans le vin & l'eau; lorsqu'elles sont récentes, on en met jusqu'à une demi-poignée dans une livre de décoction. Au reste, il y a un extrait, un sel essentiel & un sel lixiviel de cette plante.

§. CLXXX. La gentiane est une racine très-amère, très-connue pour fébrifuge, stomachique, anthelminthique, apéritive, diurétique, &c. On l'ordonne en substance depuis un scrupule jusqu'à deux, & en infusion depuis un gros jusqu'à deux. Son extrait se donne depuis un scrupule jusqu'à un demi-gros.

§. CLXXXI. La cascarille, ou charcil, est une écorce qui nous vient d'Amérique : elle est amere & aromatique. On la regarde comme un spécifique contre les fièvres intermittentes, & sur-tout contre les quartes & autres malignes, dans lesquelles le quinquina échoue souvent. Cette écorce est d'ailleurs tonique, antispasmodique, apéritive & diaphoretique. On l'ordonne en substance jusqu'à un demi-gros, & en infusion jusqu'à un gros.

§. CLXXXII. Les autres amers ou fébrifuges approchent plus ou moins de la nature de ceux-ci ; & il suffit d'avoir donné une idée des principaux, pour juger de la manière dont cette espèce de remède agit pour la cure des fièvres intermittentes.

§. CLXXXIII. Les fébrifuges suspendent souvent la fièvre pour

un temps, après lequel elle revient quelquefois pire qu'elle n'étoit auparavant, ou il survient une autre maladie plus grave. Donc ces remedes n'ont pas sur l'humeur fébrile une action immédiate, qui en change la nature.

§. CLXXXIV. Les fébrifuges employés à propos & convenablement, arrêtent & guérissent parfaitement la fièvre. Donc ces remedes agissent sur l'économie animale de maniere à produire la diminution, l'expulsion, ou l'assimilation de l'humeur fébrile.

§. CLXXXV. Ces remedes sont plus ou moins toniques; plusieurs d'entr'eux, & sur-tout le quinquina, sont antiseptiques, d'autres sont apéritifs, antispasmodiques, &c. N'en pourroit-on pas inférer qu'ils ne produisent aucun changement favorable, que lorsqu'il y a dans

l'économie animale une disposition par laquelle leur action n'est gênée en aucune manière ? Alors le ton se rétablira , l'humeur fébrile sera corrigée , ou évacuée , l'équilibre renâtra entre les solides & les fluides , les stases & la lenteur du cours des liqueurs n'auront plus lieu , la putrescence diminuera en même temps , &c.

§. CLXXXVI. Quelle est cette disposition favorable ? C'est celle qui a lieu quand par des évacuations préliminaires on a diminué la quantité des matières putrescibles , ou putrides ; quand par des boissons délayantes & par des saignées , on a donné plus de souplesse aux vaisseaux.

§. CLXXXVII. Sans cela , les fébrifuges , en augmentant le ton des vaisseaux , augmentent l'ére-

tisme ; ils suspendent en effet la fièvre , mais ils produisent des stases ; la circulation est gênée ; il n'y a point d'évacuation , la fièvre revient , ou dégénère.

§. CLXXXVIII. Rien n'est mieux fondé que cette conséquence. Les fébrifuges ne sont pas les seuls remèdes qui suspendent la fièvre ; car les astringens un peu forts produisent le même effet * , mais ils ne la guérissent pas , parce qu'ils n'ont pas toutes les propriétés de ceux-là.

§. CLXXXIX. C'est ainsi qu'on explique la raison pour laquelle on ordonne d'allier ces sortes de remèdes (les fébrifuges) aux toniques, aux purgatifs, aux apéritifs. On voit que c'est pour empêcher l'effet qui résulteroit de cette astriction, ou

* La noix de galles, l'alun, &c.

ou suspension nuisibles. Voyez les Paragr. CLXXXVII & CLXXXVIII.

§. CXC. Il est aisé de comprendre pourquoi l'on commence par saigner, émétiser, purger, détremper, & corriger les humeurs : C'est pour donner une action plus libre & plus sûre aux fébrifuges.

§. CXCI. On voit pourquoi dans certaines circonstances il faut ordonner plus tôt ou plus tard l'usage des fébrifuges : C'est que, selon la disposition où se trouvent les malades, ou selon l'état de la maladie, leur effet est salutaire ou suspect.

§. CXCII. Il est facile de juger par ce qui a été dit aux Paragr. CLXXXIII & suivans, quels sont les mauvais effets & l'abus des fébrifuges. Les malades à qui on en fait prendre inconsidérément,

146 CODE DE MÉDECINE
deviennent jaunes, bouffis, mélancoliques : il leur survient des douleurs dans les hypocondres, &c. ils ont une chaleur mordicante, un mauvais sommeil : quelque temps après la fièvre revient, & elle change souvent de caractère, ou bien il se forme des obstructions, l'hydropisie succède, &c.

ARTICLE III.

Des fièvres rémittentes & continues, putrides malignes, d'Hôpital ou de Prisons, des Camps ou de Hongrie.

§. CXCIII. JE passe sous silence les fièvres synoques simples, qui ont rarement lieu parmi les Gens de Guerre; & je me renferme dans l'exposition des putrides & des malignes, qui au contraire leur sont fa-

milieres, & qui même font beaucoup de ravages parmi eux.

§. CXCIV. Mais avant d'entrer dans les détails, il ne fera pas hors de propos d'expliquer ce qu'on entend par *putridité* & *malignité*, deux mots vagues employés par divers Auteurs en differens sens, d'où naissent l'obscurité & la confusion, qu'il est si nécessaire d'éviter en matière de maladie.

§. CXCV. *Putridité*. Les mots putréfiant, septique, putrescent, putride, putridité, putréfaction, alkali, alkalescens, si souvent usités pour exprimer les causes & la nature des maladies, ont presque tous des significations différentes, qui sont très-essentielles à connoître, pour éviter l'erreur; & il semble que ces grands mots ne soient indistinctement employés dans beau-

coup d'Ouvrages, & par certaines gens, que comme les *qualités occultes* l'étoient par les anciens Philosophes & Médecins.

§. CXCVI. On entend 1°. par une substance putréfiante ou septique, celle qui est propre à hâter la putréfaction; de sorte qu'en l'ajoutant à un autre corps putrescible, cette fermentation a plutôt lieu, en supposant toutefois que les conditions requises se rencontrent; 2°. par substance putrescible, celle qui est propre à subir cette opération; telles sont les parties végétales & fermentescibles; 3°. par substance putrescente, celle qui approche le plus de l'état de putridité; 4°. une matière putride est celle qui contient tous les principes développés par la putréfaction; 5°. putridité, est la propriété d'un corps putride;

6°. la putréfaction ou fermentation putride est une opération naturelle ou artificielle, par laquelle il s'excite un mouvement intestin entre les principes prochains de tous les végétaux & animaux, dont il résulte une décomposition & un changement total dans la nature de ces principes, & qui donne un caractère d'alkali aux principes salins des corps composés qui l'éprouvent. Elle est le but, le terme & le dernier degré de toute fermentation. Les substances parfaitement animalisées ne sont susceptibles que de ce dernier degré, ou plutôt de la troisième espèce de fermentation; (la putréfaction) 7°. les substances alkalines sont de deux sortes, ou fixes ou volatiles: ces dernières sont la combinaison d'une terre calcaire, de l'eau & d'une grande quan-

150 CODE DE MÉDECINE

tité d'huile ou de principe inflammable; elles different des fixes par leur volatilité, par leur phlogistique plus abondant, & par les corps dont elles sont tirées; leur saveur à l'une & à l'autre est piquante & brûlante: l'odeur des volatiles est pénétrante & désagréable; 8°. les substances alkalescentes sont celles qui, quoique neutralisées, sont dans une disposition particuliere & prochaine de perdre cette propriété, pour garder uniquement celle des alkalis.

§. CXC VII. Examinons maintenant quelle est l'application qu'on peut faire de ces définitions aux maladies dites putrides. Il paroît d'abord très-sensiblement que la putridité dans le sens que je viens d'expliquer, ne peut avoir lieu dans le corps vivant non plus que la fermentation putride dans son entier;

car il s'ensuivroit, avant qu'elles y aient lieu, une destruction totale de la machine, puisque par la défunion des principes des humeurs, il résulteroit que toutes les sécrétions seroient troublées, changées, interrompues & anéanties.

§. CXCVIII. En effet, dans cette supposition, ce qui par exemple doit être lymphé, sang, esprit animal, &c. pour la conservation de la vie, ne le feroit plus; d'ailleurs l'action d'une pareille transformation produiroit aussi la destruction des solides, & la gangrene, le sphacele, la mort. On voit ce dernier effet, lorsque la putréfaction s'empare d'une partie du corps moins essentielle à la vie; elle se sépare du tronc par une ligne de circonvallation, & on y observe tous les phénomènes d'une destruc-

tion complète, tant des solides, que des fluides, &c.

§. CXCIX. Quel est donc l'état des humeurs dans les maladies putrides? Voici ce qu'on peut en dire de plus plausible. Les liqueurs du corps vivant, dans leur état naturel, ne contiennent que des substances neutralisées, les excremens même, peu de temps après leur sortie, ne fournissent point d'alkali volatil, à moins que dans l'analyse on n'emploie le feu; mais ces humeurs sont très-disposées à l'alkalescence, de sorte que la moindre cause les y conduit. Ainsi, lorsque de nouveaux agens propres à produire ou hâter la putréfaction, seront introduits dans le corps, la putrescence aura lieu, & enfin la désunion des principes, la dissolution, qui sera le terme de la vie.

§. CC. Ces agens sont toutes les substances septiques, ou introduites dans le corps par différentes voies, ou devenues telles par leur stagnation. Ainsi les miasmes répandus dans l'atmosphère, les excrétiens arrêtées, les humeurs croupissantes dans quelque partie, & ensuite portées dans le torrent de la circulation, les matières impures qui des premières voies passent dans le sang, sont autant de substances qui altèrent la nature des liqueurs, & les mènent à cet état, ou la désunion de leurs principes est prochaine, & ou le corps éprouve diverses lésions apparentes, plus ou moins considérables, selon l'intensité de la cause; lesquelles lésions caractérisent la maladie putride par leurs symptômes.

§. CCI. *Malignité.* Cette épi-

thète est donnée à un grand nombre de maladies, & sur-tout à plusieurs fièvres, d'une manière si vague, qu'on fait encore à peine quelles sont celles qui la méritent avec raison. Les fynopes putrides sont souvent appelées malignes; les fièvres éruptives le sont de même, & cependant les unes & les autres diffèrent beaucoup entr'elles; enfin ces deux dernières espèces diffèrent encore davantage de celles où la fièvre est à peine sensible, où il y a prostration de forces, avec des accidens graves, & qui se terminent au-delà du vingt-unième jour.

§. CCH. Faut-il se borner à appeller maligne cette dernière fièvre? Je ne le crois pas. J'appliquerois le nom de maligne à toutes celles dont les phénomènes sont troublés par des accidens étran-

gers, violens & extraordinaires; & je conserverois le premier nom de la fièvre, en y ajoutant celui de maligne; ensuite j'appellerois simplement maligne, ou plutôt, essentiellement maligne, celle qui a des signes trompeurs, qui se termine au-delà du vingt-unième jour, & dans laquelle l'état du pouls ne répond pas aux accidens, &c. comme on le verra dans la troisième Section.

§. CCIII. C'est ce plan que je vais suivre ici. Ainsi je diviserai cet Article en trois Sections. La première traitera des fièvres rémittentes & continues, putrides; la seconde, des fièvres remittentes & continues, putrides, malignes; la troisième, des fièvres essentiellement malignes.



SECTION PREMIERE.

*Des Fièvres rétermittentes & continues
putrides.*

§. CCIV. LA fièvre rémittente, celle qui depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin ne quitte pas le malade, quoique chaque jour il y ait un paroxisme nouveau, qui prend quelquefois par le frisson & autres accidens qui lui appartiennent, suivis de chaleur; enfin la fièvre décline comme dans l'intermittente, le plus souvent par de la sueur; ensuite il y a du mieux jusqu'au paroxisme suivant, sans néanmoins qu'il y ait de l'apyrexie. Cet intervalle entre le déclin & le nouveau paroxisme se nomme *remission*; de sorte que le période est

Composé d'un accès & d'une rémission.

§. CCV. La fièvre continue au contraire augmente jusqu'à l'état de la maladie, d'une manière sensible, & diminue de même, depuis celui-ci jusqu'à la fin, sans qu'il y ait de rémission, ni même d'augmentation sensible chaque jour, que celle qui arrive très-ordinairement le soir, mais qui tient moins à la maladie qu'à l'action de l'air, qui produit pendant la nuit cet effet d'augmenter alors dans tous les hommes la vélocité du pouls, & sur-tout dans les malades : les autres changemens dépendent de l'action des remèdes, des boissons, des alimens, des affections de l'ame, & ils sont conséquemment très-irréguliers.

§. CCVI. L'une & l'autre espèce de fièvre se décident putrides par

158 CODÈ DE MÉDECINE

les symptômes dont elles sont accompagnées; elles régner plus particulièrement dans les Armées; elles sont contagieuses, & le plus souvent épidémiques: la rémittente est beaucoup plus fréquente que la continue.

§. CCVII. La fièvre rémittente putride, bilieuse, décrite par *Pringle*, ainsi dénommée par ses rémissions, par les symptômes de pourriture, les vomissemens bilieux, ou la couleur jaune de la peau des malades, se déclare ordinairement vers le milieu d'Août; & l'épidémie augmente sensiblement tous les jours.

§. CCVIII. L'invasion du premier paroxisme est souvent annoncée par les symptômes décrits au Paragr. XXXIV. Il commence par de la lassitude & du froid; & les suivans sont accompagnés de chaleur, du moins le

plus ordinairement. C'est vers le soir qu'il arrive, mais les heures de son retour ne sont pas toujours régulières. La chaleur fuit de près le frisson, & elle est très-considérable; la soif est ardente; la tête très-douloureuse; il y a souvent du délire. Cet état dure pendant toute la nuit, & vers le matin la violence des symptômes diminue après une sueur, des selles, ou une hémorrhagie.

§. CCIX. dans les commencemens de la maladie, les nausées, les vomissement bilieux, les déjections putrides sont très-sensibles; vers la fin, ces symptômes disparaissent; il faut pour cela qu'elle prenne une tournure favorable, sinon les remissions diminuent chaque jour, la continue & maligne succèdent.

§. CCX. Le pouls est toujours

plein & fréquent dans l'état, & relativement au temps de la maladie : pendant la rémission, il est plus souple & bat moins vite. On observe souvent, ou pour mieux dire presque toujours, des soubresauts dans les tendons; la langue est chargée d'un limon épais & jaune, qui augmente chaque jour; ensuite elle se sèche, se sillonne, & devient noire. Le météorisme du ventre est plus ou moins considérable dans l'état; les urines sont plutôt troubles que lymphides, mais elles sont fétides; la sueur est putride & gluante; le sang est ferme & d'un rouge foncé, sa sérosité assez abondante. Cette qualité de sang n'est pas toujours la même.

§. CCXI. C'est à cette fièvre que se rapportent celles qui régner ordinairement dans les Armées, à la fin de la Campagne; & quoique sou-

vent celles-ci différent de celles-là, par quelques symptômes; il n'est pas moins vrai que le fond de la maladie est le même, les caractères, & les causes étant les mêmes.

§. CCXII. Au reste, je dois avertir que je ne me borne pas ici à la description des symptômes observés dans quelques épidémies; mais que mon dessein est d'établir un genre auquel se rapportent toutes les espèces; ainsi mon diagnostique renferme tout ce qui appartient à la fièvre putride quelconque, soit qu'elle ait plus ou moins de violence; parce que mon objet ne seroit pas rempli, si je n'indiquois toutes les formes que peut prendre cette maladie.

§. CCXIII. Ainsi généralement toute fièvre rémittente a 1°. chaque jour un paroxysme qui est composé

162 CODE DE MÉDECINE

de trois temps , l'invasion , l'état & le déclin ; 2°. chaque jour une rémission plus ou moins longue , qui remplit l'intervalle qui se trouve entre le déclin d'un paroxïsme & l'invasion d'un autre ; 3°. il arrive chaque jour une crise plus ou moins sensible dans le déclin du paroxïsme.

§. CCXIV. Son caractère putride se connoît par les signes suivans , 1°. par l'odeur infecte des excréments , de la sueur & du malade ; 2°. par la chaleur âcre qui , dans tous les temps est plus ou moins sensible ; 3°. par les vomissemens de bile verte , porracée , fétide ; 4°. par l'état de la langue qui est plus ou moins chargée d'un limon épais & sale , dont la sécheresse & la couleur , à mesure que la maladie se prolonge , sont différens , selon le

bon ou mauvais état du malade. (Voyez le Paragraphe CCX.) 5°. Par le goût détestable de la bouche; 6°. par les soubresauts plus ou moins violens des tendons; 7°. par le météorisme du ventre, &c.

§. CCXV. Cette fièvre est sporadique ou épidémique, & elle dure plus ou moins de temps; mais à moins qu'elle ne dégénere en intermittente, ou en continue maligne; elle ne s'étend pas au-delà du vingt-unième jour.

§. CCXVI. Les signes pathognomoniques de la continue sont ceux qui sont décrits aux Paragraphes CCV, qui, joints à ceux du Paragraphe CCXIV, la caractérisent putride. Elle commence par un frisson & un tremblement, & elle a les mêmes symptômes que la rémittente putride; mais ils sont

plus constamment violens; le pouls est plus fort, la tête plus embarrassée, le délire plus ordinaire & plus long.

§. CCXVII. Malgré la marche différente de ces fièvres, elles ont non-seulement des signes communs, mais leurs causes & leurs effets le sont aussi. On remarque particulièrement dans celles qui sont sporadiques les jours quartenaires, & les septenaires, qui indiquent les crises; mais dans celles qui sont épidémiques, & sur-tout parmi les Gens de Guerre, cette observation est plus rare, & en même temps plus difficile à faire: cependant on peut dire que dans tous les cas ces deux fièvres ont leur temps de crudité & de coction, plus ou moins marqués; que lorsque vers le septième jour il ne se rencontre au-

un signe de coction, la maladie se prolonge, au moins jusqu'au quatorzième, & ainsi de suite.

§. CCXVIII. Les causes de ces maladies, dans toutes les positions de l'Homme de Guerre, sont en premier lieu celles qui sont décrites aux Paragraphes XLIV & suivans, avec un degré d'intensité plus grande, c'est-à-dire, que les miasmes répandus dans l'air agissent alors plus vivement sur l'économie animale, qui est aussi plus dérangée par l'abus des six choses non naturelles.

2°. Pendant la Guerre, ces causes se multipliant davantage, les Troupes y sont plus sujettes, selon la saison, les positions & les travaux. Ces fièvres sont conséquemment épidémiques à la fin de l'été, lorsque l'Armée s'est trouvée dans des lieux humides & marécageux, lors-

que la Campagne a été pénible, & que la saison, de concert avec la position, est favorable à l'action des miasmes putrides. 3°. Le défaut des précautions indiquées dans le troisième Chapitre de la première Partie de cet Ouvrage, augmentera l'effet de ces causes. 4°. Les marches & les retraites d'hiver propageront ces maladies pendant cette saison, si le temps est sur-tout humide & pluvieux, mais elles seront plus inflammatoires.

§. CCXIX. Il n'est pas douteux que la cause prochaine des fièvres putrides consiste dans la putrescence des humeurs occasionnées par les agens ci-dessus, c'est-à-dire, par la quantité de miasmes qui agissent sur elles. L'odeur fétide des maladies & de leurs déjections, l'odeur cadavereuse des moribonds, & la

prompte putréfaction des cadavres, sont des signes non équivoques de la nature putrescente ou putride des humeurs dans ces fièvres.

§. CCXX. Les fièvres putrides ont différentes terminaisons, qu'il est très-important de connoître. On observe ordinairement, 1°. que les évacuations par les selles sont la terminaison la plus heureuse & la plus sûre, lorsque toutes les conditions favorables s'y trouvent réunies. Comme la couleur jaune, l'odeur moins putride, la consistance un peu épaisse; que le temps où elles arrivent, est celui où la coction peut avoir lieu; que le nombre d'évacuations n'est pas trop considérable; que le malade n'est pas trop affoibli, & enfin qu'il en est soulagé; 2°. que les sueurs sont également utiles, mais jamais suffisan-

tes pour terminer la maladie. Je ne parle pas ici de ces sueurs qui arrivent à la fin de chaque redoublement, mais de celles qui, dans les derniers temps de la maladie, sont copieuses, peu fétides, & suivies du meilleur état des malades: ce n'est pas que dans les rémittentes la sueur quotidienne n'emporte une portion de l'hétérogène; mais quoique étant quelquefois très-considérable, elle est souvent, avant l'état de la maladie, de mauvaise qualité, & juge plutôt le paroxysme que la maladie; de sorte que malgré le bien qui en résulte alors, & même malgré le mal que son absence produiroit, elle ne doit pas être regardée comme critique; 3°. les urines le sont quelquefois; mais on doit peu compter sur elles: elles varient infiniment dans le cours de la maladie, étant

étant plus ou moins lymphides, bourbeuses, briquetées, troubles, selon la chaleur, l'érétisme, la boisson. Lorsqu'elles déposent beaucoup dans le temps où la coction peut avoir lieu; si elles sont copieuses & moins fétides, & qu'il y ait en même temps d'autres évacuations qui soulagent les malades; on peut juger que les urines sont vraiment critiques. 4°. Les hémorrhagies: il n'y a que celles qui arrivent sur le déclin de la maladie qu'on puisse regarder comme utiles, encore faut-il examiner la nature du sang, & le lieu dont il découle, ainsi que la quantité qu'on en perd. Au reste, cette crise seule n'a jamais guéri une fièvre putride: je l'ai vue arriver au soulagement du malade, parce que le sang qui couloit du nez, étoit de bonne consistance,

& étoit peu abondant ; mais les crises précédentes avoient déjà eu lieu. Au reste, l'hémorragie qui arrive dans les commencemens de la maladie, n'est jamais critique ; cependant elle soulage, si elle a les conditions ci-dessus. 5°. Les crachats : la nature prend quelquefois cette voie pour opérer la crise de la maladie ; mais on se flatteroit en vain qu'elle fût suffisante, si les selles, les sueurs n'avoient pas déjà présenté des signes de coction. J'ai vu aussi cette crise avoir lieu d'une manière très-sensible : les déjections avoient été copieuses, les urines avoient déposé, les sueurs avoient été abondantes, & le malade, dans son quatorzième, se trouvoit beaucoup mieux. Il survient un peu de gêne dans la respiration, suivie d'une toux sèche & de douleur à la poi-

trine; au bout de vingt-quatre heures l'expectoration arrive & devient abondante; les crachats sont puriformes pendant six ou sept jours; enfin le malade est guéri le vingt-unième de la fièvre. 6°. Les dépôts: cette terminaison n'est pas rare, sur-tout dans les maladies qui ont été mal traitées; quand les forces de la nature ont été opprimées, ou lorsque l'humeur morbifique est très-considérable, & qu'il n'y a que peu ou point d'évacuations; il s'en suit des engorgemens, & la suppuration s'établit. Il faut, pour que ces dépôts jugent la maladie, qu'ils arrivent au temps marqué pour la coction; que la partie où ils se font faits, soit peu essentielle à la vie, & que l'issue au-dehors en soit facile, &c.

§. CCXXI. La crise est partielle

ou complete. Il est plus ordinaire qu'elle soit partielle ; parce que la maniere dont on est obligé de traiter les malades , s'oppose souvent à ce qu'elle soit complete ; & parce que l'humeur morbifique enfile les routes qui lui sont les plus favorables , selon l'état de division dans lequel elle se trouve , & selon les forces de la nature : mille obstacles enfin empêchent la crise complete , surtout dans les Gens de Guerre.

§. CCXXII. Il résulte delà que la rémittente dégénere souvent en intermittente , parce qu'il reste encore un levain morbifique : les récidi-
ves sont à craindre. Enfin , à celle-ci , comme aux continues , succèdent la fièvre lente , les obstructions , le marasme , &c. J'ai quelquefois vu dans les maladies , qu'après le terme des crises , qui n'avoient pas été

suffisantes, la nature faisoit un dernier effort pour expulser l'humeur morbifique, en excitant un ou deux accès de fièvre quotidienne, qui terminoient la maladie.

§. CCXXIII. Après avoir parlé des terminaisons, il est nécessaire que j'entre dans le détail des accidens les plus considérables, qui se rencontrent quelquefois dans ces maladies, sans en changer cependant le caractère essentiel. De ce nombre sont, 1°. les vers qu'on rend, ce qui fait appeler la maladie *fièvre putride vermineuse*; 2°. des points de côté qui la font appeler *pleurésie putride*; 3°. des douleurs vagues, comme celles des rhumatismes; 4°. la surdité; 5°. des affections soporeuses, &c.

§. CCXXIV. On connoît la disposition particulière qui fait éclore

les œufs des vers au milieu des substances corrompues. Dans les fièvres putrides, elle existe par la présence des suc impurs & putrescens, même putridés, dans les premières voies; ainsi rien de moins étonnant que la présence des vers dans ces maladies. Il semble que les fruits qui n'ont pas acquis leur maturité la rendent plus commune en automne, où les Soldats en mangent beaucoup. Les malades rendent ces vers par haut & bas. Souvent même il en résulte des accidens, quoiqu'on n'en rende pas; mais le prurit des narines, le teint blafard, le sommeil avec les yeux à moitié ouverts, les maux de cœur continuels, un certain picotement qui ressemble au déchirement qu'on ressent dans les entrailles, sont les signes par lesquels on reconnoît alors leur existence.

§. CCXXV. La pleurésie putride pourroit être regardée comme une maladie qui n'appartient pas à cette section ; mais comme le point de côté n'est qu'un accident ; c'est la putridité qu'il faut considérer. Cependant il paroît que cette maladie arrive principalement à ceux qui ayant déjà une disposition à la putrescence , éprouvent une suppression subite de la transpiration ; ainsi elle exige quelque précaution : je les indiquerai plus bas.

§. CCXXVI. Les douleurs vagues se trouvent souvent jointes aux fièvres putrides , & elles sont quelquefois si insupportables, que les malades s'en plaignent amèrement. J'en ai vu se déplacer vingt fois dans une journée , & produire dans chaque lieu où elles se portoient , les sensations les plus vives. Il paroît que ces douleurs sont causées

476 CODE DE MÉDECINE

par une humeur très-âcre & très-mobile, qui fait partie de celle qui constitue essentiellement la maladie.

§. CCXXVII. Quant à la surdité: ce symptome n'est pas en général fâcheux, & on voit rarement périr les malades qui l'éprouvent. Seroit-ce parce qu'il se fait un dépôt de l'humeur morbifique sur l'oreille extérieure? Je ne le déciderai pas.

§. CCXXVIII. Les affections soporeuses accompagnent fréquemment la fièvre putride, & la rendent plus grave. Elles sont causées, ou par la violence de la fièvre, qui met le trouble dans la circulation des liqueurs dans le cerveau, ou par l'irritation qu'y excite l'acrimonie des humeurs.

§. CCXXIX. Je ne dissimulerai pas ici, que les fièvres putrides, tant rémittentes que continues, sont

le plus souvent malignes dans les Troupes, sur-tout à la Guerre & dans les Hôpitaux; parce que, comme on le verra dans la section suivante, il y a mille causes qui concourent alors à produire des *épi-phénomènes* qui s'opposent à la marche naturelle de ces maladies. Cependant j'ai plusieurs fois observé que dans les Quartiers d'hiver, & en France sur-tout, lorsque les malades étoient traités en particulier, il ne se joignoit aucun signe de malignité à cette fièvre. Le Cavalier, le Dragon, le Soldat de Troupes légères, y sont moins sujets que le Fantassin des Troupes réglées.

§. CCXXX. Le prognostic des fièvres putrides est toujours douteux: les rémittentes sont en général moins dangereuses que les continues, & celles-ci infiniment moins fréquentes que les autres. Les spo-

radiques font moins pernicieufes que celles qui font épidémiques. Les Gens de Guerre y font plus fujets que les autres hommes , en campagne , fur-tout où l'épidémie eft annuelle , & où les caufes ont plus d'intenfité. Ceux qui font dans les Hôpitaux nombreux courent plus de rifques , que ceux qui font traités en particulier; plus les fatigues ont été grandes , & plus la faifon eft mal faine , plus auffi la maladie eft grave. L'épidémie cefle ordinairement au commencement de l'hiver : quand elle continue dans cette faifon , elle eft moins à redouter , & eft plus inflammatoire.

§. CCXXXI. Plus les forces de la fièvre font égales , moins il y a à craindre , & *vice verfa* ; moins il y a de crises à la fin des paroxifmes de la rémittente , plus la maladie eft dangereufe : on doit efpérer

davantage des rémissions longues. Les déjections fétides, putrides, vertes, séreuses; les urines très-crues, le défaut d'évacuation, le météorisme considérable du ventre, la soif trop ardente, les fréquens soubresauts des tendons, le délire continuel, le transport, sont de mauvais augure. Le pouls intermittent, & intercadent, accompagné de froid aux extrémités, le hoquet, annoncent une mort prochaine, &c. &c.

§. CCXXXII. Les déjections bilieuses, peu fétides; les urines qui déposent, & ne sont pas très-puantes; la langue humectée sur les côtés, quoique noire & sèche sur le milieu; les abcès extérieurs; les boutons sur les lèvres; le teint d'un jaune clair; le ventre mollet; la respiration facile; & les autres effets de cette nature, sont d'un heureux présage.

§. CCXXXIII. On doit se flatter d'un succès plus complet, lorsqu'après les accidens les plus graves du Paragraphe CCXXXI, ceux du précédent arrivent, & que vers le temps du déclin de la maladie, la croûte noire & sèche qui étoit sur la langue, se fend & s'humecte, tombe ensuite, & laisse appercevoir une teinte blanchâtre, puis d'un rouge pâle; quand la foiblesse du pouls & la maigreur sont relatives au temps de la maladie, & à la quantité des évacuations; quand il ne reste plus de douleurs, que les idées sont nettes, la soif modérée, la peau humectée, la déglutition facile, la surdité & le dégoût diminués; lorsqu'enfin il y a eu des crises de toute espèce, & des signes positifs de coction; en un mot, quand de continue ou rémittente, la fièvre devient intermittente.

§. CCXXXIV. La cure des fièvres putrides consiste, 1°. à diminuer la violence de la fièvre, pour empêcher les accidens qui pourroient en naître; 2°. à vuidier la grande quantité de matieres putrescentes & putrides contenues dans les premieres voies; 3°. à corriger la disposition des humeurs à la putridité; 4°. à provoquer une députation continuelle & douce, qui débarrasse le corps des matieres hétérogènes qui y portent le trouble; 5°. enfin, à écarter les accidens contraires aux phénomènes de la maladie, & à favoriser l'effort de la nature pour l'expulsion de l'humeur morbifique.

§. CCXXXV. Premiere indication: la fièvre est un moyen dont la nature se sert dans la plûpart des maladies, pour opérer la guérison.

La marche constante des fièvres putrides , les jours de crises qu'on y observe être assez réguliers , lorsqu'on ne les trouble par aucun empêchement , font regarder dans cette maladie sur-tout , le mouvement fébrile , comme le plus utile , & le plus salutaire des moyens pour sa guérison ; mais le juste milieu qu'il seroit nécessaire que tint ce mouvement , est la condition , sans laquelle on n'en doit obtenir aucun bon effet. Ainsi , lorsque la fièvre est trop forte , le désordre augmente ; il se forme des engorgemens , à la tête principalement , ce qui dérange la marche de la maladie , & s'oppose aux crises favorables.

§. CCXXXVI. L'état du pouls est alors la bouffole du Médecin : les accidens qui se rencontrent viennent à l'appui , pour confirmer son

jugement : lorsque le pouls est plein & fort , que la fièvre est très-considérable , & que la tête , ainsi que la respiration sont gênées , le moyen le plus efficace est celui de tirer du sang. Or dans les rémittentes & continues putrides , tous ces effets sont ordinaires pendant les premiers jours ; d'où je conclus que la saignée est presque toujours nécessaire. On la réitere selon le besoin ; & ce sont la diminution des accidens , la souplesse du pouls , & la moindre violence de la fièvre , qui annoncent qu'on doit s'arrêter , comme c'est la nature des accidens pour lesquels on saigne , qui détermine sur le choix du lieu d'où l'on doit tirer du sang.

§. CCXXXVII. Il est ordinaire que dans les fièvres putrides , qui ne sont point accompagnées de malignité , le pouls soutienne plu-

fièvres saignées dans les commencemens : j'en ai faites jusqu'à sept, tant du bras que du pied, dans les six premiers jours. Cependant il faut observer, que dans la rémittente putride, chaque paroxisme fait renaître pendant son état, une certaine violence dans les accidens, & dans le mouvement de la fièvre ; & que cette violence tombe quelques heures après, lorsque la rémission commence ; de sorte que pour bien juger, il faut comparer l'état du pouls & des accidens pendant cette rémission, & pendant l'état du paroxisme.

§. CCXXXVIII. Dans les épidémies, à la fin des Campagnes, lorsque les travaux Militaires ont été très-pénibles, la saison très-mal saine, &c. il est rare que deux ou trois saignées ne fussent pas. Mais au commencement de l'hiver & pendant cette saison ; ou

lorsque la maladie est sporadique, & le sujet pléthorique, on est obligé d'en faire davantage.

§. CCXXXIX. Au reste, la qualité du sang indique quelquefois la quantité qu'on en peut tirer; de sorte que s'il est coëneux, ferme, & que la partie rouge soit abondante, il y a moins de risque d'insister sur le nombre des saignées, que lorsqu'il est putride, dissou, & peu riche en partie rouge.

§. CCXL. Quoique les saignées soient principalement indiquées dans les premiers jours de la fièvre, pour en diminuer la violence; il est plusieurs circonstances où on est obligé de recourir à ce moyen dans l'état de la maladie, & même après ce temps; parce que les accidens augmentent, & que souvent la raréfaction des humeurs produit l'effet de la plénitude. Mais alors il faut être

très-réserve sur la quantité de sang que l'on tire.

§. CCXLI. En effet, il succède à cette raréfaction, par l'effet de la saignée, un affaiblissement subit qui est souvent très-pernicieux, & qui fait dégénérer la maladie en putride maligne; de sorte qu'il seroit préférable dans ces cas d'employer d'autres moyens propres à calmer l'effervescence des liqueurs, tels que ceux que j'indiquerai plus bas.

§. CCXLII. La boisson abondante est encore utile pour calmer la violence de la fièvre, sur-tout quand on y joint le nitre, qui est tempérant & antiputride, comme on le verra ci-après. Les délayans diminuent l'acrimonie des humeurs, assoupissent & détendent les solides; d'où il résulte que d'un côté l'agent irrite moins, & que de l'autre les parties ont moins de dif-

position à recevoir cette impression.

§. CCXLIII. Seconde indication : rien n'est plus pressé dans ces maladies que de vider les premières voyes qui souvent sont l'unique foyer de la fièvre. Les nausées, les vomissemens, les déjections putrides, le dégoût des malades, &c. indiquent assez le mauvais état du canal alimentaire, & la nécessité de le débarrasser des suc impurs qu'il contient.

§. CCXLIV. On ne fauroit mieux remplir ces vues que par les vomitifs, qui produisent des évacuations copieuses, par haut & bas. Voyez, pour la maniere dont il faut les employer, & pour le choix de ces remedes, depuis le Paragraphe XCIV. jusqu'au XCVI. inclusivement. On insiste plus ou moins sur la répétition, selon les forces, ou l'état du malade, selon

188 CODE DE MÉDECINE
la nature des déjections , & l'effet
qui résulte de l'action du médica-
ment.

§. CCXLV. Souvent , par un
préjugé fatal , on veut faire pré-
céder les émétiques & les pur-
gatifs aux saignées , dans les ma-
ladies humorales , parce que , dit-
on , la saignée fait rentrer les
humeurs dans le sang : langage
puéril , absurde & dangereux ; on
sent assez que la déplétion pro-
duite par les saignées , donne plus
de jeu , & que dans un état de
plénitude , les efforts du vomif-
sement donnent lieu de craindre
qu'il ne se fasse quelque rupture de
vaisseau.

§. CCXLVI. Dans la rémit-
tente , le tems le plus propre pour
faire vomir , est celui de la rémis-
sion ; dans la continue , celui où il y
a moins de fièvre & d'accidens. Au

reste , quand une fois on a donné deux vomitifs , on peut avoir recours aux purgatifs ; mais la meilleure maniere , sur - tout dans les continües , est de rendre toutes les boissons laxatives , par le moyen d'un grain de tartre stibié par pinte. J'ai fait usage dans la plupart des fièvres putrides que j'ai eues à traiter , d'une eau de tamarin , ou du petit lait , ainsi aiguifés & rendus salins par l'addition d'un sel purgatif. Ces remedes ont plus de succès , que n'en ont vulgairement les apozemes laxatifs chargés de beaucoup de drogues.

§. CCXLVII. Ces apozemes pésent sur l'estomac , & sont communément faits avec des purgatifs , dont l'action est ou trop vive , ou trop lente ; de sorte qu'on n'obtient que des évacuations ou trop con-

190 CODE DE MÉDECINE
fidérables, ou trop peu abondantes;
mais il est plus ordinaire que même
ceux qui sont très-violens, loin de
purger, causent un érethisme dan-
gereux.

§. CCXLVIII. Cet érethisme,
qui existe quelquefois même avant
l'usage des purgatifs & des émeti-
ques, exige la plus grande circonf-
pection, & il oblige de s'abstenir au
moins des premiers. Les émétiques
peuvent être presque toujours em-
ployés, pourvu qu'ils soient donnés
en grand lavage. J'ai cependant
quelquefois été obligé de suspendre
les uns & les autres, quoique donnés
avec précaution; & la boisson co-
pieuse, aigrelette, aidée de quantité
de lavemens, procura des évacua-
tions, que l'usage des laxatifs ar-
rêtoit.

§. CCXLIX. J'ai vu quelques

Médecins conseiller en pareil cas (d'éréthisme) l'usage des bains, qui en effet lâchoit le ventre, mais il augmentoit le météorisme. Au reste, cette méthode n'est jamais praticable pour les Soldats.

§. CCL. Les évacuations dont je viens de parler, regardent principalement les premiers temps de la maladie, où il est essentiel de débarrasser les premières voies des fucs impurs qu'elles contiennent. Je ferai connoître dans la quatrième indication quelle est la voie la plus sûre pour produire cet effet dans le cours de la maladie.

§. CCLI. Troisième indication: corriger la disposition des humeurs à la putridité. Il ne faut pas perdre de vue cette disposition en aucun temps de la maladie; de manière que tous les moyens qu'on emploie doivent être des correctifs. Ainsi la

boisson sera toujours aigrelette & acidule: le petit lait, la limonade, l'hydromel, dans lesquels on met plusieurs gouttes d'esprit de vitriol, &c. l'eau de tamarins & de casse sont les plus usitées, soit comme boissons simples, soit comme véhicules des autres remèdes.

§. CCLII. On vante plusieurs remèdes, comme des antiseptiques principalement indiqués dans cette maladie: tels sont le quinquina, le camphre, le nitre, l'esprit de *minderer*, les mixtures salines faites avec les alkalis fixes & volatils, l'esprit de cornes de cerf, &c. chacun de ces médicamens a des vertus particulières, pour lesquelles il peut être employé avec avantage dans les fièvres putrides; mais l'application en doit être très-circonspecte, parce que la plupart produisent des effets nuisibles, lorsqu'ils sont donnés

nés mal-à-propos. Je vais les passer en revue.

§. CCLIII. Le quinquina est sur-tout préconisé par les Médecins des Armées; & c'est avec raison qu'ils le regardent comme un excellent antiputride. J'ai déjà parlé de sa nature & de ses propriétés au Paragraphe CLXXVI, de ses effets dans les fièvres intermittentes, aux Paragraphes CLXXXIII. & suivans. Il reste maintenant à examiner comment il agit en qualité d'antiseptique, & quels sont les cas où il faut le donner dans les fièvres putrides, pour qu'il produise les effets salutaires qui dépendent de cette propriété.

§. CCLIV. Ce n'est certainement pas par l'analyse Chymique qu'on découvre les qualités antiseptiques du quinquina. Il n'a point le goût acide, & il ne contient que

l'acide commun à toutes les productions végétales. C'est donc par l'expérience qu'il est démontré antiseptique, & cette expérience a plusieurs chefs. 1°. Le mélange de cette écorce avec des substances animales, empêche qu'elles se corrompent, & même il diminue ou détruit leur corruption. *Pringle*, Traité sur les substances septiques & antiseptiques, pag. 171, 183, 188. 2°. La décoction de cette écorce appliquée sur les parties attaquées de gangrene, les rétablit souvent dans leur état naturel. 3°. Enfin, son efficacité est constatée dans plusieurs maladies reconnues putrides.

§. CCLV. Il sembleroit après ces preuves, qu'il suffit de l'employer, pour corriger la putridité des humeurs; mais si l'on se rappelle qu'il est amer & tonique, qu'il arrête même

Les paroxismes des fièvres intermittentes, on verra que son usage doit être borné à certaines circonstances qui le permettent. Il est, en effet, constant qu'il ne peut convenir dans tous les cas d'éréthisme; dans ceux où la fièvre est très-violente; dans l'état de plethore & de raréfaction considérable; lorsque les premières voies sont encore farcies de sucs impurs; lorsque les évacuations sont suspendues, & que le météorisme est accompagné de douleur.

§. CCLVI. J'ai vu qu'il produisoit des effets très-nuisibles dans tous ces cas. Mais lorsque les forces languissent, que les stases sont à craindre, & qu'on a employé les émétiques & les laxatifs dans le commencement de la maladie, il rétablit le ton des solides, & provoque les crises; mais ce que j'ai reconnu de plus merveilleux, c'est qu'il

change en peu de temps les évacuations séreuses & fétides en matieres non crues, & non fétides; preuve certaine que par sa qualité antiseptique il agit sur les humeurs.

§. CCLVII. C'est donc principalement vers la fin de la maladie qu'il convient mieux de l'employer. On l'ordonne communément en décoction avec quelques sels cathartiques, & avec quelques plantes nitreuses, pour former un apozeme, dont le malade boit plusieurs verres dans la journée.

§. CCLVIII. Le *camphre* est une espece de résine blanchâtre & transparente, d'une odeur forte, & d'une saveur un peu amere, très-piquante, laissant une certaine impression de fraîcheur dans la bouche. Il est très-inflammable, & encore plus volatil; de sorte qu'on peut à peine le conserver dans des bou-

teilles hermétiquement bouchées. Il passe parmi les plus célèbres Praticiens, pour antispasmodique, diaphorétique, alexipharmaque; mais sur-tout pour antiputride. Sa vertu antiseptique, selon les expériences du Docteur *Pringle*, surpasse de beaucoup celle des autres substances de ce genre. Mémoire premier, expér. VII. pag. 170. tom. II. *lib. cit.* Il n'est, comme les autres résines, soluble que dans les spiritueux & dans les huiles. Sa dose est depuis quatre grains jusqu'à vingt par jour. Je l'ai cependant donné avec succès en plus grande quantité. Il y a des gens qui n'en peuvent pas supporter l'usage, soit parce qu'il appésantit la tête, soit parce qu'il a une odeur trop forte; mais le nitre est son correctif.

§. CCLIX. Ce remede est d'autant plus utile dans les fièvres pu-

198 CODE DE MÉDECINE
trides , qu'il remplit plusieurs indications à la fois , & qu'il supplée d'autres médicamens , dont l'usage seroit nuisible , & entr'autres les narcotiques , qui produisent généralement de mauvais effets dans cette maladie. Je ne vois aucun cas ou celui-ci ne puisse être employé , après les premières évacuations. Cependant comme il est très-volatil , son premier effet est d'exciter un mouvement plus grand dans la circulation ; ainsi on doit s'en abstenir dans le temps ou la fièvre est très-violente. J'expliquerai plus bas ses vertus particulières , & la manière de l'employer.

§. CCLX. Le *nitre*. Tout le monde connoît ce sel & ses vertus tempérantes & diurétiques. Pringle a démontré dans sa table des vertus relatives des sels , pour résister à la putréfaction , expér. IX, p. 177, que

ce sel est antiseptique. Ce remede est du genre de ceux qui n'ayant aucune qualité nuisible, en ont beaucoup qui sont très-utiles; de sorte qu'il est généralement employé dans les maladies aiguës. Ainsi la boisson des malades sera d'autant plus efficace, qu'elle sera nitrée. J'ai dit dans le Paragraphe précédent qu'on l'allie au camphre, dont il est le correctif. Tous les temps de la maladie admettent l'usage du nitre; on en met depuis vingt grains, jusqu'à un gros, dans une pinte de boisson.

§. CCLXI. *L'esprit de minderer*, est un composé d'alkali volatil avec l'esprit de vinaigre: le produit de ce mélange, par le moyen de la fermentation, est un sel neutre très-soluble. *Pringle* a démontré que cette mixture, non-seulement est très-antiseptique, mais de plus, qu'elle l'est

moins par son acide , que par son alkali ; ce qui paroît d'abord très-extraordinaire , vu l'idée qu'on s'est formée de la putridité. Je tâcherai de rendre compte de cet effet , dans les Paragraphes suivans. L'esprit de minderer est diurétique , apéritif , diaphorétique , & il peut être employé dans les fièvres putrides depuis un gros jusqu'à quatre : on le mêle avec quelque syrop , ou on l'étend dans la boisson , en répétant cette dose plusieurs fois dans le jour. On peut en faire usage dans tous les temps de la maladie. Il convient , sur-tout dans les cas où les déjections sont très-fétides , d'en réitérer les doses.

§. CCLXII. Les autres mixtures salines faites avec une liqueur acide & un sel volatil quelconque , ont les mêmes propriétés que la précédente. Quant à celle qui est faite

avec les alkalis fixes & une liqueur acide, telle que celle qui est décrite par *Pringle*, pag. 177. l. c. & qui est composée de fuc de limon faoulé de fel d'absynthe; elle est encore plus antiseptique, selon ses expériences, & elle s'emploie de la même maniere, que la précédente.

§. CCXLIII. L'esprit & le fel de corne de cerf sont de même antiseptiques, selon les expériences de cet Auteur, pag. 164. l. c. En un mot, la plupart des substances alkales ont cette propriété. Mais doit-on inférer de ces épreuves faites sur des corps inanimés, que le même effet a lieu dans l'économie animale? On s'égare lorsqu'on veut pousser ses recherches plus loin; & je serois d'avis, en fait de maladie, qu'on s'en tint, pour la cure, à savoir que tel moyen réussit en tel cas; & que tel autre y est nuisible; au

lieu d'en expliquer les effets sur les solides & sur les fluides ; car on peut dire en général, que cette action est un mystere pour nous. Ce qu'on peut assurer de plus positif, c'est que, de même que les fluides agissent sur les solides, de maniere à les affecter de diverses impressions, & ceux-ci sur ceux-là, de façon à en changer la contexture & la marche ; les remedes agissent aussi sur les uns & les autres, & n'ont d'action utile ou nuisible, qu'autant qu'ils rétablissent ou dérangent leur économie. Ainsi leur effet est relatif aux circonstances de la maladie.

§. CCLXIV. Quatrième indication : procurer une dépuration continuelle & douce, qui débarrasse le corps des matieres hétérogenes qui y portent le trouble. Il semble que la nature choisisse principalement la voie des intestins, pour

former un égout pour les matieres dont elle cherche à se débarrasser, dans les fièvres putrides. Je n'en ai jamais vu guérir sans des évacuations plus ou moins fréquentes par les selles. C'est par elles qu'on juge de la maladie; leur coction ou leur crudité, leur fétidité ou leur bonne qualité, étant les signes par lesquels on s'assure de l'état des humeurs. Serroit-ce une raison pour qu'on cherchât à provoquer des évacuations par les selles, dans les fièvres putrides? Et n'est ce pas déranger la nature dans ses opérations?

§. CCLXV. La nature est souvent insuffisante pour opérer les effets salutaires qu'on fait qu'elle produit dans les maladies. Ainsi on peut l'aider par des moyens doux, qui ne troublent point sa marche, & qu'on ne puisse même accuser;

d'être contraires à la doctrine des crises, aujourd'hui très-préconisée, qui a toujours été apperçue & suivie par les plus célèbres Praticiens; mais dont je crois qu'on fait quelquefois abus.

§. CCLXVI. L'usage des boissons acidules, nitrées, & aiguisées avec le tartre stibié, paroît être précisément le remède qui remplit l'indication présente, sans avoir les inconvéniens de retarder, ni de troubler la nature dans son opération. C'est pourquoi je crois que pendant l'augmentation, l'état, & même le déclin de la maladie, il faut insister sur ces boissons; à moins que l'érethisme, dont j'ai parlé au Paragraphe CCXLVIII. n'ait lieu; mais en ce cas, il est nécessaire de travailler à faire cesser cet état le plutôt possible, parce qu'on ne suspend

pas, sans danger, pendant quelque temps, l'usage des laxatifs dans cette maladie.

§. CCLXVII. Les boissons décrites au Paragraphe CCLI sont celles qu'il est convenable d'employer; on y ajoute un demi-grain ou un grain de tartre stibié par pinte, & souvent un ou deux gros de sel de Glaubert, ce qui compose une eau minérale acidule laxative, dont on fait prendre une pinte par jour au malade, & quelquefois davantage, selon l'effet qu'elle produit, & selon l'état de la maladie.

§. CCLXVIII. Ce remède est doux, & il provoque quelques selles. En ranimant le ton des intestins, il détache de leurs parois les matières tenaces qui y tiennent trop fortement, & il balaie celles que le mécanisme de la fièvre y a conduites; mais on est quelquefois obligé

206 CODE DE MÉDECINE

de donner aux malades des lavemens émolliens, pour déterminer ces évacuations.

§. CCLXIX. Au reste, le tartre stibié fait l'office d'un fondant léger, lorsqu'il est ainsi dissous en petite quantité; il est d'ailleurs un peu diaphorétique: de sorte qu'il est propre à favoriser toutes les crises des fièvres putrides, lorsque sur-tout il est joint avec le sel de Glaubert, qui est lui-même fondant & diurétique.

§. CCLXX. Plusieurs Praticiens célèbres conseillent & ordonnent aussi, pour remplir à-peu-près les mêmes vues, des apozemes légers, nitreux, & cathartiques, en y ajoutant le tartre stibié; mais comme la boisson ci-dessus est plus légère, plus facile à prendre, & moins dégoûtante, je n'hésite pas à lui donner la préférence.

§. CCLXXI. Cependant, vers le

déclin de la maladie, lorsque tous les signes de coction ont paru, on peut suivre l'aphorisme d'Hippocrate, *concocta purgare*, &c. & ajouter dans le premier verre de la boisson deux onces de manne, & quelquefois un gros de sel cathartique. En répétant ce remede trois ou quatre fois de deux jours l'un, & en augmentant sa force, selon le besoin, avec un peu de follicules, on parvient à conduire la maladie à sa fin, d'une maniere sûre, & exempte de tout inconvénient.

§. CCLXXII. Cinquième indication : écarter les accidens contraires aux phénomènes de la maladie, & favoriser l'effort de la nature pour l'expulsion de l'humeur morbifique. C'est ici le lieu de parler des crises, dont les jours sont plus marqués dans cette maladie, que

208 CODE DE MÉDECINE

dans la plupart des autres aigues ;
selon l'observation des Auteurs.

§. CCLXXIII. On entend par
crise , dans les maladies , l'excrétion
spontanée du levain morbifique ,
précédée ordinairement d'un mou-
vement & d'un trouble plus ou
moins violens dans l'économie ani-
male. Cette crise arrive à certains
jours qu'on nomme critiques.

§. CCLIV. Ces crises ou excré-
tions spontanées , se font de diverses
manieres : les unes forment des
éruptions ou des dépôts sur les diffé-
rentes parties du corps ; les autres
sont des évacuations par les divers
émonctoires. Ainsi , les abscess , les
bubons , les boutons , &c. les cra-
chats , les hémorrhagies , les sueurs ,
les vomissemens , le flux de ventre ,
les urines qui déposent , sont regar-
dés comme des crises , lorsqu'ils

arrivent au temps marqué, & qu'ils jugent la maladie soit partiellement, soit complètement, soit en bien, soit en mal.

§. CCLXXV. Les jours critiques, sont le quatre, sept, onze, quatorze, dix-sept, vingt-un, selon Hyppocrate, & le grand nombre d'Observateurs. En effet, la plupart des fièvres sont jugées l'un de ces jours; la péripneumonie, & autres maladies inflammatoires, se jugent le quatre par résolution ou par suppuration, &c. &c.

§. CCLXXVI. Il paroît cependant que cette loi n'est pas absolument constante, & qu'il y a plusieurs cas, où la maladie se juge en bien ou en mal, dans d'autres jours, que ceux dont je viens de parler. M. *Aimen*, dans sa Dissertation sur les jours critiques, fait l'énumération de plusieurs maladies obser-

vées, tant par les anciens, que par les modernes, ou le jugement s'est fait indistinctement le trois, le cinq, six, huit, treize, &c. J'en ai vu quelques-unes qui confirment la vérité de cette assertion; mais la marche avoit été troublée par des accidens étrangers à la maladie, & par des rémedes donnés mal-à-propos; d'où je conclus qu'il pourroit bien se faire que plusieurs des citations du Docteur *Aimen* fussent dans le même cas.

§. CCLXXVII. Au reste, on appelle jours indicatifs, ceux qui annoncent la crise, & ces jours sont distingués par l'augmentation des symptômes, jointe à quelque signe de coction, dans une ou plusieurs évacuations. Quand une fois ces signes ont paru, on peut être plus tranquille sur l'état du malade; mais il faut cependant qu'une certaine

force, jointe au soulagement, concoure à faire distinguer ces symptomes des autres accidens nuisibles.

§. CCLXXVIII. Plusieurs Médecins ont prétendu annoncer les crises par l'état du pouls des malades, & déterminer leur espèce & le jour où elles doivent arriver. *Solano*, *Nihell*, *Cox*, & autres, nous ont laissé l'histoire de certains pouls qui sont toujours suivis des crises, qu'ils ont observées leurs être particulières. Il seroit à souhaiter que cette doctrine fût mise dans un plus grand jour, sur-tout quant aux pouls composés & compliqués qui sont les plus fréquents dans les maladies. Mais je doute, avec le plus grand nombre des Médecins, que dans les aigues, on parvienne jamais à indiquer le jour, l'heure, le genre ou l'espèce.

de crises qui doivent arriver, de manière à rester dans l'inaction, & dans cette expectative recommandées par les Sectateurs du nouveau système. Au reste, je ne prétends pas nier que l'on puisse tirer de l'état du pouls beaucoup d'indices favorables pour le traitement des maladies. De tous temps, les Médecins se sont réunis sur ce point, & on peut voir dans les Ouvrages de *Galien*, que les différentes modifications de l'artere lui servoient dans le pronostic: il a fait une division du pouls, qui semble annoncer que la doctrine actuelle réduite à ses vrais & à ses premiers principes, n'a pas fait autant de progrès qu'on le dit. L'Auteur d'un Dictionnaire considérable semble être le partisan zélé des Sectateurs vivans de cette doctrine, & craindre peu

Panimadversion de ceux qui ne sont plus dans le cas de lui répondre. Il annonce en effet , que *Solano & Nihell* n'ont traité cet article, que d'une manière très-obscur, & il fait l'éloge le plus pompeux de l'un de leurs successeurs , à qui il attribue presque toute la gloire de l'invention. J'avoue que *Solano & Nihell* ont décrit moins d'espèces de pouls, qu'on n'en trouve dans les nouveaux Ouvrages ; mais ces deux Auteurs n'ont dit que ce qu'ils ont observé, ils l'ont dit clairement ; il y a même apparence qu'ils ont dit tout ce qu'il y a de positif en ce genre : de sorte qu'on peut croire qu'il y a peu de discernement dans le jugement du Médecin qui a fait cette critique.

Il y a de la justice à relever le mérite d'un contemporain ; mais il

ne faut pas ravalier celui des Auteurs qui ont droit à notre reconnoissance.

Quoiqu'il en soit, je vois que l'expectative tant recommandée n'existe que dans les Livres : je ne vois autre chose que des gens qui crient contre les remedes, & qui en donnent prodigieusement. J'en vois qui ne purgent jamais, disent-ils ; mais les bols, les potions, les mixtures, qu'ils ordonnent, font aller à la garderobe une vingtaine de fois par jour. Peut-on leurrer ainsi le Public ? Mais revenons au fait.

§. CCLXXIX. Il paroît démontré que toute maladie a ses phénomènes particuliers, qui tendent à débarasser le corps de l'hétérogène qui lui nuit, de l'embarras & de la gêne dans lesquels il se trouve.

Ces phénomènes ne sont autre chose que le mouvement libre & accéléré de la circulation, & une réaction plus forte des solides & des fluides, par lesquels la Nature s'efforce à broyer, atténuer, changer, évacuer, assimiler, les parties hétérogènes qui causent la maladie. Mais ce travail, ces efforts sont souvent impuissans, par le nombre & l'espèce d'accidens étrangers qui arrivent dans la maladie. Ces accidens sont dits *épi-phénomènes*, & ce sont ceux dont j'ai maintenant à parler, quant aux fièvres putrides : ils forment le premier membre de l'indication présente.

§. CCLXXX. La plupart des *épi-phénomènes*, dans les fièvres putrides, y ajoutent de la malignité ; de sorte que ceux dont il ne sera pas fait mention dans cette

section, se trouveront décrits dans la suivante.

§. CCLXXXI. Les véritables obstacles qui s'opposent dans les fièvres putrides à leurs crises favorables, sont, 1°. la violence de la fièvre; 2°. l'éréthisme considérable; 3°. la foiblesse du malade & du pouls; 4°. des évacuations trop grandes ou de mauvaise qualité; 5°. l'affection soporeuse, 6°. la tension & le météorisme du ventre; 7°. la suppression des évacuations, &c. &c.

§. CCLXXXII. La fièvre violente trouble entièrement l'économie animale; le sang poussé avec rapidité vers les parties parenchymateuses, ou dans les tuyaux capillaires, force ses digues naturelles, & il produit des engorgemens inflammatoires, des ruptures de vaisseaux.

Teaux. Les sécrétions sont interrompues, & celle des esprits animaux se trouve alors tellement dérangée, que le délire, le transport, les convulsions, &c. s'ensuivent. Il faut examiner avec attention quelle est la cause de cette violence. Si c'est la pléthore, on insiste beaucoup sur les saignées du bras & du pied. (*Voyez* la première indication.) & sur les boissons délayantes & tempérantes. Si elle est l'effet du bouillonnement des liqueurs, sans se désister de la saignée, il faut du moins épargner le sang, & avoir recours aux remèdes anodins & calmans, propres à tempérer cette effervescence. Le camphre est le meilleur moyen qu'on puisse alors employer; on le donnera comme il a été dit aux Paragr. CCLVIII & CCLIX. Au reste, jusqu'à l'état de la maladie,

la fièvre est ordinairement violente, & on ne doit pas attendre des crises avant ce terme; ainsi il faut considérer le temps où l'accident arrive, pour diriger les moyens; car dans les commencemens on travaille à modérer l'ardeur de la fièvre par des moyens plus forts, afin de donner à la nature la facilité de faire la coction; & après l'état, on doit être circonspect sur les saignées.

§. CCLXXXIII. L'éréthisme considérable, se connoît par la chaleur mordicante; par la sécheresse de la peau, de la langue, & de la bouche; par les soubresauts fréquents; par le pouls dur & serré; par le défaut d'évacuations en tout genre. Il est toujours causé par l'acrimonie des humeurs, qui agit sur les solides, de manière à les crispier, les resserrer, & produire

des douleurs violentes. Les tuyaux excréteurs étant ainsi rétrécis, les diverses sécrétions & excrétiens sont empêchées, & la putridité fait d'autant plus de ravages, que les liqueurs qui en sont le plus susceptibles, ne peuvent être évacuées. Dans ce cas, il faut s'abstenir de tout remède stimulant; les laxatifs augmentent ordinairement l'éréthisme: au contraire, les délayans, la boisson abondante, les lavemens émolliens, le camphre allié au nitre, & répété plusieurs fois dans la journée, relâchent, détendent les parties, & diminuent cet état d'éréthisme.

§. CCLXXXIV. La foiblesse du pouls & des malades dans le commencement de la maladie peuvent en imposer; parce que souvent le pouls n'étant pas développé, il

paroît être foible, ou parce qu'il y a de la malignité. Si l'on se rappelle les signes pathognomoniques décrits au Paragraphe CCXIV, & qu'on n'en voie point d'autres, on pourra être rassuré sur la malignité, jusqu'à un certain point; on le fera davantage, si les symptômes que je décrirai dans les deux Sections suivantes, ne se font pas appercevoir. Au reste, la saignée développe bientôt le pouls, dans les fièvres putrides simples; au lieu que dans les malignes, elle l'affoiblit.

§. CCLXXXV. Mais lorsque le pouls est misérable, & que les forces languissent dans l'état de la maladie, la nature paroît insuffisante pour faire la coction de l'humeur morbifique, & alors elle a besoin de secours. C'est certainement le cas d'employer le quinquina,

qui, comme je l'ai dit au Paragraphe CCLVI, ranime l'oscillation & le jeu des vaisseaux, & agit d'ailleurs par sa qualité antiseptique. On le fait prendre en décoction trois ou quatre fois dans le jour, depuis une demi-once jusqu'à une once sur la dose entiere à prendre. Le camphre & les cordiaux ne sont pas moins utiles dans cet état; & lorsqu'on a besoin d'évacuations, comme cela est ordinaire, on peut mettre sur quatre onces d'eau de mélisse simple distillée, un grain de tartre stibié, & donner ces remedes par cuillerées aux malades. Au reste, les alkalis volatils & les teintures ou mixtures, décrites aux Paragraphes CCLXI & suivans, sont ici très-utiles.

§. CCLXXXVI. Des évacuations trop considérables ou de mauvaise qualité. Dans le premier cas

elles abattent les forces, & produisent l'effet dont je viens de parler au Paragraphe précédent. Dans le second, elles annoncent le mauvais état des humeurs, & que les crises favorables sont éloignées. J'ai dit au Paragraphe CCLVI, combien le quinquina est utile pour changer la mauvaise qualité des déjections. Il faut donc en faire usage dans cette circonstance, de la même manière, & même à plus forte dose, que ci-dessus.

§. CCLXXXVII. Les affections soporeuses sont l'effet de l'érethisme & de l'engorgement: rien n'est plus pressant que de les faire cesser, sinon les dépôts dans la tête s'ensuivent, & il n'y a plus de moyen de guérison. Dans le commencement & dans le temps de l'augmentation de la maladie, les saignées sont sou-

vent suffisantes pour faire cesser cet accident; mais après l'état, elles sont moins utiles. Au reste, le pouls décide dans tous les temps, sur leur usage. Mais un moyen très-efficace, généralement reconnu & employé, c'est l'application des vésicatoires, ou aux jambes, ou aux cuisses, ou à la nuque. L'action de ce topique réveille l'oscillation des vaisseaux, & produit très-souvent une revulsion favorable. Il est rare que dans les fièvres putrides on ne se trouve pas dans le cas d'en faire usage, & je croirois même qu'il seroit prudent, après l'application des remèdes généraux, de faire celle-ci. Il est cependant quelques circonstances où on doit le différer, telles que celles où il y a beaucoup d'inflammation, & où la fièvre est très-violente.

§. CCLXXXVIII. Pour obtenir un bon effet de ce remede, il faut entretenir la suppuration qu'il a commencée : on panse le plus souvent les plaies avec du digestif animé de quelques grains de poudre de cantharides, comme par exemple douze grains sur quatre onces d'onguent. Il est quelque cas où le beurre frais suffit, & où même on doit s'en contenter, tels que ceux de la douleur véhémente, ou du grand éréthisme.

§. CCLXXXIX La tension & le météorisme du ventre. Le premier accident est plus dangereux que l'autre. Il annonce une disposition inflammatoire, qui fait une complication très-grave. Les évacuations sont alors supprimées, & il n'y a pas moyen de les provoquer par les remedes laxatifs, qui aug-

menteroient encore l'accident. Il faut donc alors suspendre tout médicament actif, faire boire copieusement, sur-tout des délayans nitrés; donner beaucoup de lavemens. Mais la saignée est toujours indiquée jusqu'à l'état de la maladie, & quelquefois même après ce temps. Quant au météorisme, qui arrive presque toujours, plutôt ou plus tard, il paroît être l'effet de la putridité; l'air se dégage des matieres, & se développe dans les intestins, dont le ton est alors affoibli: cette distension qu'il cause, empêche les évacuations, ou s'il y en a, les matieres sont ordinairement séreuses. Le météorisme est souvent aussi accompagné de tension, & alors l'état se rapproche du précédent. Mais lorsque le ventre est mollet, & qu'il n'y a aucun signe d'inflammation

il faut insister sur l'usage de la boisson émétisée, donner du quinquina, & appliquer des fomentations un peu aromatiques sur le bas-ventre.

§. CCXC. La suppression des évacuations est un des accidens le plus fâcheux; les matieres putrides font des ravages étonnans, & c'en est bientôt fait des malades, si on ne rappelle les déjections. Mais il faut considérer les causes de cette suppression, & le temps de la maladie où elle a lieu. Dans les commencemens, comme l'évétisme est considérable, il n'est pas rare qu'il n'y ait point d'évacuations. Les moyens que j'ai indiqués au Paragr. CCLXXXIII sont ceux qu'il faut employer alors; mais après l'état, cet évétisme cède plus difficilement, & la suppression est plus dangereuse. Le quinquina est utile dans le cas où

l'inertie est la cause de cet accident. On doit, dans l'une & l'autre circonstance, donner beaucoup de lavemens, & faire boire abondamment. Dans le grand éréthisme, on s'abstient des remedes évacuans, & dans le second cas on les réitere.

§. CCXCI. Le second membre de l'indication présente consiste à favoriser l'effort de la nature, pour l'expulsion de l'humeur morbifique. On favorise l'effort de la nature, lorsqu'on écarte tous les obstacles qui s'opposent à sa fin, lorsqu'on l'aide dans son travail, & qu'on ne trouble point indiscrètement ses opérations. Je viens de faire voir quels sont les obstacles qui dérangent sa marche. Il ne reste donc plus à parler ici que de la maniere dont elle opere pour la guérison, & à faire connoître les inconven-

niens qui résultent d'un traitement peu méthodique, qui empêche ses effets salutaires.

§. CCXCH. L'expulsion, l'affimilation, ou le changement de l'humeur morbifique, sont les effets ordinaires du travail de la nature dans les maladies aiguës. C'est par le moyen de la fièvre qu'elle parvient à ce but, & elle y emploie souvent plus ou moins de temps, selon la nature de l'humeur qu'elle a à dompter, & selon les obstacles qu'elle rencontre. L'observation nous a appris quelles sont les crises favorables qu'elle procure dans les différentes maladies, quels sont les signes qui les annoncent, & quel est le temps à-peu-près où elles arrivent. Ainsi, l'on fait que la pleurésie ou la péripneumonie se jugent le quatre par la résolution, & qu'a-

lors la sueur & une expectoration abondantes surviennent, &c. Que si la résolution n'arrive pas à ceterme, la suppuration s'établit, &c.

On fait quelle est la marche invariable de la petite vérole, de la rougeole, &c. &c. Enfin, que les fièvres putrides se terminent par des évacuations bilieuses, par des sueurs abondantes, des dépôts extérieurs, des urines copieuses, &c. &c. dans des jours marqués, & que toutes les crises sont plus ou moins sensiblement annoncées.

§. CCXCIII. Ce seroit en vain qu'on voudroit, dans la plupart des maladies aiguës, provoquer l'expulsion de l'humeur morbifique, avant que la fièvre ait produit son effet sur elle. C'est pourquoi, lorsque dans certaines maladies, on a trop promptement & trop souvent purgé,

il reste une fièvre lente, & des maux chroniques, qui dépendent du mauvais traitement. Il semble au contraire que cette humeur a besoin d'une coction pour pouvoir être évacuée, & être rendue propre à passer par les différens émonctoires. Mais pour que cette coction ait lieu, il faut que les phénomènes de la fièvre ne soient point troublés, & c'est ce qui arrive, lorsque la vélocité de la circulation n'est ni trop grande, ni trop affoiblie; lorsqu'il ne se rencontre point d'accidens graves, tels que ceux qui sont décrits au Paragr. CCLXXXI & semblables. Tout l'art consiste donc dans ce cas à connoître si la fièvre est telle qu'elle doit être, à ranimer ou affoiblir son action, & à écarter les épiphénomènes. Si la fièvre est telle qu'elle doit être, on doit rester dans l'ex-

expectative : mais se trouve-t'on jamais dans ce cas ? Oui , sans doute , dans les synoques simples. Cependant on pourroit dire que ce juste milieu est très-rare , & qu'en conséquence on a toujours quelques remèdes à employer. Quant aux fièvres putrides , & sur-tout celles des Gens de Guerre , jamais on ne resteroit , sans danger , dans cette expectative ; mais il faut du moins avoir égard aux principes que j'établis ici , & la conduite du Médecin doit aller de concert avec celle de la nature. Or , la plupart des moyens que j'ai conseillés , & dont j'ai fixé l'application , remplissent ces vues. Pour écarter les épiphénomènes , j'ai proposé l'évacuation des premières voies , les saignées & les boissons tempérantes nitrées dans les commencemens de la maladie. J'ai indiqué les remèdes les plus con-

venables pour arrêter les progrès de la putréfaction ; j'ai fait voir quels sont les accidens auxquels il faut un prompt secours ; enfin , j'ai conduit mon malade dans les différens périodes , d'une manière qui ne puisse pas troubler , ni empêcher la coction ; & en parlant des crises , j'ai tâché de montrer quelles sont celles qu'il est essentiel d'arrêter ou de changer. Voyons maintenant quelle est cette coction de l'humeur morbifique qui conduit à la guérison.

§. CCXCIV. L'ordre des sécrétions , dans l'économie animale , présente divers tuyaux abouchés les uns aux autres , & dont chacun est propre à contenir ou recevoir diverses liqueurs. C'est de la masse générale que se séparent les humeurs particulières , & elles enfilent cha-

cune la route qui leur est prescrite par les loix de la nature, la graisse dans l'état sain, n'entre point dans les tuyaux destinés à la lympe, ni celle-ci dans les tuyaux de celle-là. Je suppose donc un ferment putride, une matiere hétérogène, confondue dans la masse générale. Je vois d'abord deux effets : le premier est d'infecter cette masse ; chaque humeur qui doit en être séparée, en retient le caractère ; d'où il résulte que les diverses secrétions & excrétiions changent de nature ; mais ce ferment, cet hétérogène n'étant point propre à passer par-toutes les filieres destinées à ces humeurs, il en reste une très-grande partie dans la masse, & la fièvre s'allume en raison des qualités plus ou moins nuisibles de cet agent. Cette fièvre, en augmentant l'oscillation des vaisseaux, brise, atténue, enveloppe le

ferment nuisible , & elle le change enfin en une matiere qui puisse passer par les différentes routes ouvertes aux secrétions , & aux excrétiens : voilà la coction. S'il arrive des accidens , c'est parce qu'elle est troublée de plusieurs manieres. En effet, la trop grande violence de la fièvre produira des engorgemens , & des dépôts nuisibles ; s'il n'y a pas assez de fièvre , la coction ne pourra se faire , & le ferment produira tous les ravages possibles. Si les évacuations sont suspendues après l'état de la maladie , il résultera que les humeurs infectées croupiront , se pourriront , causeront la gangrene , &c. Si pendant le cours de la maladie on n'a pas attention de corriger par des antiseptiques la mauvaise qualité de ces humeurs putrescentes , toute la masse prendra la même nature ; si enfin la quantité de l'humeur

morbifique est trop considérable, ou sa qualité trop nuisible, il résultera que les forces de la nature & de l'art ne suffiront pas pour opérer sa destruction.

§. CCXCV. Lorsque la coction est faite, les crises arrivent, & elles sont annoncées par un certain trouble, qui n'est que l'effet d'un effort de la nature, pour l'expulsion de l'humeur cuite. V. le Parag. CCLXXVII. Il survient des évacuations, qui lorsque toute l'humeur a subi ce degré de coction, jugent la maladie. On voit en effet par le changement de nature dans les évacuations, & par le soulagement du malade, qu'elles sont salutaires. Les selles deviennent moins fétides; elles commencent à jaunir, puis sont tout-à-fait jaunes. La sueur abondante n'a plus la même odeur, les urines sont

chargées, & ont un sédiment ma-
queux, qui ne pue pas, &c.

§. CCXCVI. Mais il faut con-
venir que la plupart des crises ne
terminent pas toujours la maladie:
elles sont partiales, de maniere que
l'humeur qui a été brisée le plû-
rot sortira dans le premier septe-
naire, & ensuite, celle qui reste su-
bira une nouvelle coction, jusqu'à
ce qu'elle soit en état d'être évacuée.
J'ai donné au Paragraphe CCXX
une observation frappante de ces
crises partiales, & j'ai fait voir tou-
tes les voies que la nature choisit
pour les opérer.

§. CCXCVII. Tous les moyens
que j'ai indiqués dans les cinq indi-
cations que j'ai dit qu'on avoit à
remplir dans le traitement des fié-
vres putrides, concourent à favori-
ser la coction. On aide la nature

Dans les crises, lorsqu'on voit qu'elle est insuffisante. C'est ainsi par exemple, que lorsque la crise se fait décidément par les selles, on donne des lavemens, & quelques minoratifs légers, pour hâter cet événement salutaire.

§. CCXCVIII. Mais il est contre la saine pratique de ne point avoir égard aux jours critiques; de se méprendre aux accidens qui annoncent les crises; & enfin, d'empêcher, par un remede donné indistinctement, celle qui commençoit à avoir lieu. Le moindre mal qui puisse résulter de cette conduite, c'est que la maladie est plus longue, & qu'il reste souvent des maux chroniques.

§. CCXCIX. Je n'entrerai pas ici dans de plus longs détails, parce que dans la Section suivante j'aurai occasion de parler de la maniere

238 CODE DE MÉDECINE
dont il faut se conduire dans le traitement des diverses terminaisons critiques, dont je n'ai pas fait mention dans celle-ci.

PREMIER COROLLAIRE.

*Réflexions sur quelques points concernant
la cure des Fièvres putrides.*

§. CCC. ^U JE n'ai parlé dans la Section précédente, que des fièvres simplement putrides, & qui ne présentent aucun symptôme de malignité: je me suis étendu sur la marche constante de la nature, parce que c'est dans ces fièvres qu'on la reconnoît le mieux.

§. CCCI. J'ai appliqué la cure indistinctement aux rémittentes & aux continues putrides, parce qu'en effet les unes & les autres ont le

même caractère, les mêmes terminaisons, & parcourent les mêmes périodes. Il faut pourtant les distinguer quant à la violence, les continues étant plus vives. La rémittente est marquée par des paroxismes réglés, & elle a cet avantage, que presque tous les jours, il se fait une espèce de crise, qui enlève au moins une légère portion de l'humeur morbifique. Elle a plus de propension aussi à se changer en intermittente.

§. CCCII. Jamais l'une & l'autre espèce ne dégénèrent en intermittente, ou en une autre maladie, que lorsque la coction & les crises n'ont pas été parfaites; jamais elle ne se changent en malignes, que parce que le ferment putride est très-considérable, ou parce que le traitement est mauvais.

§. CCCIII. Je ne puis approu-

ver la quantité de bouillons qu'on donne aux malades, & je désirerois qu'on s'en abstint, même tout-à-fait, pour les raisons que j'ai déjà détaillées ailleurs. Je préfere pour la nourriture des malades les crèmes d'orge & de gruau, parce qu'elles sont moins sujettes à se corrompre, que le suc des viandes.

§. CCCIV. Je crois devoir avertir ici que l'on fait abus du lit pour les fiévreux, & qu'il seroit beaucoup plus utile de les lever souvent. La chaleur du lit augmente la fièvre, & elle provoque trop souvent la sueur. *Sydenham* est de cet avis.

§. CCCV. Je crois aussi que l'on échauffe beaucoup trop les endroits où sont les malades. Rien n'est plus capable de donner une nouvelle force à des ferments putrides, que la chaleur & les lieux renfermés.

renfermés. Je préférerois que les malades fussent dans un lieu plus froid que chaud.

§. CCCVI. Quand les fièvres putrides sont sur leur fin, il faut bien se donner de garde de laisser les malades dans le même lieu où ils ont été traités ; car le mauvais air pourroit occasionner des rechutes. Il faut les préserver de l'humidité ; car il est constant qu'elle fait renaître la maladie. *Voyez* l'exemple cité au Paragraphe LXII.

§. CCCVII. Les digestions sont long-temps languissantes après cette maladie. Je crois qu'il seroit à propos de faire prendre aux convalescens des amers, & sur-tout le quinquina, pendant quelque temps, comme j'ai conseillé de le faire après les fièvres intermittentes. *Voyez* le Paragraphe CVIII.

§. CCCVIII. Les premiers ali-

mens doivent être très - légers, & l'on doit s'abstenir pendant quelque temps de toute espèce de viande. Le vin est une boisson admirable pendant la convalescence.

§. CCCIX. Quand on pourra se procurer de la petite bierre, dans le cours de cette maladie, elle servira de boisson, & remplira à merveille les mêmes indications que celles que j'ai proposées.

COROLLAIRE II.

Application de la cure ci-dessus aux Gens de Guerre.

§. CCCX. ON peut consulter les Parag. CLXI, CLXII, CLXIII, de la Section III du second article, & l'on verra que le traitement des Gens de Guerre ne peut pas être le même que celui des autres individus. En

supposant en effet un Soldat dans toutes les positions qui sont marquées dans ces Paragraphes, il paroît impossible qu'on suive assez exactement sa maladie, pour ne pas commettre des erreurs sur ses temps & ses crises. On voit d'ailleurs qu'il est souvent dans des situations, même fâcheuses, relativement à l'air.

§. CCCXI. Faut-il donc n'avoir aucun égard aux principes que j'ai déjà établis pour le traitement des Soldats? Quelle est la méthode qu'on doit suivre à cet égard, voici ce que mon expérience m'a appris sur ces deux objets.

§. CCCXII. J'ai traité des fièvres putrides dans les Hôpitaux, dans les Cantonemens, dans les routes, dans les chambres particulières en France, & à l'Armée; & j'en ai guéri un assez grand nombre.

Celles des Hôpitaux étoient, comme on peut bien l'imaginer, beaucoup plus tenaces & plus graves que les autres, sur-tout à l'Armée; celles des routes étoient moins dangereuses, & elles se guériffoient mieux que celles des chambres particulières; enfin, celles des cantonnemens, à la fin de la campagne, étoient souvent aussi mauvaises que celles des Hôpitaux.

§. CCCXIII. Après ces observations, auxquelles je ne devois pas tout-à-fait m'attendre, du moins pour les fièvres de route & des chambres particulières, j'ai recherché avec attention quelles pouvoient être les raisons de ces événemens bizarres: voici ce que j'ai remarqué.

§. CCCXIV. Dans les routes, le malade étoit conduit dans une voiture; mais quoique cahoté, il étoit

assez bien couvert, & il respiroit un air libre, qui lui faisoit un bien infini; la sueur, qui est si souvent excitée mal-à-propos dans les lits, n'avoit pas lieu; mais le malade n'étoit pas plutôt arrivé dans l'endroit où il devoit passer la nuit, qu'il se trouvoit plus mal: donc l'air libre, le mouvement & le défaut du lit lui étoient utiles. Les crises étoient à la vérité peu marquées, ou plutôt on ne pouvoit pas juger des jours où elles devoient arriver; cependant après l'état de la maladie, il survenoit des selles copieuses & de bonne qualité, quelquefois des dépôts, quelques sueurs pendant la nuit: enfin la guérison étoit plus facile.

§. CCCXV. Dans les Cantonemens, il ne jouissoit pas de cet air libre: il n'étoit pas cahoté; mais en revanche, il étoit souvent dans

un air étouffé, & dans des poëles (chambres qu'on nomme *Staub*), où il régne une chaleur considérable: il étoit couché ordinairement dans un lit; la maladie étoit plus grave.

§. CCCXVI. Dans les chambres particulieres, soit à l'Armée, soit en France, le régime se rapprochoit davantage du Paragraphe précédent, & les malades étoient moins difficiles à guérir. Quant aux Hôpitaux, mes observations m'ont toujours montré qu'à raison du mauvais air, ils font le lieu où l'on guérit le moins. Je crois avoir cela de commun avec tous les Gens de l'art qui ont servi dans les Armées & les Hôpitaux.

§. CCCXVII. Revenons maintenant à la maniere dont je les traitois. J'ai toujours employé une méthode uniforme dans presque tous

les cas, & la voici en abrégé. Dans quelque position que fussent les malades, je les saignois plus ou moins, selon leurs forces, & la violence des accidens, en observant toutefois les règles prescrites aux Paragraphes LX. & suivans. Je donnois ensuite l'émétique, & je le répétois ordinairement deux jours de suite, n'importe à quelle heure, & dans quel lieu, pourvu que les précautions marquées au Paragraphe XCVI, fussent gardées. Après ces premiers moyens, j'émétifois toutes les boissons, comme il a été dit au Paragraphe CCXCVI, qui étoient ordinairement ou de l'eau panée, ou de la tisanne de chiendent, rendues aigrelettes, avec suffisante quantité d'esprit de vitriol.

§. CCCVIII. Je n'ai pas été dans le cas d'appliquer des vésicatoires

dans les routes ; mais dans les Cantonnemens , dans les Quartiers , & sur-tout à l'Hôpital , ils devenoient souvent nécessaires. J'ai rarement employé le quinquina hors des Hôpitaux , excepté au moment de la convalescence. J'ai donné du camphre dans les cas où je craignois les mouvemens convulsifs ; du nitre dans toutes les boiffons. J'ai souvent été obligé de faire prendre de la confection alkermès , où hyacinthe , dans les routes : voilà tout mon traitement.

§. CCCXIX. Cependant les crises avoient toujours lieu , hors dans les Hôpitaux , où elles étoient le plus souvent empêchées : il est vrai qu'elles se faisoient dans les routes , presque entièrement par la voie des selles , & que les fueurs ne soulageoient gueres. Les maladies duroient qua-

torze ou vingt-un jours, comme par-tout ailleurs; les rechutes étoient plus fréquentes dans les Hôpitaux, ensuite dans les Cantonnements; les malades se rétablissoient mieux au milieu des routes & des retraites, que dans les autres positions.

§. CCCXX. Je résume donc que le traitement ci-dessus, qui fait la base de celui qui est indiqué dans la Section précédente, n'est point contraire aux crises; que les Hôpitaux, les lieux chauds & renfermés sont les plus grands obstacles qu'elles puissent rencontrer, & qu'au contraire l'air libre, le mouvement, sont très-salutaires dans ces maladies.



SECTION II.

*Des Fièvres rémittentes & continues
putrides malignes.*

§. CCCXXI. CETTE espèce de fièvre est plus commune que l'autre parmi les Gens de Guerre, parce que la plupart des circonstances aggravent leurs maladies, sur-tout pendant la Guerre, de sorte que les putrides simples deviennent facilement malignes.

§. CCCXXII. Si aux symptômes de putridité, décrits dans la Section précédente, au Paragraphe CCXIV, se joignent la prostration des forces, un poulx foible, & nullement développé, un abattement extrême, & une anxiété vers la région de l'estomac ; on pourra caractériser la

maladie, de fièvre putride maligne.

§. CCCXXIII. Les Auteurs ont décrits plusieurs espèces de fièvres malignes, qui se rapportent à celle-ci, & dont les accidens variés font la seule distinction. Ainsi, pour éviter des détails inutiles, je parlerai ici des principales, après avoir fait l'énumération des symptômes ordinaires dans toutes. La cardialgie, le délire, le transport, l'agitation, la soif extrême, la confusion dans les idées, la chaleur âcre & mordante, l'affoupissement, les exanthèmes, les convulsions, les syncopes, l'insomnie, les douleurs de tête violentes, les urines de diverses couleurs, le ventre tendu, douloureux & météorisé, la suppression des évacuations, des matieres crues, la dyssenterie, des hémorrhagies, les déjections involontaires, le cholera, ou trouffe-galant, les pal-

pitations de coeur, des sueurs énormes, des dépôts gangreneux, des parotides, des vers, le sang dissout, &c. sont les accidens qui se réunissent ordinairement au caractère de malignité désigné dans le Paragraphe précédent, & joint à celui de putridité décrit au Paragraphe CCXIV.

§. CCCXXIV. La plupart des fièvres observées par les Médecins des Armées, telles que celles des Camps, *Castrensis*; celles d'Hôpital ou des Prisons, *febris Carcerum vel nosocomiorum*, &c. sont d'abord malignes, & on y observe les caractères essentiels dont j'ai parlé aux Paragraphes CCCXXI & CCXIV, ainsi que plusieurs des accidens ci-dessus. On verra dans la Section suivante quelle est la différence de ces fièvres, avec celles qui sont essentiellement malignes.

§. CCCXXV. La fièvre rémittente des Camps, décrite par *Pringle*, devient souvent maligne, parce que l'épidémie étant considérable, on a à craindre les influences de l'air; & parce que la disposition des sujets est plus mauvaise à la fin de la Campagne, ou enfin parce que le mauvais traitement la fait dégénérer.

§. CCCXXVI. Si cette fièvre commence par être maligne, elle se rapporte, selon *Pringle*, à la fièvre de Hongrie, *morbus Hungaricus*, qu'il soupçonne être un composé de la fièvre putride bilieuse des Camps, & de celle des Prisons ou des Hôpitaux.

§. CCCXXVII. Pour mettre de l'ordre dans cet exposé, je vais rapporter ici les Relations qui nous ont été transmises sur les différentes épidémies de ces fièvres. On peut

voir celle de la rémittente putride ; bilieuse , dans les Paragr. CCVII , CCVIII , CCIX & CCXL : c'est de M. *Pringle* que je l'ai empruntée.

§. CCCXXVIII. La fièvre bilieuse ou putride des pays bas & marécageux , *Pringle* , *Malad. des Armées* , tom. 1 , pag. 260 & 314 , est le plus souvent rémittente dans le commencement ; mais vers la fin , elle se change en tierce intermittente , sur-tout lorsque les approches de l'hiver font diminuer la putridité. Elle se déclare rarement par le froid , plus ordinairement par une grande douleur de tête , une chaleur brûlante , une soif excessive , une grande lassitude , des douleurs dans les lombes , de l'anxiété , de la cardialgie , de la syncope , un vomissement de bile verte ou jauné , & féide. Le pouls est petit , mais il

augmente par la saignée. La cephalalgie étoit quelquefois si violente & si soudaine, que les malades couroient par les champs; mais lorsque la rémission arrivoit, ces accidens diminoient avec la sueur. D'autres dans le paroxisme avoient un délire si grand, qu'ils se jettoient à bas de leur voiture, en passant la riviere à la nage, pour arriver à l'Hôpital. Plusieurs rendoient la bile par haut & bas; quelques-uns rendoient des vers. Les sueurs étoient très-fétides & cadavereuses; il y avoit des taches pétéchiales sur les corps morts. Le pouls étoit régulier jusqu'à l'agonie. Quand la sueur critique arrivoit le neuvième jour, la maladie se changeoit en fièvre tierce; quand la diarrhée critique venoit au bout de trois semaines, la fièvre quotidienne survenoit. Cette fièvre avoit

lieu dans les mois de Juillet & d'Août, & elle étoit entretenue par les exhalaisons putrides que l'humidité, jointe à la chaleur, développoit.

§. CCCXXIX. La fièvre des Prisons ou d'Hôpitaux, observée par *Pringle* & *Huxman*, suit la marche ci-après : le malade éprouve dans le commencement un frisson & une chaleur qui se succèdent, du dégoût ; & ces accidens augmentent pendant la nuit, à l'exception du frisson. La chaleur est considérable ; le sommeil interrompu, & peu profitable ; il y a un travail & une confusion singulière dans les idées ; peu ou point de soif ; le pouls est fréquent ; il y a de l'agitation : si l'on saigne dans cet état, le pouls s'affoiblit, & le délire survient ; ensuite la lassitude est considérable, il y a des nausées, de la douleur, au dos

& à la tête ; la confusion des idées augmente ; l'abattement des forces & de l'ame succede ; le pouls devient fréquent & plein ; si cependant on saigne dans ce moment , il augmente en vitesse , devient très-petit , & le délire survient. Le sang est toujours épais ; les urines sont tantôt troubles , tantôt claires ; quand la maladie tourne bien , elles sont épaisses & très-bourbeuses. Le froid produit une diarrhée très-dangereuse. Les déjections sont crues , ichoreuses , putrides. La chaleur de la peau est âcre & mordante ; sa sécheresse est très-grande ; & quand il y a de la sueur , elle est très-fétide. La bouche est fort mauvaise ; le malade se dégoûte lui-même de son odeur ; la langue est sèche , en maniere de cuiller , jaune , verdâtre , &c.

§. CCCXXX. Quant à la fièvre de Hongrie, j'avouerai qu'on ne peut guères en déterminer la marche, par les descriptions différentes des Auteurs. Commençons d'abord par celle de Thomas Jordan, *De pestis phenomenis*, tr. I. cap. 19.

» A trois ou quatre heures après
 » midi, cette maladie commençoit
 » par un leger frisson, ou plutôt
 » par du froid & du tremblement.
 » Un quart-d'heure après la chaleur
 » arrivoit, & ne quittoit plus les
 » malades. Ils se plaignoient sur-
 » tout de maux de tête, & ils por-
 » toient la main au cartilage
 » xiphoïde, pour montrer qu'ils
 » souffroient à cet endroit. On y
 » sentoit une certaine dureté & de
 » la rénitence ; ils ne pouvoient
 » souffrir qu'on y touchât. Dès les
 » premiers jours, ils avoient une

» soit considérable ; le second , ou
» le troisième au plus tard , le délire
» survenoit , & duroit assez long-
» temps. Les redoublemens arri-
» voient vers le soir , & les accidens
» augmentoient pendant la nuit. La
» langue étoit aride , les lèvres ger-
» cées ; quelques-uns crachèrent du
» sang ; d'autres eurent des crises
» favorables par les selles. Plusieurs
» ou presque tous eurent des fluxions
» aux oreilles , & de la surdité , ce
» qui étoit un signe favorable. Il y
» en eut beaucoup qui eurent des
» parotides. Ceux à qui il survint
» des tubercules au haut du pied ,
» où la gangrène survenoit , pé-
» riront. Les uns guérissoient le
» quatorze , & d'autres le vingt ;
» Tous ceux qui burent du vin ,
» ne rechapperent pas.

Traduct. libre tirée de *Sennerz*.

M. *Pringle* lui attribue les symp-
 » tômes suivans : » Un mal d'esto-
 » mac, une douleur, & une dureté
 » autour de la région épygastrique,
 » une grande soif dès le commen-
 » cement, la langue sèche, un mal
 » de tête violent, auquel le délire
 » succede ; à ces accidens se joi-
 » gnirent presque toujours des ta-
 » ches pétéchiales, des pustules. La
 » maladie étoit contagieuse & mor-
 » telle ; elle duroit quatorze ou vingt
 » jours. tom. I. pag. 291.

§. CCCXXXI. Voyons main-
 tenant comment s'exprime M. *Sau-
 vages*, dans sa description tirée des
 Consultations de *Boerhaave*. » Il y
 » a une petite fièvre, *febricula*, qui
 » abat tout à coup les forces, sans
 » apparence d'aucun mauvais signe ;
 » la chaleur est infiniment plus douce

» (que dans les autres malignes)
 » souvent à peine sensible ; les extré-
 » mités sont froides ; la respiration
 » gênée & douloureuse ; le pouls
 » très-fréquent , si foible qu'on peut
 » à peine le sentir ; très-inégal , &
 » s'échappant souvent ; l'urine n'est
 » point rouge , mais le plus com-
 » munément elle est laiteuse , trou-
 » ble sans sédiment , enfin , très-
 » variable. La soif est souvent peu
 » considérable ; la bouche , la lan-
 » gue & le gosier , éprouvent une
 » grande sécheresse ; le délire , les
 » angoisses , l'inquiétude , sont moïn-
 » dres que dans les autres mali-
 » gnes , &c. &c. » Ensuite il parle
 d'une autre espèce , qui est rémit-
 tente , & qu'il décrit après *Schenkius*
 & *Juncker*. » C'est une fièvre , dit-il ,
 » aigue , maligne des Camps , qui
 » est le plus souvent épidémique ,

» & attaque pendant l'été les Sol-
 » dats qui font pléthoriques : elle
 » commence par le frisson & le mal
 » de tête , que suivent de près la
 » soif , & la chaleur considérable ,
 » une ardeur autour de la région du
 » cœur ; la sécheresse & l'enflure de
 » la langue & de la bouché , souvent
 » de l'inflammation au gosier. Le
 » quatre ou le sept le délire survient ;
 » les yeux font étincelans , les vei-
 » nes de la tête gonflées ; le pa-
 » roxisme arrive toujours le soirs.
 » Le pouls est plus fort que dans les
 » autres malignes ; les hémorrha-
 » gies , les douleurs d'entrailles , le
 » dégoût , les vomissemens , la dyf-
 » fenterie , les parotides , la paraly-
 » sie , l'hémiplégie , accompagnent
 » la maladie. »

§. CCCXXXII. Enfin , M.
Krisch , qui a fait une Dissertation ex-

professo sur cette maladie, » dit
» qu'elle commence par le tremble-
» ment, ensuite vient une chaleur
» aride continuelle, mais un peu ré-
» mittente; la prostration générale
» s'accroît avec une anxiété vers la
» région épigastrique; il y a des
» douleurs considérables à la tête,
» des redoublemens vers les soir,
» du délire; l'urine est claire comme
» dans l'état naturel. Ce sont là les
» symptômes généraux. Voici les
» particuliers: l'abattement est si
» considérable, que les malades ne
» peuvent se lever ou se remuer, sans
» crainte de tomber en syncope;
» les douleurs de tête sont d'une
» violence extrême; le pouls est plus
» fort que dans les autres malignes;
» la chaleur plus grande que dans la
» pétéchiale simple, un dégoût gé-
» néral, des nausées, de l'anxiété.

» & de la gêne au creux de l'esto-
 » mac ; une infomnie presque con-
 » tinuelle, des exanthèmes, le trois,
 » quatre & sept, sur la poitrine &
 » le col ; l'urine, naturelle, &c. &c.

§. CCCXXXIII. Doit-on rapporter toutes les fièvres que je viens de décrire à la putride maligne ? Peut-on tirer de grandes lumières de ces descriptions ? Ont-elles beaucoup de rapport entr'elles ? Ce sont les points que j'ai à discuter ici.

§. CCCXXXIV. On ne fauroit nier que la fièvre des Pays bas soit putride, parce qu'on y rencontre des symptômes qui forment le caractère de putridité décrit au Paragraphe CCXIV ; elle est maligne, parce qu'on y voit la plupart de ceux qui sont décrits aux Paragr. CCCXXII & CCCXXIII. Il en est de

de même de celle des Prisons ou d'Hôpitaux. Mais quant à la fièvre de Hongrie, diversement traitée par les Auteurs, il sembleroit qu'elle appartient plutôt aux fièvres essentiellement malignes, dont je parlerai ci-après. Au reste, MM. *Pringle & Sauvages* la regardent comme très-rare; je présume que la plupart des Médecins se sont copiés en la décrivant, ou qu'ils rapportent à la fièvre de Hongrie, dont on vit les premiers ravages en 1556, toutes les fièvres malignes qu'ils ont observées dans les Camps. M. *Pringle* paroît la ranger dans la classe des malignes putrides, en faisant un composé de celle-là & de la rémittente putride.

§. CCCXXXV. Quoi qu'il en soit, toutes ces descriptions nous apprennent, (en les supposant exac-

266 CODE DE MÉDECINE
tes) qu'il a régné en telle année, &
en tel temps, une épidémie de fièvre
maligne, soit putride ou non putri-
de, qui a eu tels & tels symtômes,
& que selon l'uniformité ou la dif-
férence de la marche de ces ma-
ladies, & de leurs symtômes, elles
ont plus ou moins de rapport en-
tr'elles. Mais les causes sont les
mêmes, & la présence ou l'absence
de quelques-uns des accidens décrits
au Paragraphe CCXXIII, change
seulement le nom de la fièvre, mais
il ne change rien à son caractère.

§. CCCXXXVI. Je ne serois
pourtant pas éloigné de réduire
toutes les fièvres ci-dessus, même
celle de Hongrie, dans la classe des
putrides malignes, parce qu'il me
semble que quoiq'elles different
entr'elles par l'intensité putride,
elles ont pour cause générale un

ferment septique plus ou moins actif, qui produit divers accidens.

§. CCCXXXVII. En effet, elles régnerit toutes dans les mêmes temps, & lorsque la putridité de l'air est à son plus haut point. Peut-être n'est-ce que la différence des lieux, & de la température de l'air, celle de la disposition des sujets, qui opèrent les effets variés, par lesquels elles sont distinguées. Il est certain que l'ouverture des cadavres présente par-tout de la pourriture, & que lorsque la maladie tourne bien, les évacuations sont de la même nature que celles des putrides simples.

§. CCCXXXVIII. Au reste, en joignant ici mes propres observations, confirmées par celles de plusieurs de mes Confreres, qui ont fait la Guerre derniere, je dirai que la fièvre d'Hôpital peut avoir une

extension plus grande, que celle dont il est parlé au Paragr. CCCXXIX, & que la putride simple, soit remittente, soit continue, devient très-facilement maligne par la contagion qui régné dans l'Hôpital; quoique la marche de la maladie ne soit pas toujours la même que celle qui est décrite à ce Paragraphe. J'ajouterai que le mauvais traitement produit souvent, & dans tous les lieux, le même effet; que les observations des Médecins célèbres, sont moins utiles, par le détail des épidémies qu'ils ont vues, que par les moyens qu'ils ont indiqués, & que leur propre expérience a confirmés efficaces contre ce genre de maladie; qu'enfin on n'en tirera jamais le fruit qu'on en doit espérer, si l'on ne désigne les circonstances, où les divers rémedes qu'ils ont employés

avec tant de succès, doivent être mis en usage.

§. CCCXXXIX. C'est d'après ces réflexions que j'ai cru devoir établir une seule espèce de fièvre putride, une seule de putride maligne, & une seule de maligne essentielle, en désignant bien les caracteres de chacune. C'est par la même raison que j'ai posé des principes sur lesquels la cure peut être calquée dans tous les cas. Mais revenons à la fièvre putride maligne, dont il est ici question.

§. CCCXL. Causes des putrides malignes : si l'on se rappelle ce qui a été dit aux Paragraphes XLIV & suivans, ce qui a été détaillé dans le Paragraphe CCXVIII, & qu'ensuite on suppose une qualité plus active, plus destructive dans les miasmes, & une disposition plus

mauvaise dans l'Homme de Guerre, on trouvera la cause de la malignité des fièvres putrides.

§. CCCXLI. Quoique j'aie déjà détaillé les raisons pour lesquelles les Gens de Guerre sont si sujets aux différentes maladies, je crois qu'il ne sera pas inutile d'en faire ici une récapitulation sommaire, où l'on verra facilement que c'est du concours des causes qui ont une action plus ou moins étendue sur eux, que dépendent les épidémies plus ou moins meurtrières, auxquelles leur état les expose.

§. CCCXLII. 1°. On peut, quant au régime, considérer l'Homme de Guerre, comme en faisant abus, soit par nécessité, soit par intempérance. Les chairs salées, crues ou mal cuites, un pain lourd,

mal cuit, fait avec de mauvaife farine, ou mêlé avec des matieres nuisibles; la chair des animaux mal sains, ou morts de maladies, des fruits crus ou pourris, des légumes & des herbes mal choisies & virulentes, &c. font souvent son unique ressource; voilà l'abus de nécessité. La débauche du vin & des femmes, l'excès dans le manger; voilà l'abus d'intempérance. 2°. L'action de l'air produit sur lui tous ses effets nuisibles. Ainsi, il est exposé à l'alternative du froid & du chaud, qui supprime la transpiration; à l'une ou l'autre intempérie, qui congele les liqueurs, ou provoque des sueurs excessives; à la différence des climats & des sols, qui changent continuellement la disposition des corps; à la contagion, à laquelle il est plus sujet, vu ses positions,

& le nombre d'occasions où il ne peut l'éviter. 3°. Les travaux Militaires altèrent la santé; il essuie des fatigues excessives, souvent suivies d'une inaction dangereuse; la pluie, le vent, l'ardeur du soleil, les bivacs; & il couche sur la terre dans plusieurs occasions. 4°. Ses situations, qui dans les Camps sont fréquemment nuisibles, ne l'exposent pas moins. Le voisinage d'un champ de bataille, celui des marais, des étangs, infectent l'air. Le trop long séjour qu'il fait dans un même Camp, augmente encore la quantité des miasmes. 5°. Par ses imprudences il se procure des maladies: comme, par exemple, en s'endormant, & passant la nuit en plein air, lorsqu'il est échauffé, ou pris de vin; en buvant de l'eau froide, lorsqu'il est en sueur, &c. 6° Les différentes

affections de l'ame, n'y concourent pas moins; la peur, le chagrin, la maladie du Pays, ont sur les corps une action d'autant plus vive, qu'ils sont plus mal disposés. 7°. On peut joindre à ces causes la disette, la détresse où il se trouve dans les Villes bloquées & assiégées; où toutes les ressources de la vie manquent, au point qu'on est obligé de faire manger au Soldat jusqu'aux animaux domestiques, les cuirs, toute espèce de grain; où l'air est empesté. Ensuite la mal-propreté, la pourriture des vêtemens sur le corps, les dangers des poëles, des Hôpitaux, &c. sont autant d'occasions propres à faire naître des maladies.

§. CCCXLIII. Quand une Armée aura été plus exposée à l'action de toutes ces causes, on aura lieu de s'attendre à voir régner

des maladies épidémiques & contagieuses de toute espèce ; & par la raison inverse, moins elle y aura été exposée, moins il y aura de maladies. On peut lire en effet l'Histoire de toutes les épidémies des Armées & des différens Pays, on verra que c'est le concours de quelques-unes, ou de toutes les causes ci-dessus, qui les ont produites, & rendues plus ou moins destructives.

§. CCCXLIV. Il paroît démontré que dans les fièvres putrides malignes, le ferment putride a plus d'activité, & une qualité plus délétère que dans les putrides simples, & qu'il agit particulièrement sur le genre nerveux, dont il dérange le mouvement & la texture ; de sorte que la nature fait de vains efforts pour l'expulsion de l'humeur morbifique.

§. CCCXLV. Cette maladie s'étend souvent au-delà du troisième septenaire ; elle attaque de préférence les jeunes gens , les recrues , les libertins & les crapuleux. Elle n'a guères lieu que vers le mois de Juillet & d'Août ; les épidémies d'été étant très-rares , & même celles d'hiver. Cependant les putrides malignes se prolongerent après la Campagne de 1757 , pendant cette dernière saison ; parce que les Troupes furent obligées deux fois de lever leurs Quartiers , de faire de longues courses , & d'essuyer les plus grandes fatigues. La première épidémie n'étoit pas encore finie , lorsque l'Armée , commandée par M. le Maréchal de Richelieu , partit pour se rendre à Zell , où elle éprouva tout ce que l'intempérie de l'hiver a de cruel

pour des François, dans un Pays aussi froid. Cette course qui dura près d'un mois, occasionna beaucoup de maladies putrides, qui furent attribuées, pour la plus grande partie, à la mauvaise disposition de plusieurs de ceux qui la firent, à la chaleur des poëles, où les Soldats se renfermoient indiscrettement, & en grand nombre, après avoir été exposés au plus grand froid. Cette seconde épidémie duroit encore, quand la retraite d'Hannover arriva; de sorte qu'au printemps il régnoit des maladies putrides, par les mêmes causes que ci-dessus; mais elles devinrent alors plus inflammatoires; ce qui se rapporte avec les Observations de M. Pringle, qui dit que dans des circonstances à-peu-près semblables, l'inflammation & la putridité se

joignent, & que la maladie tient plus de l'une ou de l'autre, selon les temps & les causes. Je dois ajouter ici l'Histoire abrégée d'une autre épidémie, qui se prolongea dans l'hiver, & qui m'a été communiquée par M. *Guilbert*, ancien Médecin des Armées, & Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, aussi connu par la maniere distinguée, dont il a servi, que recommandable par ses talens. En 1759, après une Campagne très-rude, pendant laquelle l'Armée de Soubise fut obligée de camper jusqu'au 11 Décembre, ils régna parmi les Troupes une épidémie de fièvres putrides malignes, que la constitution maligne & froide de l'air, & les travaux précédens avoient causées. Les malades arrivoient en foule à l'Hôpital de Cassel; ils étoient,

278 CODE DE MÉDECINE

même dès les premiers jours de la maladie, dans un accablement affreux; ils avoient le teint livide, les yeux enfoncés, presqu'éteints, & le tour de l'orbite d'une couleur verdâtre. La langue étoit chargée d'un limon de pareille couleur; ils avoient au creux de l'estomac un sentiment de douleur & de péfanteur; des nausées fréquentes, des vomissemens de bile verte, & ils rendoient souvent des vers: les hypochondres étoient retirés en dedans; la fièvre, qui étoit médiocre chez presque tous, étoit en quelques-uns assez violente; ils avoient tous, dans les commencemens, du frisson & de la chaleur, alternativement. La respiration étoit presque toujours difficile; les sueurs fréquentes & collantes; le sommeil étoit inquiet & fatigant; les soubresauts dans

les tendons arrivoient quelque temps avant les parotides, qu'ils présageoient toujours. Les déjections étoient bilieuses, vertes, vermineuses, colliquatives. La maladie se terminoit le onze, &c. L'ouverture des cadavres présenta l'estomac & les intestins farcis de vers, & marqués de taches gangreneuses. Le foie, dans la plupart, étoit mol & volumineux; la vésicule du fiel remplie d'une bile liquide, & d'un verd tirant sur le brun. La rate étoit quelquefois assez grosse; le poumon affaîlé; il y avoit en quelques endroits une matière visqueuse, & un ichor sanieux dans les vésicules de ce viscere, &c. La peau étoit flagellée de distance à autre, de plusieurs lignes d'un rouge foncé; quelquefois les cadavres étoient jaunes.

Cette maladie exigeoit peu de

saignées ; on appliquoit les véficatories dans l'état d'affaiffement ; on donnoit l'émétique au commencement ; mais il falloir être circonfpect fur la continuité de ce remede , parce que fouvent il produifoit trop d'évacuations. Les antifeptiques acides & cordiaux , étoient les remedes héroïques. L'élixir de vitriol de *Minsicht* étoit fuivi de très-bons effets. Les parotides ne venoient point à fuppuration , & il falloir les ouvrir avec la pierre à cautère.

§. CCCXLVI. Comme le jugement de cette maladie eft indéterminé , & qu'il dépend de la préfence ou de l'abfence d'une infinité d'accidens qui arrivent en différens temps , je me bornerai ici à un prognofic général , me réfervant à parler de toutes les terminailons importantes , lorsqu'il fera queftion

de la cure. Il faut donc se rappeler quel est le caractere essentiel de la fièvre putride maligne ; voyez le Paragraphe CCCXXII ; quels sont les accidens dont elle est accompagnée, voyez le Paragr. CCCXXIII ; ensuite ne pas perdre de vue tout ce qui a été dit dans la Section précédente , relativement au travail de la nature , à la coction , aux crises , &c. & l'on pourra avoir une idée juste sur la maniere de former le pronostic , & de procéder à la cure.

§. CCCXLVII. Prognostic : plus la prostration des forces est grande, plus il y a de danger, & *vice versa* ; moins il y a d'accidens du nombre de ceux qui sont décrits au Paragraphe CCCXXIII , moins aussi la maladie est grave. Ceux qui sont frappés de la peur de la mort, ou qui ont de violens chagrins,

laissent peu d'espoir ; il en est de même des scorbutiques, & des vérolés. Ceux qui ont la langue tremblante, la vue obscurcie, la déglutition difficile, des aphtes livides, sont encore dans un grand péril, ou éprouveront une maladie longue. Les exanthèmes, qui après avoir paru, rentrent subitement, annoncent quelque orage prochain. La suppression des évacuations, le ventre dur & tendu ; la dyssenterie, les déjections noires, fétides, & involontaires ; les hémorrhagies, qui laissent échapper un sang dissout & de couleur verdâtre, les syncopes fréquentes, les convulsions, le hoquet, sont les symptômes les plus dangereux ; & lorsque les malades cherchent des flocons, qu'ils attirent & serrent leurs draps, on peut dire que c'en est fait d'eux.

§. CCCXLVIII. La surdité n'est point un accident fâcheux, comme on peut le voir au Paragraphe CCXXVII. Le ptyalisme est avantageux, ainsi que les pustules qui paroissent autour des lèvres, vers le déclin de la maladie; le ventre libre, & les déjections un peu bilieuses, sont de bon augure; le pouls un peu fort & développé, donne plus d'espoir; les bubons & les parotides, sont d'un présage heureux; les abscess intérieurs menent au moins à la phtysie. Les crises sont presque toutes imparfaites, & toujours partiales, &c. &c.

§. CCCXLIX. Cure: il n'y a qu'une seule indication générale à remplir dans cette maladie, qui se réduit à rétablir la nature dans ses droits, & à lui donner la liberté d'agir pour l'expulsion de l'humeur morbi-

fique. Mais pour y parvenir, on trouve mille obstacles, dont la plupart sont très-difficiles à vaincre, & d'autres sont insurmontables. Examinons cependant l'état de la maladie, & voyons quels sont les moyens qu'on peut employer.

§. CCCL. Il paroît d'abord que le systême nerveux est opprimé, de maniere qu'il refuse son secours; ensuite, que la cause est très-âcre, déletere, virulente, par les accidens dont la maladie est accompagnée. On ne voit en effet que spasmes, ruptures de vaisseaux, pourritures, engorgemens. Les premieres voies sont singulierement engluées; en un mot, la nature est en défaut.

§. CCCLI. Ainsi, tandis que les nerfs sont irrités, tendus, dilatés par la cause de la maladie, les humeurs changent de nature, se

putréfient, & se dissolvent; toutes les sécrétions sont troublées, dérangées, & la machine se détruit.

§. CCCLII. Dans un cas si pressant, on voudroit écarter tous les dangers à la fois; mais on ne peut y parvenir que par gradations. On examine, 1°. les symptômes: ils sont ou essentiels à la maladie, ou ils lui sont étrangers; de maniere ou d'autre, ils sont ou favorables ou nuisibles; 2°. les produits: ce sont différens genres d'excrétions ou d'évacuations, lesquelles sont ou nuisibles, ou utiles, selon leur qualité, leur quantité, & le temps où elles arrivent. 3°. Les tumeurs, dépôts ou taches, qui selon leur nature, leur situation, & le temps où ils paroissent, sont préjudiciables ou avantageux.

§. CCCLIII. Cela posé, après avoir évacué les premières voies,

on cherchera à corriger en même temps l'humeur morbifique, & à rendre de la force & du ton au système nerveux ; on éloignera les symptômes & les produits défavorables, en même temps qu'on soutiendra l'action de ceux qui sont utiles ; en un mot, on observera la même conduite que celle qui est prescrite dans les cinq indications de la Section précédente, ayant égard à la qualité & au nombre plus considérable d'accidens, qui exigent des soins particuliers.

§. CCCLIV. L'émétique est le premier moyen qu'on doit employer, parce que moins les premières voies seront engluées, plus on aura de facilité pour remplir les autres indications : on ne fait que trop quelle est l'influence des matières dépravées contenues dans l'es-

tomac & dans les entrailles, sur toute l'économie animale; & il est de fait qu'on ne pourroit s'abstenir des vomitifs sans le plus grand danger. On les donne de la maniere, & à la dose qui sont indiquées dans le Paragraphe XCIV & suivans.

§. CCCLV. Il est rare qu'on soit obligé de faire précéder la saignée à ces évacuations; parce que le pouls est ordinairement foible, & que l'expérience a confirmé que les accidens, loin de diminuer, augmentent sensiblement après les saignées; on peut voir à cet égard le Paragr. CCCXXIX. où il est fait mention de l'effet de des saignées. Cependant il n'y a point de règles sans exceptions, & lorsqu'il y a de l'étoffe dans le pouls, que le sujet est pléthorique, on doit tirer plus ou moins de sang. On

verra dans les Paragraphes suivans qu'il y a dans le cours de la maladie plusieurs circonstances où la saignée est nécessaire.

§. CCCLVI. Pour corriger la nature des humeurs, on emploie tous les moyens décrits dans la Section précédente, à la troisième indication, Paragraphes CCLI & suivans, selon les circonstances, & avec les précautions y indiquées; mais il faut observer que le quinquina est sur-tout un des meilleurs remedes dans cette maladie, comme l'ont confirmé les expériences de *Pringle*, *Monro* & autres Médecins des Armées.

§. CCCLVII. Le système vasculaire aura plus de jeu, lorsque la matiere irritante sera plus affoiblie, parce que l'action des nerfs ne sera plus opprimée. La fièvre alors deviendra plus

plus égale, & conséquemment l'expulsion de l'humeur morbifique sera plus facile; mais avant d'avoir corrigé la nature des humeurs, il survient une infinité d'accidens qui forment des entraves considérables, & qu'on est obligé de calmer. Les convulsions, les syncopes, le *cholera morbus*, ou trouffe galant, la tension du bas ventre, la phrénésie, l'oppression de poitrine, &c. sont les principaux symptômes défavorables qu'il faut combattre.

§. CCCLVIII. Les convulsions & les mouvemens convulsifs sont l'effet du cours irrégulier des esprits animaux: ils s'opposent d'autant plus aux phénomènes essentiels de la fièvre, qu'ils durent plus long-temps. Les stases, les ruptures de vaisseaux, en sont les suites ordinaires. Dans ce cas, on emploie avec succès le

290 CODE DE MÉDECINE

camphre dissout dans les liqueurs spiritueuses. La potion suivante m'a souvent réussi : prenez liqueur anodine minérale d'Hoffmann, trente gouttes ; faites - y dissoudre quatre grains de camphre, & mêlez le tout dans quatre onces d'eau distillée de mélisse, ou de fleurs de tilleul : on donne cette potion par cuillerées. Au reste, l'æther, la teinture de succin, &c. peuvent être ajoutés à cette potion, ainsi que les esprits volatils, selon le besoin ; mais les synapismes, & sur-tout les vésicatoires, produisent des effets merveilleux, en attirant l'irritation vers les parties où on les applique, & en procurant un dégorgement favorable. Je ne dois point omettre de dire ici que les narcotiques qui réussissent souvent, dans d'autres maladies, lorsqu'il y a des convul-

sions, sont dangereux dans celle-ci, sans doute parce qu'ils augmentent l'engorgement.

§. CCCLIX. Les syncopes sont l'effet de la gêne dans le cours des liqueurs, & celui de la difficulté de leur passage dans le cœur, produite par l'éréthisme universel. Les mêmes moyens que ci-dessus doivent être mis en usage; & lorsque la syncope dure long-temps, il faut donner des lavemens stimulans, faire sentir des odeurs spiritueuses, & même employer les cordiaux les plus actifs, tels que le liliun, &c. car les malades peuvent périr dans cet état.

§. CCCLX. Le *cholera morbus*, le sentiment de brûlure à l'estomac, les tranchées, annoncent la présence des matieres très-âcres dans les premières voies, qui, par les accidens qui suivent, dérangent

la marche de la maladie. Il faut pourtant avouer que les déjections qui surviennent dans le *cholera* sont quelquefois utiles, comme on l'expliquera ci-après, dans tous les cas d'irritation très-grande dans l'estomac ou dans les intestins; les boissons amples, les lavemens émolliens, les antispasmodiques, & entr'autres la liqueur anodine minérale d'Hoffmann, sont indiqués, & dissipent ou diminuent les douleurs. On conseille aussi les cataplasmes émolliens sur le ventre.

§. CCCLXI. La tension du bas ventre, dont j'ai parlé au Paragr. CCLXXXIX, est rarement inflammatoire dans la putride maligne; il faut examiner avec attention quelle est la cause dont elle dérive. L'éréthisme seul tend le ventre comme un ballon; il est bien vrai qu'alors

il se forme des engorgemens; mais ils deviennent promptement gangreneux. Ainsi, à moins que la force du pouls & la chaleur n'indiquent la possibilité de la saignée, il faut se tourner du côté des délayans, des lavemens, des acidules, & des antiseptiques, que je ne désignerai pas ici, parce qu'on en a vu l'énumération & l'application dans la Section précédente.

§. CCCLXII. La phrénésie, le transport, se rencontrent souvent dans les fièvres putrides malignes. On a vu des malades se jeter par les fenêtres, dans l'eau, sur le carreau, pendant qu'ils étoient dans cet état. On conseille la saignée du pied comme un moyen efficace dans ces accidens; mais je l'ai vu rarement réussir dans les fièvres malignes, à moins qu'elle ne fût faite

dans le commencement de la maladie, & lorsqu'il y avoit de l'étoffe dans le poulx. L'application des véficatoires produit une révulsion plus sûre, & me paroît préférable dans cette maladie.

§. CCCLXIII. L'oppression de poitrine menacé d'un engorgement dans les poumons, qu'il faut éviter avec soin: & ce font les mêmes moyens que ci-dessus, Paragraphe CCCLX, qu'il faut employer. Au reste, lorsqu'on n'a pu l'empêcher entierement, il est nécessaire de provoquer l'expectoration avec les incisifs, & entr'autres avec le kermès minéral, qui remplit d'ailleurs d'autres indications dans cette maladie.

§. CCCLXIV. J'ai parlé dans la Section précédente de plusieurs autres accidens, qui ont aussi lieu dans la putride maligne; on peut

consulter les Paragr. CCLXXXI & suivans. Tous ces symptômes s'opposent à la marche de la nature, & la plupart annoncent le transport, & le dépôt de l'humeur morbifique dans des parties où elle produiroit promptement la suppuration, la rupture des vaisseaux, & la gangrène. C'est pourquoi j'ai indiqué les moyens qu'il faut employer pour les faire cesser le plutôt qu'il est possible. Il est bon d'observer, que plus ils sont éloignés du commencement de la maladie, plus ils sont graves, & moins on a lieu d'espérer de les faire dissiper.

§. CCCLXV. J'appelle produits toute espee d'évacuations, de tumeurs, ou éruptions, qui ont lieu dans la fièvre putride maligne, soit qu'elles tournent à l'avantage, soit qu'elles arrivent au détriment des malades. Voici les plus ordinaires :

L'hémorrhagie par le nez, le flux dysfentérique, le crachement & le vomissement de sang; le vomissement de bile verte, porracée, jaune, & d'autres matieres; les sueurs, les selles, les urines, les exanthèmes, les boutons, les parotides, les dépôts, tant externes, qu'internes, les ulcères, tant internes, qu'externes, &c.

§. CCCLXVI. Je vais considérer ces divers accidens sous les différentes faces qu'ils présentent; de sorte que leur nature, leur qualité, & le temps auquel ils arrivent, feront connoître leur degré de salubrité ou de danger.

§. CCCLXVII. L'hémorrhagie par le nez, est plus souvent symptomatique, que critique. Elle arrive plutôt dans le commencement de la maladie, & avant, pendant, ou après le transport, qu'elle diminue quelquefois. La qualité du sang annonce

l'état des humeurs ; il est rouge , épais , noir , ou dissout. Dans les deux premiers cas , la putréfaction doit être moindre , & dans les deux derniers , la dissolution des liqueurs est plus marquée : la quantité qu'il en découle est rarement considérable ; jamais cette hémorrhagie ne juge la maladie ; elle est critique jusqu'à un certain point , lorsqu'elle diminue l'accident après lequel elle arrive ; mais je l'ai vue précéder d'autres évacuations critiques vers la fin de la maladie , lorsque l'état de la fièvre étoit tel qu'il est nécessaire qu'il soit pour la guérison , c'est-à-dire , lorsqu'il n'y avoit plus aucun épiphénomène. Il ne faut point arrêter l'hémorrhagie par le nez , à moins qu'elle ne soit très-considérable , & que les signes de pléthore n'annoncent que la saignée est absolument nécessaire. Quand le

sang est dissout, si l'on en arrête le cours, il se fait promptement un transport de l'humeur morbique, qui tue le malade, ou le met du moins dans un grand danger. Il résulte de ce que je viens de dire, que cette hémorrhagie est plutôt un signe dans la maladie, qu'une crise, ou à empêcher, ou à favoriser.

§. CCCLXVIII. Le flux dysentérique est produit par l'érosion des vaisseaux mésentériques : c'est toujours l'âcreté des matieres qui y donne lieu. Ce symptôme n'est jamais critique; il est très-dangereux, sur-tout lorsque la maladie est avancée. Le ventre est ordinairement tendu, & la gangrène succede promptement. Il faut insister sur l'usage des lavemens émolliens, des boissons copieuses & aigrelettes, en s'abstenant nommément de tout remede actif, âcre & purgatif.

§. CCCLXIX. Le crachement de sang est l'effet de la violence de la fièvre, ou de l'érosion des vaisseaux des poumons. Le premier cas est rare, il exigeroit la saignée; le second est fréquent & dangereux. Dans l'un & l'autre, il faut des boissons abondantes, & les précautions du Paragraphe ci-dessus. Jamais cet accident n'est critique.

§. CCCLXX. Le vomissement de sang a les mêmes causes que ci-dessus, & il exige les mêmes moyens.

§. CCCLXXI. Les vomissemens bilieux, & autres, les nau-sées: les vomissemens de bile verte, porracée, jaune, arrivent fréquemment au commencement des fièvres putrides, sur-tout dans celles qui sont malignes. La matiere la plus fétide, & la moins jaune, est la plus mauvaise espèce. Mais on ne peut guères juger

de la nature de la maladie par les vomissemens qui accompagnent son invasion. Tel qui a rendu les matieres plus vertes & les plus fétides, éprouve souvent une maladie douce, tandis qu'un autre qui en a rendu d'une meilleure qualité, devient très-malade. Il paroît par ces observations, que c'est à l'impression faite sur l'économie animale par le miasme ou ferment putride, qu'on doit attribuer les grands accidens, & qu'ils ne dépendent pas des matieres contenues dans les premieres voies, quoiqu'il soit constant que ces matieres en y séjournant, & en passant dans la masse des humeurs, aggravent la malignité. Au reste, il n'y a rien de dangereux, ni de critique dans les vomissemens de cette nature, qui arrivent avec la maladie. Mais ils continuent quelquefois, & les malades rejettent

tout ce qu'ils prennent ; alors l'accident est grave. Il faut s'y opposer par l'usage des boissons aigrelettes & par les mixtures salines décrites dans les Paragr. CCLXI & CCLXII ; on doit s'abstenir de tout remede âcre , irritant , & sur-tout de l'émétique , quoique donné en lavage , parce qu'il est évident que cette disposition à vomir , est l'effet d'une irritation très-violente , ou d'une sensibilité extrême dans l'estomac , qu'il faut détruire , avant d'évacuer. Les malades rejettent souvent par haut & bas avec effort , des matieres bilieuses dans le cours de la maladie. Cet accident marque aussi un grand éréthisme. Mais quelquefois l'évacuation est critique , lorsque , par exemple , les matieres sont d'une bonne qualité , & qu'on les rend dans un temps où l'on peut espérer quelque

coction. Au reste, les secouffes que produit naturellement le vomissement, ont souvent ranimé l'oscillation des vaisseaux. Quoi qu'il en soit, il faut se comporter alors comme il a été dit au Paragraphe CCCLVIII, pour modérer les douleurs & les secouffes. Quelquefois, vers la fin de la maladie, il survient un vomissement bilieux, avec tous les signes de coction, & le malade se trouve mieux après; mais cette crise est partielle. Je ne parle ici que des vomissemens spontanés, les autres (ceux qui sont provoqués par les remèdes,) ne peuvent que donner des indices sur la nature des humeurs.

§. CCCLXXII. Les sueurs sont de toutes les évacuations la plus commune dans les maladie aiguës: aussi exigent-elles des considérations particulières. En général, elles sont

nuisibles dans les commencemens, & jamais critiques, hors dans celle qu'on nomme *suette*. On est même revenu de la méthode meurtrière qu'on suivoit autrefois, en provoquant cette évacuation. Dans les fièvres putrides malignes, les malades ont souvent des sueurs. J'en ai vu d'abondantes pendant vingt-un jours, dans une maladie de cette espèce, accompagnée d'une affection comateuse, qui finit avec la sueur. Dans les rémittentes, sur-tout vers le déclin du paroxisme, cette évacuation est familière, & lorsqu'elle manque, & qu'il n'y a point de diarrhée, la maladie est plus grave; dans ce cas la sueur est la crise du paroxisme, & non celle de la maladie. Il y a des sueurs partiales, qui sont plus ou moins dangereuses. On a observé, par exemple, que

304 CODE DE MÉDECINE

dans les maladies graves, & sur-tout dans celle-ci, les fueurs à la tête, tandis que le reste du corps étoit brûlant, & la peau d'une grande sécheresse, étoient d'un mauvais augure. Il y en a d'accidentelles, comme après les efforts du vomissement; elles ne décident rien. Il y en a de froides, comme celles des agonisans. Il faut toujours modérer celles qui sont abondantes, dans les commencemens de la maladie; & on y parvient, en couvrant peu le malade, en tempérant l'air du lieu où il est; en lui faisant boire des liqueurs aigrelettes, & prendre les mixtures salines, dont il est question aux Paragraphes CCLXI & CCLXII; jamais elles ne sont critiques dans ce cas. Pour celles qui sont fétides, comme cela arrive communément ici, dans les premiers

temps, ce sont les moyens que je viens d'indiquer qu'il faut employer. On peut regarder celles qui sont modérées, qui ne sont point putrides, & qui continuent dans les derniers temps de la maladie, comme très-salutaires. Dans ce cas, je voudrois qu'on restât dans l'expectative, parce que les remèdes qu'on donne alors peuvent arrêter cette crise favorable. On s'apperçoit qu'elle est telle, par le meilleur état du malade, par les signes de coction qui ont paru, & par le soulagement qui augmente, à mesure que la sueur continue. Lorsqu'on a eu le malheur de l'arrêter, les accidens reviennent, à moins que les urines, ou les selles copieuses, n'y suppléent. Il faut pendant tout le temps qu'elle dure, faire boire beaucoup, parce que le fluide qui se dissipe, doit être né-

cessairement remplacé. Quand la sueur est froide, avec des accidens graves, les malades périssent ordinairement; il n'y a rien de mieux à faire alors, que d'insister sur l'usage des cordiaux.

§. CCCLXXIII. Les flux de ventre non sanguins. J'en ai déjà parlé dans la première Section en divers endroits. Ils sont séreux & fétides dans les commencemens de la maladie; putrides avec une surface bilieuse vers l'état, lorsque les accidens ne troublent point la marche de la fièvre; bilieux, jaunes, non fétides, lorsque la coction a lieu. Pour ne point faire de répétition, je renvoie au Paragraphe CCLXXXVI, où les moyens de changer la nature de ces évacuations, sont indiqués. Les seules déjections bilieuses, non fétides &

jaunes, sont critiques, & elles arrivent vers la fin de la maladie, qu'elles jugent souvent complètement; mais elles sont rarement de cette qualité, dans la fièvre putride maligne.

§. CCCLXXIV. Les urines, dont j'ai parlé aussi, il n'y a pas de signe plus trompeur que celui des urines; & il n'y a pas de maladie où elles soient autant variées que dans celle-ci. Suivant l'éréthisme, ou le relâchement des parties, la couleur en est plus ou moins foncée, le sédiment plus ou moins considérable; de sorte qu'elles sont pâles, crues, limpides ou troubles. Leur fétidité n'est pas moins équivoque, puisqu'on voit des gens, qui, en jouissant de la plus parfaite santé, rendent des urines puantes; ajoutez à ces causes, la teinture & l'odeur que leur donnent différens alimens,

remedes ou boiffons. Il faut pourtant convenir que celles qui font constamment limpides, crues & fétides, font de mauvaise qualité dans les fièvres putrides malignes, & que lorsque la maladie est avancée, on doit être en suspens sur son sort, tant qu'elles continuent d'être de cette nature. Les urines cuites sont critiques vers le déclin de la maladie; mais cette crise seule ne la juge jamais. On n'a aucun autre moyen que les boiffons abondantes pour diminuer leur ardeur, & que les anti-septiques pour diminuer leur fétidité. Il faut observer qu'il arrive quelquefois qu'elles sont supprimées, ou très-peu copieuses, soit par l'érethisme ordinaire dans les commencemens de la maladie, soit par l'effet des cantharides, lorsqu'on a appliqué les vésicatoires. Dans l'un &

L'autre cas, il est nécessaire de faire usage du nitre dans la boisson, & d'appliquer des cataplasmes émolliens sur la région hypogastrique, &c. &c.

§. CCCLXXV. Les exanthèmes, dans cette maladie, arrivent le trois, le quatre, le sept, le onze; j'en ai vu survenir le quatorze. Ils se repandent ordinairement sur la poitrine, le dos & le col. Jamais ils ne sont critiques, & il y a beaucoup de fièvres putrides malignes où il n'en paroît pas. MM. de *Haën* & *Sauvages* pensent, avec la majeure partie des Médecins, qu'ils sont le plus souvent l'effet d'un régime trop chaud. Je crois pouvoir me joindre avec d'autant plus de raison à ceux qui pensent ainsi, qu'il est beaucoup plus mention des exanthèmes dans les descriptions des Auteurs Anglois

310 CODE DE MÉDECINE

& Allemands , qui font un plus grand usage des remedes actifs & chauds. On lit dans *Pringle & Monro* , que la racine de serpenaire de Virginie , le quinquina & les alkalis volatils , sont des moyens fréquemment usités dans les fièvres putrides. Mais ce qui confirme le plus que cette éruption dépend, en effet, du traitement , c'est que dans le même temps que les putrides malignes , en 1759 , régnoient également dans les deux Armées situées près Warburg , il y eut beaucoup d'exanthèmes dans les fièvres de l'Armée des Alliés ; tandis que les Médecins François en voyoient à peine dans leurs malades.

MM. *Pringle & de Haën* ont eu quelques contestations sur ce point de doctrine , & ces deux Hommes célèbres , en le discutant , ont montré qu'on pouvoit être d'un avis con-

traire sans cesser des'estimer. Il faut, pour porter ce jugement, lire la Réponse Angloise de M. *Pringle*, car la traduction Françoise n'est pas assez littérale, & il s'y trouve quelques épithetes qui ne sont point dans l'original.

Au reste, non-seulement le régime & les remedes chauds font naître des exanthèmes; mais je croirois aussi que la qualité antiputride, attribuée à plusieurs substances de ce genre, pourroit bien avoir sur l'économie animale un effet différent de celui qu'on observe dans les expériences du célèbre *Pringle* & de *Macbride*. Dans une machine vivante, toujours en mouvement, & très-compiquée, dont les solides ont autant d'action que les fluides, il est bien difficile de faire des applications sûres, & des comparaisons

justes. L'expérience est le seul juge de l'effet des remèdes. On a vu au Paragraphe CCLXXIII ce qu'il faut penser à l'égard des remèdes anti-septiques. Quoi qu'il en soit, il paroît que les exanthèmes déposent sur la peau une certaine portion de matière nuisible; car s'ils rentrent avant le troisième jour, il survient des accidens graves. Quand ils suivent la marche ordinaire, ils tombent par écailles, ou en farine, à-peu-près comme l'érysipèle. Ce symptôme est plus ou moins grave, selon la violence de la maladie, & selon la couleur des taches: celles qui sont rouges annoncent une disposition meilleure dans les humeurs, que celles qui sont violettes ou pâles. Leur apparition ne doit point empêcher l'usage des boissons aigrelettes, nitrées & aiguës, ni celui

ni celui des antiseptiques ; mais il faut au moins avoir l'attention de ne pas exciter des secousses très-vives , dans le temps qu'elles existent. J'ai vu assez souvent que leur rentrée étoient suivie d'une diarrhée symptômatique.

§. CCCLXXVI. Les boutons. Cet accident est léger , rare , & peu décisif ; il annonce quelquefois la guérison prochaine , lorsqu'il arrive vers le déclin de la maladie , & qu'il y a un commencement de coction. Au reste , il n'est jamais absolument critique. Il y a un autre symptôme plus fréquent que celui-là , (le prurit ou la démangeaison) auquel on doit faire plus d'attention. Il survient souvent vers le déclin de la maladie , dans ceux qui ont beaucoup de peine à suer. Il paroît que c'est un dépôt critique sur la peau , & il est essentiel de chercher à en provo-

quer l'expulsion par d'amples boiffons, qui puissent relâcher les pores.

§. CCCLXXVII. Les parotides font des tumeurs dures & assez confidérables, qui arrivent aux glandes de ce nom. Cet accident n'est pas rare, & il peut être regardé comme un dépôt critique, s'il paroît sur-tout vers le déclin de la maladie. Ces tumeurs disparoiffent quelquefois, & elles mettent les malades dans le plus grand danger. Il est très-essentiel de travailler à les faire tourner en supuration; & comme elles n'y ont pas de propension, on est obligé d'y appliquer la pierre à cautère, qui forme une escare, qu'on coupe le lendemain, & qui est suivie de supuration. On retire de grands avantages de cette méthode, qui fixe un égoût vers l'endroit où la nature a déposé une partie de l'humeur morbifique.

§. CCCLXXIIVI. Les dépôts, tant internes, qu'externes, se font souvent, dans cette maladie, ou simplement au soulagement des malades, ou à leur détriment, ou enfin ils la jugent. Les dépôts internes sont toujours plus ou moins dangereux, selon les parties où ils se font, selon la nature du liquide épanché, le temps de la maladie où ils arrivent, & l'issue facile, difficile ou impossible du pus. Ainsi les dépôts dans le cerveau sont presque toujours mortels; ceux de la poitrine conduisent souvent à la phthisie, ainsi que ceux du foye, &c... Si l'humeur épanchée est virulente, l'érosion des parties est plus grande, & le dépôt, loin d'être critique, fait périr le malade. S'il arrive qu'il se fasse avant l'état de la maladie, il soulage pour quelque temps, mais ensuite il joue des rôles tragiques; enfin si l'issue est im-

possible, il n'y a que peu de moyens pour sauver le malade. Au reste, on est quelquefois trompé sur les dépôts qu'on ne soupçonne pas; comme par exemple, lorsqu'après des symptômes violens qui ont affecté certaines parties, telles que la tête ou la poitrine, il survient un calme considérable, qu'on croit devoir attribuer aux moyens qu'on a employés. Il faut, dans ces maladies, rapprocher avec soin tous les indices qui peuvent faire connoître si en effet il ne pourroit pas s'être formé un dépôt. Il reste ordinairement dans ce cas un peu de gêne dans la partie où il est fait; mais il est bien plus essentiel d'en empêcher la formation: & c'est ce qu'on obtient quelquefois, lorsque dans les grands orages, on emploie tous les secours qui sont indiqués plus haut. Il est pourtant vrai qu'il est bien difficile de

détourner un dépôt de matiere très-virulente & subtile, qui se fait par métastase, & dont l'effet est très-prompt. Quand le dépôt se fait sur une partie où il peut avoir une issue favorable, & que la suppuration s'établit sans produire de grands accidens, on peut réchapper les malades. C'est ainsi qu'une vomique devient un dépôt favorable dans une fièvre putride maligne; je l'ai vue deux fois, &c. Quant aux dépôts extérieurs, ils sont le plus souvent critiques, & quand ils arrivent, il faut avoir grand soin de les conduire à une parfaite maturité.

§. CCCLXXXI. Les ulcères, tant internes, qu'externes, sont les effets d'une brûlure, & d'une érosion considérable dans les parties qui en sont attaquées: la gangrène s'y met promptement. L'usage du quinquina est très-recommandable dans ces

cas; ou, pour mieux dire, dans celui de gangrene extérieure; car l'interne mène en peu de temps au tombeau. On sent parfaitement qu'il n'est question dans ce Paragraphe, que des dépôts gangréneux subits, & non de ces ulcères, qui sont quelquefois la suite des abcès.

§. CCCLXXX. Il arrive une infinité d'autres accidens & d'évacuations critiques ou symptomatiques dans ces maladies, dont je ne parlerai pas ici, parce que j'ai déjà fait mention de quelques-uns dans la Section précédente, & que les autres sont très-rares.

§. CCCLXXXI. Il résulte de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, quant aux putrides malignes, 1°. que le nombre des épiphénomènes est beaucoup plus considérable, que dans les putrides simples; 2°. que la cause en paroît plus vive, plus per-

nicieuse, & qu'elle affecte plus particulièrement le genre nerveux; 3°. que les crises & la coction y sont plus difficiles; 4°. enfin, que toute la cure se réduit à écarter les épiphénomènes, & à favoriser les phénomènes de la fièvre.

§. CCCLXXXII. Je me suis donc occupé dans cette Section du point essentiel, celui de mettre sous les yeux du Lecteur tous les symptômes, évacuations, dépôts, &c. qui arrivent ordinairement dans la fièvre putride maligne, en désignant quels sont ceux qui sont favorables ou nuisibles, & les circonstances où l'on doit juger qu'ils sont dans l'un ou l'autre cas. Quand la nature de la fièvre sera réduite à sa première simplicité, c'est-à-dire, lorsqu'on aura éloigné tous les symptômes qui s'opposent à sa marche, on ne retrouve-

320 CODE DE MÉDECINE
ra plus que les putrides simples dont
on a parlé dans la Section précé-
dente.

COROLLAIRE.

*Reflexions sur les principes établis dans
la Section précédente, auxquelles
on a joint quelques applications
relatives aux Gens de Guerre.*

§. CCCLXXXIII. J'AI établi pour
cause des fièvres putrides malignes
le même agent qui produit les pu-
trides ordinaires, parce que j'ai vu
distinctement qu'il n'y a qu'un
pas de l'une à l'autre maladie, dont
même on ne peut guères fixer les
limites, parce que la dernière dé-
génère souvent en celle-là; parce
qu'enfin les épidémies des Armées

ont été plus ou moins malignes , selon que les dispositions de la température de l'air , les positions & les fatigues de la Campagne ont été plus favorables à la production des miasmes plus ou moins putrides.

§. CCCLXXXIV. Dans tous les cas , il paroît que c'est le système nerveux qui est principalement affecté ; mais dans les malignes , il l'est plus vivement ; de sorte que j'ai conclu que c'est l'intensité seule de la cause qui fait la différence de ces deux espèces de fièvre ; comme je persiste à croire que , dans les Gens de Guerre sur-tout , c'est cette même intensité qui fait celle de l'intermittente & de la putride simple.

§. CCCLXXXV. Plusieurs Médecins pensent que la cause n'agit que sur les nerfs ; que les miasmes

putrides ou nuisibles ne se confondent point avec la masse des liqueurs, & qu'ils ne passent pas les premières voies. Cette opinion paroît combattue par l'état des humeurs qui sont en putréfaction, en dissolution, &c. dans ces maladies. Au reste, cette question est de peu d'importance ici.

§. CCCLXXXVI. L'ouverture des cadavres a toujours présenté les signes les plus marqués de putréfaction, soit par l'odeur, soit par l'état des viscères, les dépôts, gangrene, ulcères, dans différentes parties. Souvent en ouvrant le péritoine, il sortoit une exhalaison capable de faire tomber en syncope. J'ai vu du bouillonnement dans les entrailles, & même de la chaleur, au moment où on les découvroit.

§. CCCLXXXVII. La plupart

des Gens de Guerre attaqués de cette maladie, périssent dans les Hôpitaux de l'Armée, où il est presque impossible de suivre ses accidens, de maniere à les écarter à propos, & où l'air contagieux les augmente encore.

§. CCCLXXXVIII. Plus l'air est frais & renouvelé, plus il y a de facilité pour la guérison. La plupart des accidens sont augmentés par la chaleur. Le lit est sur-tout contraire dans cette maladie, qui quelquefois ne s'étend pas au-delà du vingt-unième jour, lorsqu'elle a commencé par des symptômes malins: mais qui peut aller jusqu'à quarante, quand elle est devenue maligne vers les derniers temps de la puride simple.

§. CCCLXXXIX. On peut appliquer ici plusieurs des observations faites sur les Gens de Guerre,

en route, en quartier, & dans les cantonnemens, par lesquelles il est constaté, que les accidens sont toujours moindres dans tous les cas de mouvement, & où les malades ont été à l'air libre. Je me rappelle d'avoir vu plusieurs Officiers dans la retraite d'Hannover, conduits depuis le Pays de Hesse jusqu'à Wesel, pendant l'hiver, dans des chaises & des chariots, quoiqu'ayant les accidens les plus graves de la maladie en question; il y en avoit entr'autres un qui avoit une parotide. Ils guérissent tous parfaitement. La plupart des malades qu'on laissa dans les Hôpitaux sur les derrières, périrent en peu de temps. C'est à Paderborn qu'il en mourut le plus.

§. CCCXC. J'ai observé que les Charretiers des vivres, des voitures des Hôpitaux & de l'Artillerie

rie, qui sont continuellement exposés à l'humidité, & long-temps dans les mêmes lieux, sont plus sujets aux fièvres putrides malignes. Les Aumôniers, les Chirurgiens, Apothicaires, & Infirmiers des Hôpitaux, en sont aussi très-souvent attaqués, & ils en périssent.

§. CCCXCI. J'ai de même observé que les rechûtes étoient très-fréquentes, sur-tout parmi les convalescens qui restoient dans les Hôpitaux, ou dont le régime étoit mauvais. Les malades qui retomboient, mourroient presque tous, & en très-peu de temps. Ceux qui réchappoient avoient beaucoup de peine à se remettre. C'étoient l'émétique & le quinquina qui réussissoient alors le mieux.

§. CCCXCII. La saignée étoit presque toujours contraire, & sur-

326. CODE DE MEDECINE

tout celle du pied, qui augmentoit le délire, contre l'espérance des Médecins, qui se flattoient de le faire dissiper par cette méthode. Ce n'est pas d'aujourd'hui que plusieurs célèbres Praticiens reconnoissent ce préjugé sur la saignée du pied, même dans d'autres maladies.

§. CCCXCIII. Les vers que les malades rendoient, n'avoient ordinairement rien de fâcheux, & la méthode ordinaire les faisoient mourir promptement; de sorte que la maladie, dite *putride vermineuse*, & qu'on a souvent observée, n'exige aucun traitement particulier, & qu'elle doit se réduire à l'une ou l'autre espèce de putrides, décrites dans les deux Sections précédentes.



SECTION III.

Des Fièvres essentiellement malignes.

§. CCCXCIV. **C**ES fièvres ont plusieurs symptômes & accidens qui leurs sont communs avec celles de la Section précédente. Peut-être même leur cause est-elle aussi la même; mais leur invasion & leur marche paroissent absolument différer de celles de toute autre fièvre.

§. CCCXCV. On les distingue des putrides malignes, 1°. par leur invasion, dont les signes sont singulièrement trompeurs, en ce que pendant plusieurs jours il n'y a que peu ou point d'accidens essentiels; & qu'on prend souvent pour une incommodité légère, l'état de maladie & de langueur dans lequel se

trouvent les malades ; 2°. en ce que le pouls, les urines, la chaleur, sont pendant le cours de la maladie, le plus souvent comme dans l'état naturel, quoiqu'il y ait des symptômes effrayans ; 3°. en ce que la fièvre ne se développe pas aussi facilement ; 4°. en ce que la durée en est indéterminée, & que la plupart des crises sont suspectes ; 5°. en ce que dans le moment où l'on croit que le malade est le mieux, souvent il périt ; 6°. enfin, par quelques symptômes qui lui sont particuliers, comme on le verra dans le diagnostic suivant.

§. CCCXCVI. La tristesse, la langueur, les lassitudes, l'engourdissement, la pesanteur de la tête, l'insomnie, ou un sommeil inquiet, du dégoût, des nausées, la bouche mauvaise, la langue chargée, un

Sentiment de chaleur & de froid qui se succedent , &c. sont les avanceurs , ou plutôt les accidens des premiers jours de cette maladie , pendant lesquels le malade va & vient , & ne se doute point de l'état qu'il a à craindre. Enfin , au bout de quelque temps , il tombe dans un abattement extrême , & ne peut plus se lever. Quelques - uns sont pris d'un léger frisson ou tremblement auxquels succede un peu de fréquence dans le pouls , sans beaucoup de chaleur ; de sorte qu'on ignore encore si c'est une fièvre maligne , à moins que la constitution épidémique ne donne lieu de le présumer. D'autres sont d'abord pris de convulsion , de coma , défaillances , & autres symptômes effrayans , auxquels on ne devoit pas s'attendre. Les forces & l'abattement augmen-

tent à mesure que la maladie avance , & la plupart des symptômes décrits au Paragrap. CCCXXIII , ainsi que plusieurs autres , tels que la stupeur , le tremblement de la tête , les yeux éteints & pâles , l'aveuglement. La face est pâle , livide & plombée ; la respiration est entrecoupée , la déglutition difficile , &c. Le pouls est foible & inégal , souvent il est comme dans l'état naturel. Il y a des redoublemens qui sont ordinairement irréguliers , d'autres qui marquent en tierce , ou quarte , ou quotidienne , ce qui les fait distinguer en subintrantes , en tierces , & quartes malignes. Le ventre est élevé , tendu , douloureux ; les urines de différentes couleurs & odeurs ; les sueurs souvent très-abondantes & puantes ; les taches , les exanthèmes , livides , noirs , rouges , violets ; les déjec-

tions involontaires, & sans que les malades s'en apperçoivent, &c.

§. CCCXCVII. Cette maladie est souvent épidémique dans les Armées; mais plus rare que la putride maligne, avec laquelle elle a beaucoup d'affinité. De sorte qu'on pourroit la regarder comme l'effet des mêmes causes, qui sont plus puissantes. Il est du moins certain, que les différentes constitutions épidémiques des Armées, ne présentent, dans les fièvres continues, que les trois degrés de violence, par lesquels j'ai distingué la putride simple, la putride maligne, & la maligne essentielle.

§. CCCXCVIII. Je ne chercherai point à développer la nature des différens miasmes qui sont propres à déterminer l'une ou l'autre de ces maladies. M. Pringle nomme

ferments putrides ceux qui produisent la fièvre putride. Pour moi, je crois que comme on ne connoît les miasmes que par leurs effets, on ne peut les désigner que par le nom de la maladie qu'ils causent. Ainsi, j'appellerois miasmes putrides, miasmes malins, varioliques, &c. ceux par lesquels la putride, la maligne, &c. auroient lieu.

§. CCCXCIX. Quoi qu'il en soit, il paroît que la cause des fièvres malignes essentielles est plus active que les autres, & qu'elle agit encore plus particulièrement sur le principe des nerfs & sur le cerveau; de maniere que les fonctions animales sont opprimées ou détruites: ce qui rend la maligne essentielle la plus dangereuse des fièvres. Son pronostic & sa curation sont à-peu-près les mêmes que ceux de la Section pré-

cédente. Il s'agit d'écarter les accidens violens, d'évacuer les premières voies, de donner de l'action aux solides, & en un mot, d'exciter un mouvement régulier dans la circulation, propre à produire l'expulsion de l'humeur morbifique. Voyez tout ce qui a été dit à ces égards dans les deux Sections précédentes.

§. CCCC. Il suffira d'avertir ici que cette maladie est plus longue que les autres, & qu'elle s'étend souvent jusqu'au soixantième jour; que ceux qui en réchappent sont sujets aux maux chroniques, à rester dans la langueur, l'aveuglement, & qu'ils perdent quelquefois la mémoire, au point de ne pas se ressouvenir des noms des gens avec lesquels ils sont le plus familiers.

§. CCCCI. La peste enfin n'est

334 CODE DE MÉDECINE

que le degré plus violent de cette maladie; & l'on doit craindre dans les épidémies considérables des fièvres malignes, que par le nombre des malades, il n'en résulte autant de maux que de ce fléau, quand on n'a pas, ou qu'on ne cherche pas tous les moyens d'éviter la contagion. Je crois en avoir indiqué un presqu'assuré, dans le projet d'un Hôpital par Régiment. Voyez le second Article du Chapitre quatrième de la seconde Partie de cet Ouvrage, &c. &c.



COROLLAIRE.

Récapitulation sommaire & avertissement sur tout ce qui a été dit dans cet article, avec quelques remarques sur la convalescence des malades.

§. CCCII. J'AI distingué les fièvres continues auxquelles les Soldats sont le plus sujets, en trois espèces; savoir, en putrides, en putrides malignes, & en essentiellement malignes. De ces trois sortes de maladies, la seconde est la plus fréquente; & elles renferment toutes trois les accidens observés jusqu'à présent dans les différentes constitutions épidémiques.

§. CCCIII. Toute ma théorie est fondée sur le mécanisme de la

336 CODE DE MÉDECINE
fièvre, qu'il faut favoriser, pour
guérir la maladie. De sorte que j'ai
cherché à expliquer le caractère
essentiel de ces fièvres, & à en-
seigner la manière d'écarter tous les
accidens qui peuvent troubler la
marche de la nature.

§. CCCCIV. J'ai fait applica-
tion de la méthode que j'ai indi-
quée, à la situation particulière des
Gens de Guerre; & quoique mes
observations puissent paroître étran-
ges aux personnes qui n'ont pas
suivi de près les maladies des Gens
de Guerre, je suis bien convaincu
que la plupart des Médecins Mili-
taires, loin de me contredire, con-
firmeront la vérité de mes assertions.

§. CCCC V. J'aurois pu m'é-
tendre davantage sur la troisième
Section; mais outre que la maladie
dont elle traite a beaucoup de rap-
port

port avec la précédente, les bornes de cet Ouvrage ne me permettent pas des répétitions, & il suffit que le traitement en soit indiqué, puisqu'il se rapporte à celui de la maladie, dont j'ai fait la description dans la Section précédente.

§. CCCCVI. Il me reste à parler de la convalescence des malades qui ont été attaqués de l'une ou l'autre de ces fièvres. On entend en général par convalescence, cet état où les malades n'ayant plus de fièvre, ni d'accidens, sont rappelés par gradation à celui de santé & de force. On sent parfaitement que cette situation n'est pas exempte de périls, & l'expérience ne le confirme que trop.

§. CCCCVII. Les convalescens d'une maladie épidémique & contagieuse sont dans une disposi-

tion plus prochaine aux rechutes ; & si pour les Gens de Guerre sur-tout, on ne prend pas les plus grandes précautions sur le régime & sur l'air, elles seront très-fréquentes.

§. CCCCVIII. Les gens qui relevent des grandes maladies, ont les organes généralement affoiblis, & il s'ensuit que leurs digestions sont languissantes & mauvaises. Si on donne trop à manger, il est certain que la rechute sera fort à craindre, de même que si l'on donne de mauvais alimens. Pour qu'un convalescent soit bien réparé, & évite les rechutes qui dépendent du régime, il faut commencer par lui donner des alimens très-légers, nourrissans, & un peu fortifiens. Je ne suis point du tout d'avis qu'on donne des soupes, comme je

J'ai vu le plus souvent. Un peu de biscuit *biscoctum*, trempé dans du bouillon, & un peu de bon vin trempé avec de l'eau conviendroient infiniment mieux dans les premiers temps de la convalescence. On donne aussi mal-à-propos & trop tôt de la viande & des œufs, dans cet état, où la disposition putride n'est point encore absolument détruite.

§. CCC CIX. Quant à l'air, on ne peut mieux faire que de transporter promptement les convalescens hors du lieu où sont les malades, & même de celui où ils étoient; parce que les miasmes, répandus dans les salles d'Hôpitaux, attaquent de nouveau ceux qui ont plus de disposition à en recevoir les impressions. J'ai vu à Gotthinguen, en 1758, mourir plus de

Soldats dans la salle des convalescens, que dans celles des malades ; il est vrai qu'indépendamment de l'air, la nourriture étoit mauvaise.

§. CCCCX. Il faut un air libre & sain pour la réparation des corps. Ainsi, il seroit à desirer qu'on conduisît les convalescens dans une maison séparée de l'Hôpital, & qui fût bien aérée. Je dois répéter ici que de toutes les causes qui produisent des rechutes, nulle n'est aussi fréquente & aussi dangereuse, que l'humidité ; ainsi, c'est celle qu'il faut éviter avec le plus de soin. Il faut aussi observer de ne pas mettre beaucoup de convalescens dans une même salle, & encore moins de mettre ceux qui relevent des maladies contagieuses, avec ceux qui n'en ont point eu ; car les déjections, &

même la transpiration de ceux qui relevent des maladies putrides, tiennent encore de la nature de leur cause, & il est à craindre que les exhalaisons ne produisent une nouvelle contagion. Je voudrois qu'on fît beaucoup promener les convalescens dans un air libre, comme à la campagne. Les malades qui furent traités hors des Hôpitaux n'eurent point de rechutes, & ils se rétablirent promptement.

§. C C C C X I. Il est rare qu'on ne soit pas obligé de purger les convalescens après quelques jours nourriture. Je voudrois qu'on leur fît prendre du quinquina pendant long-temps.

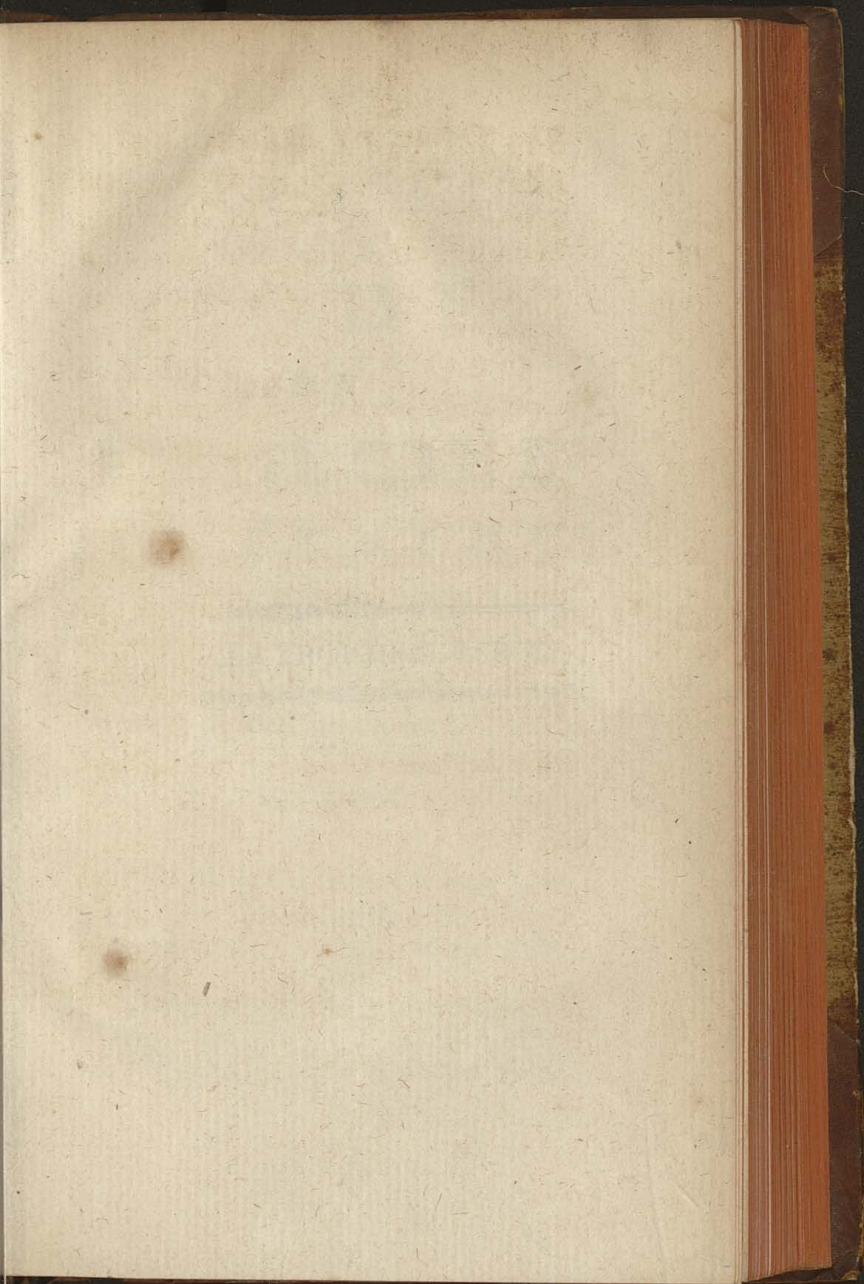
§. C C C C X L I. Je ne parlerai point ici des maux chroniques dépendans des fièvres putrides. La

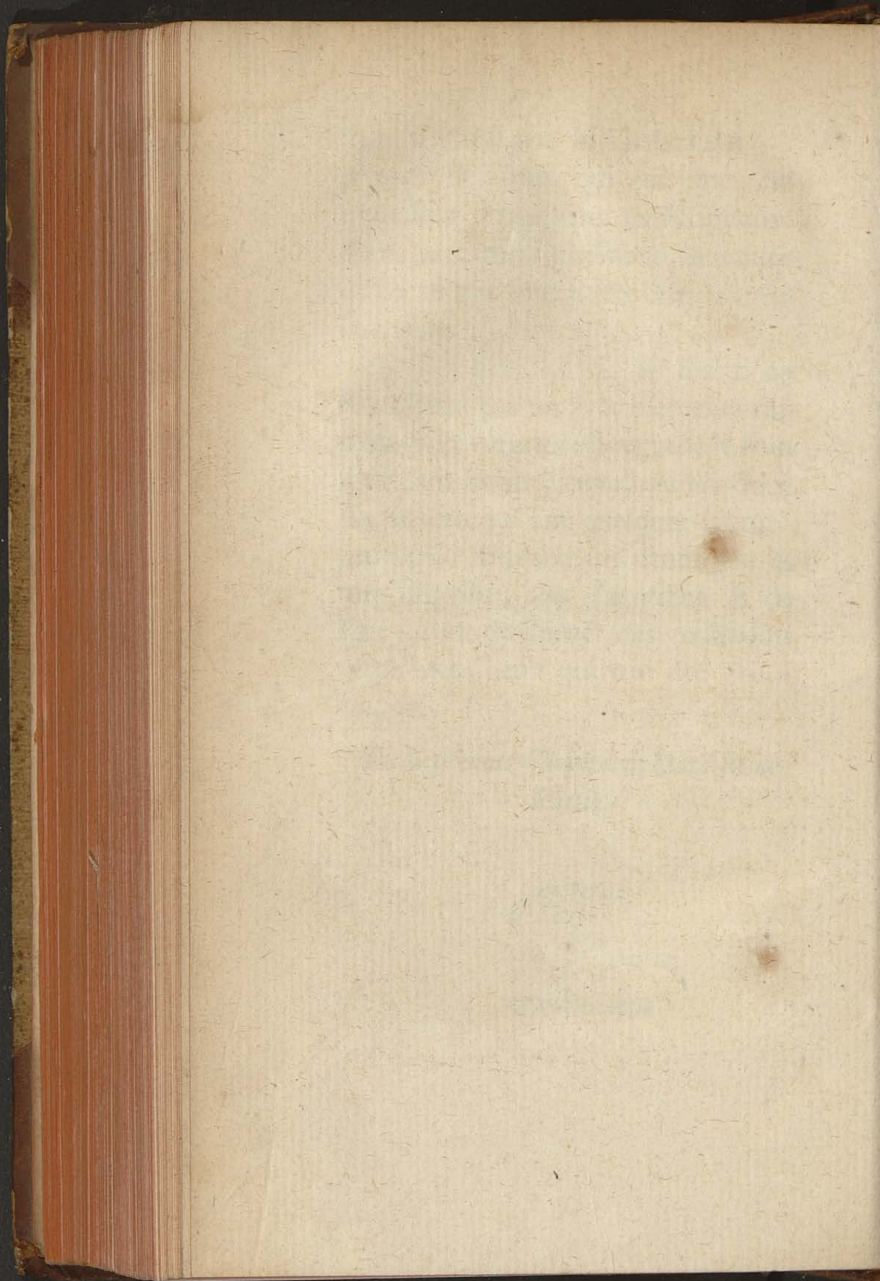
342 CODE DE MÉDECINE
plupart de ceux qui en ont, ne
guérissent point dans les Hôpitaux.
Si on les traite séparément, leur cure
est la même que celle des autres
hommes.

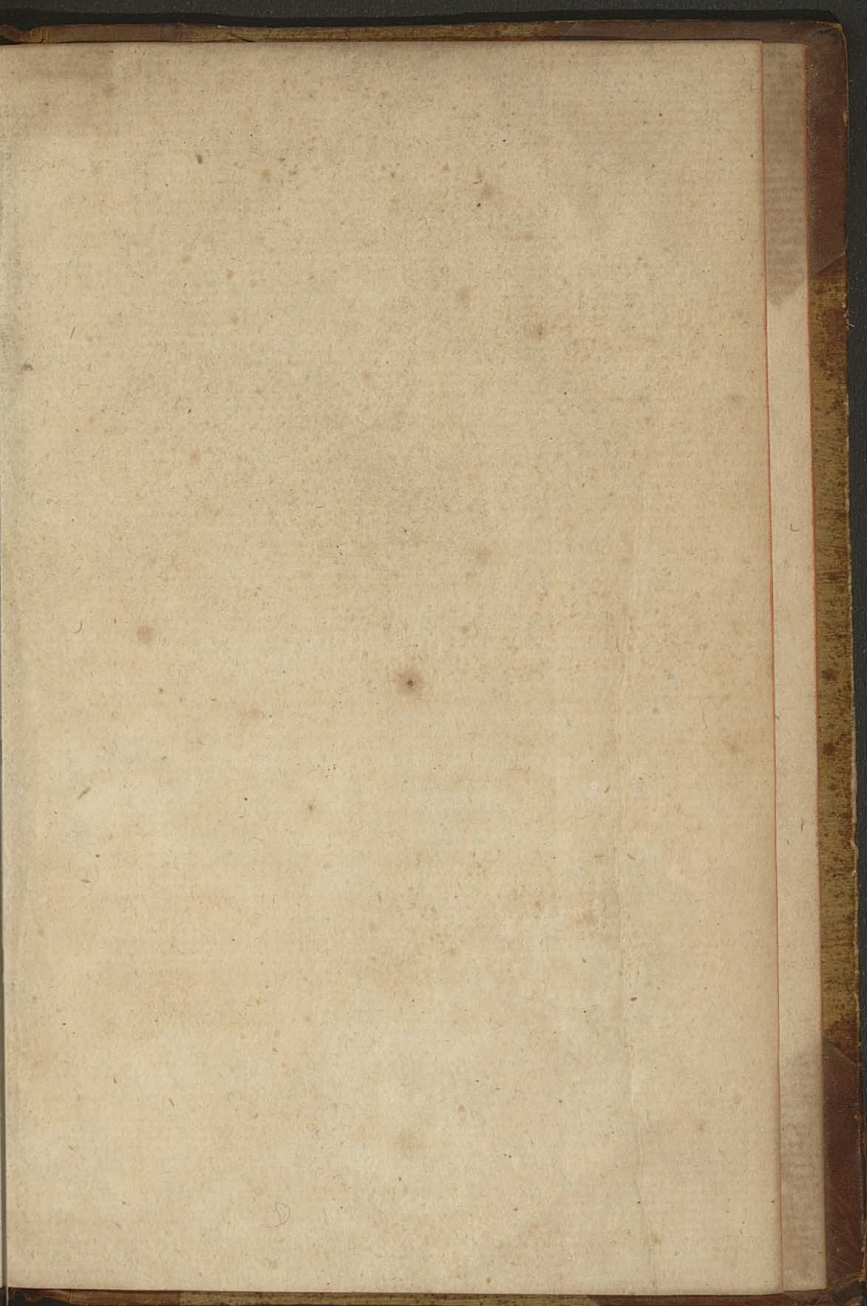
§. CCCCXIII. Je finirai ce
Corollaire par un avertissement utile
dans les épidémies : il regarde le soin
qu'il faut avoir d'examiner les Gens
de Guerre qui ont quelques incom-
modités : souvent un émétique &
une saignée, de l'exercice & de
l'air, ont préservé des maladies
régnautes, ceux qui ont été pris à
temps.

*Fin du premier Chapitre de la troisième
Partie.*











Biblioteka Jagiellońska



stdr0023753

